

UNIVERSITÉ DE FRANCE

ACADÉMIE DE DIJON

LYCÉE CARNOT, A DIJON

DISTRIBUTION DES PRIX

CLASSE DE 7e a

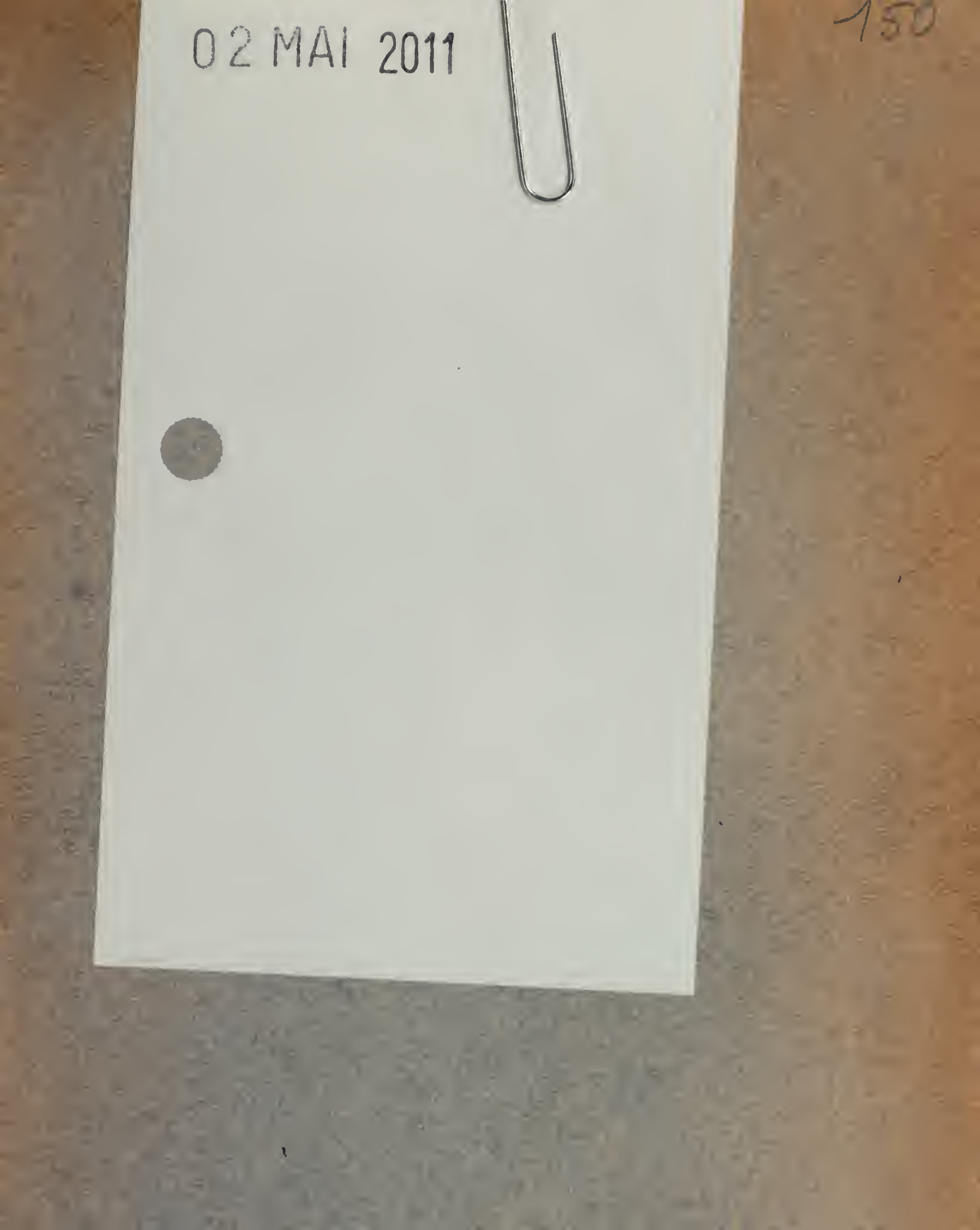
L'Elève Jacquet Daniel *a obtenu*

le **2e PRIX** *d*'histoire et Géographie

Dijon, le 29 juillet 1911.

LE PROVISEUR,
Chevalier de la Légion d'honneur,
BOURLIER.

Dijon. — Imprimerie Régionale.


02 MAI 2011
150

:mands
XVe
hèque des

1re éd., 1895.

1. Amérique--Découverte et exploration--Normands 2. Amérique--Découverte et exploration--Français E 131 N48 D65 I. T.

LES DOMPTEURS
DE LA MER

LES DOMPTEURS DE LA MER



COLLECTION HETZEL

EDMOND NEUKOMM

LES DOMPTEURS DE LA MER

LES NORMANDS EN AMÉRIQUE

DEPUIS

LE Xe JUSQU'AU XVe SIÈCLE

NOUVELLE ÉDITION

Ouvrage honoré d'une souscription de la Ville de Paris pour ses distributions de prix



DESSINS DE GEORGE ROUX

BIBLIOTHÈQUE DES SUCCÈS SCOLAIRES
J. HETZEL, ÉDITEUR
18, RUE JACOB, PARIS, VIe

TABLE

COURTE HISTOIRE DE CE LIVRE.

Au printemps dernier, comme les pommiers en fleurs embaumaient le renouveau, je m'apprêtais à quitter Rouen, où, depuis deux mois, je travaillais à la Bibliothèque.

C'est une mine inépuisable que cette Bibliothèque de Rouen, la plus riche de province, et la mieux ordonnée, certainement. Un demi-million de volumes et de manuscrits, toujours à la disposition du public! Des missels admirables, plein des vitrines. Des médailles, à foison! avec cela, jamais de congé. Séance, de dix heures du matin à dix heures du soir, avec, à la nuit, une lampe Edison sur chaque bureau! Des fauteuils à faire tressaillir l'ombre de Voltaire! Et, pour cadre, un immense hall à deux galeries, éclairé par un plafond en vitrage, et garni, du haut jusqu'en bas, de cette bigarrure de livres, neufs et vieux, si chère aux amis de la lecture! Mais que vaut tout cela, quand les pommiers sont en fleurs?

J'allai donc, avant de partir pour les champs, faire ma visite d'adieux au bibliothécaire, M. Noël, une des figures les plus populaires et les plus sympathiques de Rouen. En sa compagnie, j'ai toujours passé de bonnes

heures émaillées de tout un monde d'anecdotes et de souvenirs.

Or, ce jour-là, mon hôte fut particulièrement en verve. Nous parlâmes de toutes choses, et de Normandie beaucoup. Les navigateurs normands m'avaient particulièrement intéressé, et comme je témoignais mon admiration pour ces dignes enfants des Rois de Mer, qui furent, disais-je, des premiers au Sénégal, à la côte de Guinée...

— Dites les *premiers, interrompit vivement M. Noël. Ils ont devancé les Portugais et les Espagnols à la côte d'Afrique; ils ont franchi le cap de Bonne-Espérance bien avant Vasco de Gama. Vous l'avez dit : ce sont bien les fils de ceux qui ont découvert l'Amérique plusieurs siècles avant Christophe Colomb.*

— Ah, oui! les baleiniers, à Terre-Neuve?

— Je ne parle pas de ceux-là, qui n'ont dû guère atterrir à la rive américaine, mais bien des explorateurs qui ont visité le pays où se trouvent maintenant le Massachusets, la Virginie, la Floride, — qui s'y sont établis, — qui l'ont colonisé, — qui s'y sont maintenus pendant quatre siècles.

J'écoutais sans comprendre. Mon interlocuteur reprit :

— Je vous le répète : les anciens Normands ont eu des colonies florissantes en Amérique... Cela vous étonne, et je le comprends... Ils ne l'appelaient naturellement pas de ce nom, puisque Vespuce, de son prénom Améric, — est venu cinq cents ans après; mais ils avaient baptisé leurs établissements transatlantiques du nom de Vinland, — « le bon Vinland », disaient-ils, à cause du bon vin qu'il produisait.

Je demeurai de plus en plus surpris.

— Ce n'est pas tout. Ils établirent en cette contrée l'étonnante civilisation qu'ils surent installer dans tous les pays où ils se fixèrent. Ils eurent en Amérique des villes, des rois, des évêques; ils payèrent la dîme, le denier de Saint-Pierre... Mais, au fait, pour plus amples renseignements, allez donc trouver un de nos compatriotes qui s'est particulièrement occupé de cette question, M. Gabriel Gravier, président de notre Société de Géographie. C'est un homme aussi modeste que savant; il vous fera le meilleur accueil, et vous ne perdrez pas votre temps avec lui.

*Je m'empressai de suivre ce conseil et me rendis chez M. Gabriel Gravier.... Vrai intérieur de savant! Des livres partout, couvrant les murs, gisant à terre, glissant des fauteuils et des chaises! Sur la table, un amoncellement d'*in-folio *et de liasses jaunes, se tenant debout par un miracle d'habitude! Et, par la fenêtre, comme dans le décor de* Faust, *un coin de cathédrale, apparaissant à travers un nuage bleu, sorti d'un calumet toujours entretenu!*

M. Gravier est un Normand d'adoption. Ses fonctions administratives l'ont conduit, il y a quelque quarante ans, à Rouen, dont il a subi le charme, comme toutes les natures éprises des belles choses. Les pierres des grandes églises et des vieilles maisons qui font l'orgueil de la capitale normande n'eurent bientôt plus de secrets pour lui; la Seine et ses navires aux flancs bondés de coton, d'épices et de bois des îles, évoquèrent en son esprit les splendeurs de l'ancienne marine rouennaise, émule des flottes dieppoises et honfleuraises; puis vint la Bibliothèque, alors vierge de toutes recherches, dont les paquets poudreux révélaient des trésors de curiosités inédites.

Les hommes de mer, leurs expéditions lointaines, fantastiques, leurs découvertes merveilleuses, passionnèrent surtout l'explorateur privilégié de ces richesses. Il m'a conté l'émotion profonde avec laquelle, s'emparant d'un petit livre à dos rouge, il tomba, juste à point, sur le Voyage de Jacques Cartier, *édition originale, imprimée en* 1545, *et dont on ne connaissait jusque-là qu'un unique exemplaire, conservé à Londres.*

Et pourtant Jacques Cartier n'est pas l'homme de M. Gravier. Il était malouin, et, comme tel, il n'a pas droit au Panthéon normand. On objectera que Saint-Malo, première ville bretonne, est bien près de Pontorson, premier port normand; mais un petit cours d'eau les sépare, le Couesnon, et ce ruisselet suffit pour créer un monde entre la Bretagne et la Normandie, — entre Bretons et Normands, surtout. Et M. Gravier n'admet que les Normands!

— Quels marins au monde peuvent offrir pareil livre d'or? me disait-il : — Jehan de Béthencourt, roi des Canaries; d'Esnambuc, vice-roi des Antilles, Aubert, qui fut, bien avant Cartier, au Saint-Laurent; Parmentier; Lelièvre; Jean Ribaut, vice-roi de la Floride; Gonneville; tant d'autres encore;... et donc le plus grand de tous; Cavelier de La Salle, lequel, de la race de ceux qui ont découvert l'Amérique, donnait la moitié du Nouveau Monde à la France.

Nous étions en Amérique, et nous y restâmes... C'était donc vrai? Ils *avaient découvert l'Amérique?*

— En douteriez-vous?

Et, sur ce mot, mon hôte atteignit, de gauche et de droite, souvent très haut, ou très bas, des livres, des

paquets de manuscrits, des cahiers de scolaire apparence.

— Ceci, me dit-il en me montrant de vénérables in-folio, *ce sont les* Sagas, *les chroniques des moines islandais, racontant, dans leur ordre, les faits qui composent l'odyssée transatlantique des Scandinaves. Elles sont en langue nordique, avec, en regard, la traduction latine, fidèlement établie sur les originaux qui sont conservés à Copenhague. C'est l'histoire vraie, l'histoire pure de la découverte et de la colonisation de l'Amérique par les Normands. Puis, voici les anciens auteurs norvégiens : Thormodos Thorfœus, Snorre Sturlesons, Anderson, et plusieurs autres. Rafn vient ensuite avec ses* Antiquités américaines, *remplies de preuves. Son livre est en latin, ce qui indique son âge vénérable. Il en est de même : de ce* Recueil des faits accomplis par les vieux Boréaliens; *de ces* Particularités du Groenland; *de cette* Histoire du Vinland... *Vous comprenez le latin?... et l'anglais?... Voici Wheaton, Kohl, Warden, Reamish, de Costa, et plus récemment Eben Norton Horsford et sa fille, miss Cornelia Horsford, qui établissent par des découvertes archéologiques le séjour des Normands en Amérique. Les Allemands s'en sont mêlés également, à commencer par Humbolt. L'Italien Ramusio est plein de révélations, ainsi que, pour un épisode particulier, Zeno, qui en fut l'un des principaux acteurs. Enfin, ne manquez pas de consulter le P. Le Clerq et quelques autres missionnaires, qui ont retrouvé, en maints endroits de l'Amérique du Nord, des traces non équivoques d'une ancienne civilisation chrétienne.*

J'étais confondu de tous ces documents, de toutes ces preuves.

— Mais comment se fait-il, hasardai-je, que ces faits soient si peu connus chez nous?

— Oh! ils ne le sont guère plus à l'étranger. Ce sont des savants que je viens de vous citer, et l'on ne lit guère les savants. Cependant, chez nous, plusieurs auteurs connus ont parlé des Normands en Amérique, entre autres : Depping, Eugène Bauvois, Estancelin, Gaffarel, Margry. J'ai, moi-même, publié, il y a une vingtaine d'années, sur ce sujet, un livre où je me suis efforcé d'établir la vérité, qu'il m'a souvent fallu démêler dans les textes anciens, lesquels ne concordent pas toujours. Il pourra vous servir de guide, si vous vous occupez de la question. Malheureusement, je n'en ai plus un seul exemplaire; mais vous le trouverez à la Bibliothèque. En attendant, prenez cette pile, et emportez-la chez vous. Quand elle sera finie, vous me la rapporterez, et je vous en donnerai une autre.

J'emportai la pile, qui fut suivie d'une deuxième, d'une troisième... Je me passionnai pour ces recherches, que me facilitaient les beaux travaux et les précieux conseils du président de la Société Normande de Géographie. Le printemps s'avançait; l'été se passa; puis vint l'automne. Les Normands succédaient aux Normands, — et quand il fallut reprendre le chemin de Paris, les champs avaient déjà perdu leur parure d'or, et les pommiers, qu'on venait de gauler, portaient le deuil des fruits qui, depuis beau temps, avaient pris la place des fleurettes roses.

Edmond NEUKOMM.

PREMIÈRE PARTIE

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

PAR LES NORMANDS

EN L'AN MILLE.



DE TOUS LES FJORDS ON VIT BIENTOT S'ÉLANCER LES VAISSEAUX (P. 14.)

LES DOMPTEURS DE LA MER



CHAPITRE PREMIER.

LE DERNIER ROI DE MER.

Heriulf.

En l'année 985, le jarl Heriulf, vieux pirate normand, dont le navire avait, depuis plus d'un demi-siècle « sillonné la plaine des mouettes », semant partout l'épouvante et laissant derrière lui « de la curée pour les requins », se reposait à son foyer, courbé par l'âge, affaibli par cent blessures, maudissant le sort qui avait arraché de sa main débile l'épée toujours rougie.

Roi, il l'était encore, mais de nom seulement, car l'ère des combats avait pris fin pour ses vieux ans, et c'est ce qui causait son tourment, les guerriers qui tombent sous le glaive et ceux qui sont les héros d'une illustre aventure étant seuls admis au banquet des dieux.

Or, il advint, en cette année 985, que le roi de Norvège, Hakon, dit le Mauvais, voulut être l'unique roi de son royaume. Pour atteindre son but, il donna l'ordre à tous ceux qui portaient ce titre de s'en démettre et de venir sans retard lui rendre hommage à sa cour. Quelques-uns obéirent; mais le plus grand nombre résista, de sorte que, de tous les ports et de tous les fjords, on vit bientôt s'élancer sur les vagues écumantes les vaisseaux, grands et petits, depuis le *drakar* à trente-deux couples de rames, en forme de dragon, jusqu'à l'humble *carabos* en osier, fuyant, tous, dans une exaspération commune, la honte et l'asservissement.

Les vieux comme les jeunes reprirent donc la mer, sans esprit de retour. A la première sommation, Heriulf avait senti tout son sang affluer à son cœur; une nouvelle verdeur s'était emparée de ses membres, et, bien que son fils Bjarn

Hériulfson fût en expédition lointaine, il résolut de partir sur l'heure.

Suivant l'usage, il embarqua les colonnes sacrées de sa demeure pour les mettre à l'eau quand on arriverait à proximité d'un continent, faisant vœu d'établir son foyer dans la contrée même où le flot les porterait; puis il largua la voile, accoudé fièrement au dragon vert, qui, de ses jambes et de ses ailes, étreignait la carène de son navire, et, sans détourner les yeux, il cingla vers l'Islande, qu'il avait choisie pour refuge.

— Là, lui avait dit Thorolff le conteur, tu trouveras une terre ensoleillée, fleurie, féconde, où les plantes distillent du beurre; une contrée dont le ciel est toujours bleu, l'hiver sans frimas, les coteaux couverts de feuillages, et les eaux peuplées de saumons et de baleines.

Confiant en ces promesses, le vieux proscrit voguait, par une mer calme, vers cette région bénie, lorsque, dans les parages où il la soupçonnait, une tempête s'éleva soudainement qui désempara le vieux *drakar*, témoin de tant d'illustres aventures, et le jeta sur une côte, où il se brisa.

Alors, seul, sur un rocher, Heriulf, tendant les bras vers les épaves de son navire, parmi les-

quelles flottaient les corps de ses compagnons devenus le jouet des flots, il sentit tout s'écrouler autour de lui. Il pleura, lui qui n'avait jamais pleuré; des larmes brûlantes mouillèrent ses longues moustaches blanches, et, contemplant pour la dernière fois le ciel, fait du crâne d'Ymer, il s'écria :

— Le vieux guerrier va mourir; mais il est sans armes, et son sang ne coule d'aucune blessure. Adieu, compagnons, plus heureux, des jours de gloire! Pour vous, la Walhalla s'est ouverte, et les Walkyries ont porté vos corps pantelants au banquet d'Odin. Là, jusqu'au chaos final, jusqu'au jour où le dernier homme aura péri, frappé par son semblable, qu'il aura frappé en même temps, vous boirez l'hydromel délicieux versé par les nymphes, et vous vous repaîtrez de la chair du porc sauvage, qui, dépecé chaque matin, renaît en entier tous les soirs. Vous ne quitterez la table que pour courir au tournoi où les blessures ne laissent pas de traces. Et moi, je ne verrai pas dans les nuages le palais éclatant de lumières; Heimdrall, le gardien, dont l'oreille est si fine qu'il entend pousser la toison sur le dos des brebis, ne percevra point le bruit

de mes pas, et le pont sacré de Bafrost ne s'abaissera pas pour laisser passage au vainqueur de tant de combats. Héla seule aura ma visite, Héla qui préside au refuge de ceux qui meurent sans gloire. Son palais est la douleur, et sa table, la famine.

Le vieillard avait dit, et déjà son front s'abaissait vers l'abîme, lorsqu'une main robuste s'appesantit sur son épaule. Il se retourna et vit un guerrier au poil blanc comme le sien.

— Qui es-tu? demanda-t-il vivement.

— Je suis Erik-le-Rouge, l'ancien pirate, maintenant homme libre. Ainsi que toi, au sortir de l'enfance, j'ai appris à rougir une lance; à peine comptais-je vingt hivers que l'épée frissonnait dans ma main. Alors, ce furent des combats sans fin sur mer et sur terre. Le tillac de mon navire reluisait de pourpre, comme si des jeunes filles y avaient répandu du vin; la mer était aussi rouge que la blessure qui vient de s'ouvrir; les corbeaux nageaient dans le sang, et, quand nous revenions d'une expédition, nous avions exhaussé de cadavres le sol des rivages et rassasié la faim des vautours. Mais, un jour, il a fallu renoncer à cette gloire. L'âge est arrivé,

pour moi en même temps que pour toi; mon navire s'est brisé ainsi que le tien sur cette côte; mais, moins heureux que toi, je ne puis rester ici. Le pays est bon, libre, hospitalier; cependant il a ses lois, et ces lois, j'ai eu l'imprudence de les enfreindre.

— Explique-toi, mon compagnon, interrompit Heriulf.

— J'ai provoqué un lâche, un félon, et je l'ai tué. Je ne me suis emparé de rien de ce qui lui appartenait, ni de son cheval, ni de son casque, ni de son argent. J'ai placé le corps de ma victime sur son bouclier, la tête tournée vers l'Est, avec sa lance fichée en terre, ses armes autour de lui, et son coursier attaché. Puis, je me suis rendu au village le plus proche, et j'ai raconté au premier compagnon que j'ai rencontré ce qui venait de se passer. Ainsi le veut la loi d'Islande... Mon sort était, de ce moment, entre les mains des parents de mon adversaire. Ils pouvaient se contenter d'une rançon, d'une expiation, sous une forme ou sous une autre; ils ont exigé mon bannissement. Je vais partir, il le faut, abandonner mon foyer, où s'écoulaient mes vieux jours entre ma femme, Thorhilde, mes trois fils, Thors-

tein, Leif et Thorvald, qui ne sont pas encore à l'âge d'homme, et ma fille, Freydize, dont l'indomptable nature proclame la race et la valeur.

— Hélas, il n'est plus de foyer pour moi, soupira le vieux Roi de Mer; les colonnes de ma demeure s'éloignent en ce moment vers l'immensité des flots; il ne me reste plus qu'à mourir.

— Non, mon roi, tu ne mourras pas, s'écria vivement Erik. Tu seras mon hôte; nous réchaufferons à la même flamme nos membres engourdis, et nous mériterons le sort des braves en enrichissant notre patrie d'une terre nouvelle. Je sais, à l'ouest, un pays toujours vert, le Groenland. Au temps de mes grandes courses, j'ai poussé une pointe de ce côté, et j'y veux retourner. J'ai communiqué mon projet à de nombreux compagnons, et trente-cinq voiles n'attendent que mon signal pour partir. Viens avec nous.

Le vieillard après s'être recueilli un moment, dit lentement :

— Je ne puis. Mon fils Bjarn revient chaque printemps au foyer, et, le trouvant vide, il faudra bien qu'il sache où l'attend ma bénédiction.

— Par le premier navire qui cinglera vers

notre patrie, ceux qui sont demeurés au pays apprendront le lieu de ton refuge, fit observer l'Islandais

A ces mots, Heriulf lança un suprême regard sur la nappe immense, qui, à présent, calme, limpide, ensoleillée, couvrait comme d'un voile d'or ceux qui dormaient de l'éternel sommeil. Puis il mit sa main dans celle d'Erik :

— Mon royaume n'est plus, dit-il. L'heure des héroïques aventures est passée. Oui, je veux être ton compagnon, ton hôte, ton frère. Embarquons-nous ! Fuyons ce rivage maudit, où vient de s'engouffrer tout ce qui restait de ma gloire. Périsse jusqu'au souvenir de mes exploits ! Maintenant, mon sourire bravera la mort.

Les deux hommes s'embrassèrent.

Et, le jour même, les trente-cinq barques prirent la mer. Quatorze seulement arrivèrent au Groenland avec Erik. Les autres, séparées par des tempêtes, jetées sur des récifs, foudroyées par des cyclones, devinrent la proie des flots. Du nombre était celle qui portait Heriulf.

Il était écrit dans le Livre du Destin que le dernier Roi de Mer périrait en mer.

CHAPITRE II.

UNE TERRE ENTREVUE.

Bjarn Heriulfson découvre, par hasard, un continent au-delà des mers. — Il n'y descend pas. — Le vieux pirate Erik-le-Rouge le lui reproche amèrement.

Lorsque Bjarn Heriulfson, fidèle à sa coutume, revint en Norvège au printemps de 986 et qu'il trouva close la maison des ancêtres, il entra dans un vif chagrin.

D'aucuns lui dirent que son père était parti pour l'Islande; mais un marin qui était revenu de ce pays lui conta qu'Heriulf avait fait voile, avec Erik-le-Rouge, pour le Groenland.

A la description qui lui fut donnée de ce continent qu'il ne connaissait pas, Bjarn évoqua le souvenir des blanches cimes découvertes cent ans auparavant par le corsaire Gunnbjorn. Et Thorolff le conteur, qui avait mille cordes à son arc et voulait gagner au roi de Norvège un sujet de

noble race, lui assura, pour le retenir, que le jarl Hollur Geit prétendait y être allé sur les glaces avec une chèvre, et qu'il affirmait y avoir vu des chênes chargés de glands gros comme des hommes, et des géants, et des rochers de glace qui brisaient les navires au passage. La mer, ajoutait-il, y paraissait couverte de banquises, et la terre, bouleversée par des feux intérieurs, percée de fontaines d'eau bouillante, couverte en partie de neiges éternelles, y était agitée sans cesse par de terribles convulsions.

Ces avertissements n'étaient point capables d'effrayer le fils du vieux Roi de Mer. Dans sa précipitation, il ne prit même pas le soin de débarrasser son navire. Cependant, comme il avait charge d'âmes, il assembla ses matelots et leur dit :

— Mes compagnons, je vais partir pour une expédition où il n'y aura ni combats ni butin. C'est la piété filiale qui dirige ma course vers une terre inconnue. Mon épée restera au fourreau, et, pendant de longs jours et de longues nuits, vous n'aurez pour distraction que les vagues succédant aux vagues et le cheval de la Nuit, à la crinière couverte de givre, emboîtant le pas au char

du Jour, dont les roues étincelantes illuminent le ciel. En vérité, je vous le dis, mes compagnons, ce voyage est insensé, car aucun de nous n'a vu l'Océan groenlandais.

Ces paroles, loin d'affaiblir les courages, exaltèrent la soif d'aventures qui, d'instinct, saisit à la gorge le marin normand. Tous, d'une seule voix, s'écrièrent :

— Nous te suivrons, Bjarn. Où tu nous commanderas d'aller, nous irons; l'étoile que tu auras choisie sera notre guide; la terre où tu nous conduiras deviendra notre patrie.

Devant ces braves s'étendait la nappe claire des étés. Le soleil, chaud, dorait la cime des rocs et jetait comme une masse de feu sur les flots. Il semblait que le monde entier dût se prélasser dans l'ineffable volupté de ces jours bénis. Mais les hommes de mer ne se laissent point séduire par ces splendeurs : ils n'ignorent pas que, dans les régions boréennes, au loin, sur les vagues qui ne se brisent à aucun rivage, ce soleil même fait jaillir des ondes d'intenses brouillards qui répandent la nuit autour du vaisseau. Pour leur part, les compagnons de Bjarn Heriulfson avaient souvent affronté ces brumes, et ils savaient

qu'elles pouvaient durer deux jours, trois jours, plus peut-être. On racontait qu'un vieux pêcheur, qui allait, chaque année, jeter ses filets dans les parages de la terre de Gunnbjorn, avait épuisé ses provisions avant d'en sortir, — et il en avait emporté pour toute une semaine! Ces obstacles, ces périls, n'effrayèrent aucun des compagnons d'Heriulfson, qui, devançant les ordres de leur chef, mirent la barre à l'Ouest et larguèrent les voiles.

Pendant les trois premiers jours, les vents se montrèrent favorables. Le *Sneggar*, en forme de limaçon, offrait ses flancs à la vague qui déferlait à ses côtés. Rapidement, il s'avançait vers le Nord-Ouest, où, de ce train, l'on ne pouvait tarder à rencontrer la terre promise, lorsque, soudainement, une nuit commencée ne se termina point dans la douce clarté de l'aube. Les heures s'écoulaient, lentes et sombres. Une vapeur chaude, épaisse, nauséabonde, imprégnait l'atmosphère. Un courant impétueux entraînait le navire vers un point qui l'attirait comme l'aimant attire le fer. Alors, les plus intrépides se demandèrent s'ils ne cinglaient pas vers le sombre empire d'Héla. Mais la tempête venait, par

instants, les rappeler à la réalité. L'éclair, déchirant la brume, illuminait la mer en furie; les voiles, les cordages craquaient, sifflaient; l'esquif, ébranlé jusque dans sa quille, menaçait à tout moment de s'engloutir. Puis, le calme renaissait, plus sinistre encore que la tourmente.

Et le sablier marquait heure sur heure; et les jours se succédaient comme une chaîne de terreur; et la nuit durait toujours! Enfin, à l'issue d'un orage, où les éclairs avaient, après eux, laissé comme une pénombre phosphorescente, les couleurs, pâles d'abord, puis plus vives, puis éclatantes, de l'arc-en-ciel, se profilèrent dans la buée.

A cette vue, Bjarn et son équipage s'agenouillèrent, car l'arc-en-ciel est l'image du pont de Bafrost. Et, en vérité, dans la nuée bienfaisante, se dressait un palais d'or, le plus beau, le plus resplendissant de tous, celui de l'astre du jour, qui dardait ses rayons sur les hardis nautoniers, dont les yeux, affaiblis par cette longue nuit, avaient peine à distinguer la nappe liquide du ciel sans nuages. Il leur semblait cependant qu'une barre, d'un bleu différent, s'estompait à l'horizon, prenait un corps, s'affirmait et même détaillait des formes arrêtées. Leur surprise était

grande; et, lorsque leur regard put supporter l'éclat du jour, le doute ne fut plus permis : ils avaient devant eux... la terre.

Déjà des oiseaux bizarres volaient autour de leurs voiles; ils n'en avaient jamais vu de semblables. De même, les poissons qui se jouaient sur la mer ne ressemblaient en rien aux saumons et aux walls des côtes du Nord. Et les algues qui flottaient sur l'onde étaient d'un vert plus tendre que les varechs des Fjords.

Les côtes aussi se nuançaient de teintes inconnues dans les régions boréales; aucun glacier ne couronnait leurs cimes et, quand vint le soir, elles ne se revêtirent ni de rose ni de violet, comme les falaises des pays froids. Une grasse verdure les couvrait, avec, par intervalle, des plaques d'or qui scintillaient aux derniers rayons du soleil. Puis, autre surprise, la nuit tomba presque subitement.

Alors Bjarn pensa :

— Nous faisons fausse route. Ce pays n'est pas celui que nous cherchons.

Et, comme il pouvait, maintenant, lire dans les plaines du ciel, il fit virer de bord et prit pour direction l'étoile polaire.

Mais, deux jours après, la terre vint de nouveau barrer le passage à son navire. Il s'en approcha et reconnut qu'elle était couverte de forêts, comme la précédente. Impatienté, il frappa du pied, et s'écria :

— Nous ne sommes pas dans le bon chemin; la terre où nous allons ne connaît, malgré son nom, ni les arbres ni les hautes herbes.

Et, ses matelots voulant atterrir pour renouveler leur provision d'eau, il les en empêcha, en leur disant, d'une voix brusque :

— Nous nous en passerons bien! J'ai hâte de revoir mon père, et le vent qui souffle du sud-ouest nous aura vite conduits auprès de lui.

Le *Sneggar* reprit donc la pleine mer. Toute brume avait disparu, et ses voiles s'enflaient sous la brise. Chaque jour amenait une nuit plus courte. Bientôt, l'horizon ne cessa d'être embrasé, même aux heures du sommeil. Alors le fils d'Heriulf pensa qu'il s'approchait des parages boréens, et, laissant au destin le soin de le guider, il donna le vol à trois corbeaux qu'il avait emportés dans ce but. Ils tourbillonnèrent quelque temps autour du grand mât; puis, l'un s'éloigna vers la haute mer; le second erra long-

temps de-ci de-là, puis revint au navire; enfin, le troisième, après hésitation, prit son vol, et gravement, solennellement, s'éloigna dans la direction prévue par l'habile pilote. Le jour même, on était en vue d'une terre qui projetait sur un ciel d'un rouge sombre ses hautes montagnes.

— Grâce aux dieux, nous sommes arrivés, dit Heriulfson.

Et, en vérité, c'était le Groenland.

Mais en quel lieu, en quel fjord retrouver le compagnon d'Erik-le-Rouge? Bjarn visita plusieurs golfes, s'avança dans les terres; il ne découvrit aucune trace d'une colonie normande. La saison s'écoulait, rapide, prête à virer brusquement, comme c'est le cas dans l'extrême Nord, et déjà le fils d'Heriulf se demandait avec angoisse s'il n'allait pas être obligé d'hiverner en ces parages désolés, lorsque, sur une indication précise, il eut, au dernier moment, la bonne fortune d'aborder au rivage habité par les Normands.

En apprenant la mort de son père, Bjarn sentit se fendre son âme, cuirassée pourtant, et en apparence inaccessible aux assauts de la des-

tinée. Sous le poids d'une accablante douleur, il se tordait les bras, accusant les dieux de leur implacable abandon. Vainement, Erik, qui l'avait pris sous sa protection, cherchait à relever son courage; il se lamentait et maudissait le sort qui s'attachait à ses pas.

Cependant, au foyer réconfortant de son hôte, son cœur brisé finit par se rattacher à la vie. Bjarn accepta, dans l'entourage d'Erik, la place qui convenait à son rang; et, ses souvenirs se classant, il conta son voyage, les péripéties qu'il avait traversées, et la vision qui s'en était dégagée, d'une contrée vierge, baignée de soleil et de tiédeur, où des arbres immenses trempaient leurs racines dans l'eau bleue de la mer.

Erik prêtait une oreille attentive à ces récits; mais, contre l'attente de Bjarn, il ne semblait point les accueillir avec faveur. Bien plus, à mesure qu'ils se déroulaient, son visage s'assombrissait; il donnait des signes non équivoques d'impatience. Enfin, à un moment, n'y tenant plus, il s'écria :

« Comment! tu as eu devant tes yeux une terre inexplorée, une terre propice à de royales aventures, et tu n'y es pas même descendu

pour y marquer, de nos Runes sacrées, le souvenir de ton passage? Tu as négligé d'offrir en hommage un nouvel empire à notre Seigneur Odin? Ah! si Heriulf vivait encore, ce n'est pas sa bénédiction, c'est sa malédiction qui t'attendrait ici. Tout son vieux sang de Roi-Pirate se révolterait à la pensée que tu as trahi le plus saint de nos devoirs.

Bjarn écoutait, surpris, terrifié. Sa vie s'était écoulée jusque-là dans les aventures du continent. Il avait remonté l'Oder, la Vistule. L'Elbe avait vu les cornes de son *Sneggar.* Il avait guerroyé sur les côtes de la Northumbie, il s'était avancé jusqu'à la barre d'Honfleur, il avait touché au cap Finistère et fait la course sur les côtes ibériques, — et, dans ces lointaines expéditions, il avait perdu jusqu'au souvenir des traditions nationales. Maintenant il se souvenait, mais il était trop tard.

Erik continuait, s'exaltant à ses propres paroles :

— Oui, je te le dis, avec Heriulf s'est éteinte la glorieuse lignée des Rois de Mer. Il était le dernier, et son nom clora dignement la liste immaculée des élus de la Walhalla. Retourne à



LE JOUR MÊME, ON ÉTAIT EN VUE DE LA TERRE (P. 28.)

tes voyages faciles, enfant dégénéré. Va demander une place de chambellan au duc de Normandie. Peut-être daignera-t-il te l'accorder. Tu n'as plus que faire parmi nous. Pars!

Accablé sous cette malédiction, Bjarn Heriulfson courba la tête, et, sans prendre congé, l'âme contrite, il regagna son bord, pour continuer ses aventures.

CHAPITRE III.

LEIF ERIKSON.

Le fils d'Erik, Leif, retrouve Bjarn à la cour de Norvège, et lui propose de rechercher les terres entrevues par lui.

L'an *Mille* s'approche. Quatorze ans se sont écoulés depuis l'expédition de Bjarn Heriulfson. Cependant la vision de la terre au doux climat, des plages baignées de lumière et des collines aux forêts pleines de mystère, a laissé des traces profondes parmi les habitants du Groenland.

Leif surtout, Leif, le second fils d'Erik-le-Rouge, devenu homme, plein d'ardeur, et curieux par nature, a l'esprit frappé de cette découverte. Il voudrait reprendre pour son compte l'aventure commencée; mais il est inexpérimenté dans l'art de la navigation, et les pilotes qu'on trouve au Groenland bornent leur science maritime aux incidents prévus du trafic entre leur pays et l'Islande.

Pour faire son apprentissage, Leif Erikson gagna d'abord cette île, alors dans toute sa prospérité; puis il se rendit en Norvège, la mère-patrie, malgré tout, et qui, seule, produisait les bons navires et les bons matelots.

Là, son rang le fit admettre à la cour. Les différends du passé s'étaient apaisés. En grande partie, la noblesse, assagie, disciplinée, formait cortège au pouvoir royal. Hakon, devançant Louis XIV, avait rempli sa résidence de Nadiros de seigneurs couverts de charges, d'emplois et de faveurs, mais dénués de toute autorité. Son successeur, Olaf Tryggvason, avait suivi le même système, et tout eût marché à souhait, si la question religieuse ne s'en fût mêlée.

Hakon s'était déjà laissé toucher par la morale chrétienne. Élevé dans la nouvelle religion, à la cour d'Athelstane, roi d'Angleterre, il avait ramené de ce pays quelques missionnaires, avec l'intention de les protéger pour la propagation de leur foi. Et, en effet, aussitôt revenu dans ses États, il avait convoqué une assemblée nationale, où, se levant, et, d'un verbe haut, il avait déclaré à tous, « riches ou pauvres, nobles, paysans ou serfs, jeunes ou vieux, hommes ou

femmes », que sa volonté était qu'ils fussent baptisés et qu'ils eussent foi, jusqu'au dernier, dans un seul Dieu, « le seul vrai, le fils de Marie, mort pour nos péchés ».

Comme on peut le penser, cette proposition ne fut du goût ni des jarls, c'est-à-dire des nobles, ni des prêtres, ni du peuple. Des murmures éclatèrent de toutes parts dans l'assemblée, qui, par la bouche du plus illustre de ses membres, fit connaître au roi son mécontentement et sa résolution bien arrêtée de l'abandonner et de le remplacer par un autre chef s'il ne renonçait à ses projets.

Hakon dut courber la tête devant cette menace; mais, sourdement, il lutta contre ce qu'il appelait un acte insolent de rébellion. Dans les sacrifices qu'il présidait, il faisait le signe de la croix, tout en consacrant aux dieux de la Walhalla les cornes à boire et les coupes sacrées; il fêtait les guerriers morts au champ d'honneur et buvait aux Walkyries, leurs messagères; mais il observait le dimanche et jeûnait le vendredi; enfin, il favorisait de tout son pouvoir les églises et les couvents qui s'élevaient sur divers points de son royaume, au mécontentement général.

Au moment de sa mort, comme ceux qui l'entouraient lui demandaient ses instructions, il répondit :

— Si j'avais vécu plus longtemps, j'aurais quitté mon royaume et mon pays, et je me serais retiré sur une terre chrétienne pour expier mes péchés et affermir ma foi ; mais, puisque mon destin est de mourir ici, disposez de mon corps à votre gré. J'ai vécu payen, enterrez-moi payen.

Olaf Tryggvason ne se montra point de si facile composition. Appelé par l'assemblée populaire à régner sur la Norvège, il n'accepta le pouvoir qu'à la condition de l'exercer en souverain absolu. Pour commencer, il traversa son royaume, accompagné de ses prêtres, promettant largesses et récompenses à ceux qui consentiraient à se faire baptiser, exploitant la superstition du vulgaire par de faux miracles et de prétendues visions, et menaçant les rebelles d'un châtiment terrible. Il s'était, lui, pour plus de sanctification, fait baptiser trois fois, d'abord par un moine-ermite dans l'île de Scilly, puis solennellement à Londres et à Rouen par des évêques, et il n'entendait pas que son peuple se mît en travers de son apostolat.

C'est à ce moment que le fils d'Erik-le-Rouge parvint en Norvège. Olaf comprit tout le parti qu'il pouvait tirer d'une pareille recrue. Les colonies d'Islande et du Groenland témoignaient d'une vitalité et d'une prospérité qu'il était urgent d'exploiter; toutefois, jusque-là, nul n'avait pu s'en occuper. Leif était l'homme désigné pour cette besogne; aussi le roi s'empressa-t-il de l'attacher à sa personne.

Bien entendu, il s'efforça d'abord de le convertir à la foi chrétienne; mais le fils d'Erik repoussa ses premières ouvertures.

Alors Olaf remit à certains événements, qu'il préparait en secret, le soin de venir à bout de ses répugnances. Il se disposait à frapper un grand coup, et il était convaincu que le jeune Groenlandais, ainsi que tous ceux qui en seraient témoins, n'y résisterait pas.

Olaf avait donc résolu d'entreprendre une croisade dans le nord de ses États. Il quitta Drontheim, sa capitale, accompagné d'une suite nombreuse, où l'on remarquait, mêlés aux grands seigneurs du royaume, plusieurs prélats et des moines de divers ordres. Ces religieux opéraient en route des conversions parmi le menu peuple;

mais les nobles se montraient plus récalcitrants. Sur l'ordre d'Olaf, tous les chevaliers qui se rencontraient sur son passage devaient se joindre à son cortège. Lorsqu'il jugea leur nombre suffisant, il s'arrêta. On se trouvait à ce moment à la hauteur de l'île de Mœre, où s'élevait le temple de Thor, divinité tutélaire de la Norvège. C'est là que le roi s'était promis d'avoir raison de toutes les résistances.

Il annonça en cette île un *Thing*, ou assemblée de province. De tous les côtés, chefs, tenanciers et paysans s'empressèrent d'accourir à son appel, et, lorsque le grand jour fut venu, le roi, du haut de son estrade, dans l'enceinte même du temple sacré, mit aux voix l'abjuration solennelle et définitive de l'ancienne religion.

Une rumeur menaçante accueillit cette proposition. Les jarls, brandissant leurs épées, poussèrent le cri de révolte; le peuple, faisant chorus, se répandit en malédictions, et déjà le chef-pontife, Jarnskegg, s'avançait, furieux, vers Olaf, lorsque celui-ci, d'un mouvement brusque, lança violemment son javelot sur la statue de Thor, qui s'écroula avec fracas.

A cette vue, les assistants, frappés de stupeur, tombèrent à genoux, convertis au culte du Dieu des chrétiens qui couvrait de sa protection le profanateur de l'idole sacrée.

Parmi les plus impressionnés figurait Leif Erikson. Non seulement il se convertit, mais encore il se fit remarquer bientôt par une édifiante piété. Le roi lui-même avait voulu lui servir de parrain, et, pour utiliser l'exaltation de sa foi nouvelle, il lui confia la mission de christianiser les populations du Groenland.

Vainement Leif objecta les difficultés qu'i rencontrerait auprès de son père, dont rien ne pourrait ébranler la robuste croyance; vainement il fit valoir son extrême jeunesse, sa situation de cadet de famille; Olaf ne voulut rien entendre. « Dieu le veut! » disait-il; et, afin de venir à bout des dernières hésitations de son hôte, il lui donna un navire magnifique, à la proue étincelante terminée par une croix d'or, aux voiles couleur de pourpre frangées d'or, et ceint intérieurement de boucliers dorés. Puis, avant son départ, il organisa, dans son palais de Nadiros, une fête splendide en son honneur.

Le fils d'Erik-le-Rouge était donc devenu l'un

des personnages les plus considérés de la cour de Norvège, et son rang allait s'accroître encore par l'importance de sa mission. Malgré cela, sa pensée ne se laissait pas distraire des plages entrevues par Bjarn Heriulfson. Elles étaient l'objectif de tous ses projets et de tous ses plans. Or, il advint que, la veille même de son appareillage, il rencontra sur la grève un matelot dont les traits le frappèrent. Il l'examina de plus près et poussa un cri de surprise. C'était Bjarn, mais Bjarn vieilli, courbé, dépenaillé. Leif s'avançait déjà pour le presser dans ses bras, mais l'ancien pirate le repoussa.

— Ton père m'a maudit, dit-il, et depuis, le malheur s'est attaché à mes pas. Englouti, mon dernier navire! Englouties, ma fortune, ma gloire, ma vie! Maintenant, je traîne misérablement une existence qui m'est à charge, et j'appelle de tous mes vœux la mort libératrice.

Leif, surpris tout d'abord, presque effrayé, regardait avec pitié l'ombre de celui qu'il avait connu, quatorze ans auparavant, jeune, ardent, beau comme le jour. Cependant il se remit promptement, et, frappé d'une inspiration subite

qui lui faisait voir, comme en un mirage, l'accomplissement de ses rêves, il s'écria :

— Non, Bjarn, ton heure n'est pas venue, et, je te le dis, tes épreuves ont pris fin. Suis-moi. Nous retrouverons la terre que tu as découverte, et nous partagerons le profit et la renommée qu'elle nous procurera. Tu commanderas l'expédition...

— Non, mon fils, interrompit l'ancien chef; les dieux m'ont retiré mon *Sneggar*, et je porterais malheur au navire que je dirigerais, au tien surtout, car, encore une fois, ton père m'a maudit.

— Mais je suis trop inexpérimenté pour mener avec succès cette campagne. Je t'en supplie, Bjarn, ne m'abandonne pas. Puisque tu ne veux pas être le maître, tu seras mon champion, mon compagnon. Acceptes-tu?

Bjarn se recueillit un instant. Mille pensées se heurtaient dans son esprit. La proposition de Leif lui souriait; mais il devait tenir compte de la fatalité qui s'était attachée depuis quatorze ans à ses pas. Enfin, il dit :

— Écoute, pour te rendre service, je suis prêt à t'accompagner, mais à une condition, c'est

que ton père prendra la direction de ton navire. Sa main est toujours sûre, son expérience profonde, et sa qualité et son autorité conjureront le mauvais sort que ma présence à ton bord ne peut manquer de jeter sur son entreprise.

Le fils d'Erik protesta vivement contre ces paroles.

— Tu n'y songes pas, dit-il! Mon père se fait vieux; il a renoncé depuis longtemps à la mer, et son navire s'est brisé comme le tien.

— Mais tu lui en amènes un, plus beau, plus rapide, plus élancé que tous ceux qu'il a eus. Il y régnera souverainement, et son âge et son expérience seront une garantie de plus pour le succès de l'expédition. Sa destinée lui a donné la terre pour domaine; mais il est de la race des vieux Rois de Mer, qui ne cherchaient jamais un refuge sous un toit et ne vidaient jamais leur cornet à boire auprès d'un foyer.

Leif fit quelques objections; puis, voyant que la résolution de Bjarn était irrévocable, il n'insista plus et se mit en devoir de l'attacher sans retard à sa personne. Pour commencer, il l'équipa de son mieux et lui ceignit au côté sa

propre épée; puis il le présenta comme son quartier-maître à ses hommes réunis, en leur enjoignant de lui obéir ainsi qu'à lui-même.

On leva l'ancre le lendemain, et, quelque temps après, on atterrissait, par un vent favorable, à Brattehilde, où résidait l'ancien hôte d'Heriulf.

En voyant ce navire tout lamé d'or, avec ses voiles d'étoffe précieuse, et en reconnaissant à son bord, sous son armure étincelante, son fils préféré, Erik ne put retenir une exclamation d'orgueil et de reproche à la fois. Les vieux pirates ne voyageaient pas en pareil équipage. Et puis, qu'était cet emblème bizarre, remplaçant à la proue le dragon traditionnel ou la chimère au long col? Et donc, que signifiait ce « méchant homme », vêtu d'une robe, comme une femme, et devant lequel tous, à bord, s'inclinaient?

Le méchant homme désigné par Erik n'était autre que le missionnaire adjoint par Olaf à son protégé, pour mener à bonne fin la conversion des Groenlandais; mais Leif n'eut garde d'expliquer sur le moment à son père le motif et le but de ce personnage. Aussi bien, la vue d'Heriulfson venait de confondre l'ancien pirate. Il levait

déjà les bras pour le maudire à nouveau, lorsque Bjarn, sans se déconcerter, prit la parole, et, d'une voix claire, conta ce qui s'était passé.

Il n'eut point de peine à faire revenir Erik sur son compte. Son accent parut au vieil ami d'Heriulf si fort empreint de sincérité et si plein d'une réelle émotion, sa modestie, sous ses habits de matelot, qu'il avait eu soin de reprendre pour la circonstance, si vraie, si simple, si touchante, que, regrettant ses fureurs d'antan, il releva de son anathème le compagnon de son fils et lui prédit un avenir heureux.

Bien plus, il entra presque dans ses vues et ne parut pas trop éloigné de s'associer à l'expédition, et même de la diriger, au nom de Leif, avec Bjarn comme lieutenant.

Ce projet s'affirma quand Erik connut les intentions apostoliques de son fils. Dès les premiers mots que celui-ci crut devoir prononcer en faveur de la foi nouvelle, il l'interrompit avec impatience.

— Tais-toi, dit-il, et suis mes ordres. Je veux prendre possession, suivant nos coutumes et en l'honneur de nos dieux, de la terre que nous allons découvrir. Et d'abord, arrière ce navire

IV



C'ÉTAIT BJARN, MAIS BJARN VIEILLI. (P. 40.)

de parade! J'ai, moi, des bateaux moins somptueux, mais qui défient les orages et la mer démontée. C'est sur l'un d'eux que je veux tenter l'aventure.

Ayant dit, le vieux pirate, qui sentait renaître en lui la verdeur des jeunes ans, prescrivit à sa femme Thorhilde de cacher son or et son argent, car les rites scandinaves donnaient à croire que les guerriers, après leur mort, jouissaient à la Walhalla des richesses enfouies par eux en ce bas monde. Puis, ayant préparé ses armes et fait aux dieux les sacrifices ordinaires, il monta sur son cheval de bataille pour se rendre au rivage.. Mais, en route, le cheval s'abattit si malheureusement que son maître se fit à la tête une grave blessure.

Alors, il dit à ceux qui l'entouraient :

— La Fortune ne me permet point de nouvelles découvertes; nous ne cheminerons pas plus longtemps ensemble. Est-ce un avertissement du destin? Allez, jeunes hommes, montez votre barque aux rouges voiles, et, si votre croix d'or fait face à de nouvelles contrées, je croirai que nos dieux lui sont favorables, et je recevrai le baptême, moi et les miens.

Sur ces mots, il reprit le chemin de sa demeure et dit à Thorhilde de déterrer ses richesses, parce qu'il avait perdu sa peine à les cacher.

CHAPITRE IV. — LE VINLAND.

Après plusieurs escales, nos voyageurs atterrissent dans une contrée magnifique. Ils y trouvent du raisin, dont ils font du vin, et lui donnent le nom de *Vinland.* — Ils y fondent une colonie qu'ils appellent *Leifs-Budir* et y séjournent une année.

Confiant dans son étoile et guidé par l'expérience de Bjarn Heriulfson, Leif se lança vers les rivages inconnus, la barre au sud-ouest toujours, et la voile tendue au vent du nord qui s'était mis complaisamment au service de nos explorateurs. Il avait avec lui trente-cinq compagnons, au nombre desquels un chapelain, un *Skald* ou conteur populaire, et un Allemand, nommé Tyrker, qui servait de domestique. Dans le clan des matelots, choisis parmi les plus rudes du métier, régnaient la gaîté, la confiance, la solidarité. On sentait que tout ce monde était mu par une même pensée, par un même vœu, le succès de l'entreprise.

Dès les premiers jours, un résultat appréciable vint encourager ces bonnes dispositions. Une terre se profila dans le lointain, bleue comme toutes les terres à l'horizon, et pleine de séduisantes promesses. Puis, lorsqu'on s'en approcha, ses contours s'aplanirent, des rocs grossiers se substituèrent aux collines entrevues, et le pays entier prit l'aspect d'un cimetière.

Leif pensa : « Ce n'est pas ici que je dresserai ma tente... » Cependant il descendit sur la grève et s'enfonça dans l'intérieur. Les pierres succédaient aux pierres, les rochers aux rochers, les menhirs aux dolmens : « C'est ici le royaume des cailloux, » pensa le fils d'Erik,.. et il donna le nom d'Helluland (terre pierreuse) à ce coin déshérité.

Le navire remit aussitôt à la voile et gagna la pleine mer. On savait maintenant dans quelle direction se trouvait la terre, et il importait peu qu'on s'en éloignât, pour naviguer au large, plus à l'aise. Quelques jours se passèrent entre le bleu du ciel et le vert de la mer. Aucune trace de brume sur l'Océan. C'était une magnifique traversée! La barre, remise au sud-ouest, ne pouvait tarder à mener le navire en vue d'une nou-

velle terre. Toutefois, aucun signal ne venait de la vigie. Les jours se succédaient, et l'horizon demeurait vierge de toute colline bleue. Bjarn nous aurait-il trompés? se demandait Leif. Mais il rejetait bien vite cette pensée.

Enfin, un soir, le soleil, en s'abîmant dans les flots, fit ressortir une manière d'ombre sur son disque. Nul doute! C'était la terre! Et, en effet, le lendemain, lorsque l'aube parut, le navire, qui avait continué sa route, à petite voile, se trouva subitement à quelques encâblures d'une côte basse et formée de monticules de sable très blanc, derrière lesquels d'immenses arbres étalaient leurs dômes de verdure.

En face de ce spectacle, Leif et ses compagnons demeurèrent saisis d'admiration. Le chapelain, à la proue, les bras étendus, appelait la bénédiction divine sur cette terre inconnue, tandis qu'Anlaf le Skald, à la poupe, très écouté de l'équipage, exaltait la gloire des aïeux. Alors, Bjarn, qui était près du poète, lui dit :

— Gai ménestrel, tu pourras chanter désormais non seulement ce que tu auras appris de tes devanciers, mais encore ce que tu auras vu, de tes propres yeux.

Et, en vérité, Anlaf accorda son luth et chanta la grève blanche, les arbres dont la cime se perdait dans l'azur du ciel, et le guerrier à l'armure d'or qui, agenouillé à l'avant, semblait en extase devant sa découverte.

Lorsque Leif sortit de l'ineffable langueur qui s'était emparée de son esprit, ses compagnons s'étaient approchés de lui. Bjarn fut le premier qui s'offrit à ses yeux. Il le prit dans ses bras et l'embrassa longuement; puis, lui montrant l'exubérante végétation qui s'offrait à leurs regards, il lui demanda :

— Est-ce bien là cette terre dont tu t'es approché jadis?

— Non, répondit le fils d'Heriulf! Les arbres que j'ai vus se baignaient dans la mer; ils n'étaient point précédés de ces dunes de sable fin. Mais qu'importe! Cette différence même prouve que nous longeons un vaste continent. Suivons donc notre route à proximité des côtes, jusqu'à ce que nous trouvions un port où notre navire puisse s'abriter. De là nous irons plus sûrement à la découverte des trésors que doit renfermer ce pays.

— Tu as raison, dit Leif.

Et, se détachant à regret de cette nature si nouvelle, si passionnante pour ses yeux qui n'avaient vu que les paysages boréens, il donna l'ordre de virer de bord.

Maintenant on se savait près de la terre, et souvent on la voyait; mais il fallait à chaque instant s'en écarter, à cause des brisants et des bancs de sable qui en défendaient l'approche. Parfois aussi, l'on rencontrait des îles. L'une était près d'un promontoire qui la dépassait au nord-est et à l'est. On y parvint deux jours après avoir quitté le *Markland*, ou *terre boisée*, — c'était le nom donné par Leif à sa seconde station. Puis le navire s'engagea dans un détroit assez resserré, qui séparait la terre ferme de deux grandes îles. Les rives en étaient basses et couvertes d'immenses pierres plates. Ensuite on contourna une baie, et, finalement, ayant longé une autre île, on s'engagea, sans attendre la haute mer, dans une claire rivière qui venait tout droit d'une montagne qu'on apercevait au loin.

Là, tout concourait au plaisir de la vue. Des arbres géants, pour la plupart d'espèces inconnues, formaient une voûte au-dessus de l'eau.

Des fleurs et des fruits de formes bizarres pendaient aux branches, en paquets, en grappes, en épis. Des milliers d'oiseaux au plumage chatoyant voltigeaient autour du navire, comme des papillons attirés par une lumière. Bientôt l'on atteignit une clairière tapissée d'herbe grasse, d'où s'élevaient, par places, des bouquets d'arbustes, dont le feuillage baignait dans de limpides cours d'eau. Nul endroit n'était mieux choisi pour l'établissement d'un village. Aussi, bien que la nuit fût proche, Leif s'empressa-t-il d'en prendre possession, avec les cérémonies particulières aux Scandinaves. Tandis que plusieurs de ses compagnons allumaient un feu, dont les rayons devaient indiquer les limites de son nouveau domaine, d'autres partaient au pas de course, dans toutes les directions, hache en main, et marquaient leur passage par des signes sur les arbres et les rochers. Après avoir placé des sentinelles en divers points, le chef s'endormit avec les siens sous un sycomore, dont le feuillage épais tamisait une tiède haleine, embaumée de senteurs délicieuses.

Au lever du soleil, une partie de la troupe entreprit la construction de cabanes en planches,

à la manière norvégienne, tandis que Leif, suivi de quelques hommes, battait les environs pour se rendre compte de la nature du pays et des ressources qu'il pouvait offrir. Celles-ci dépassèrent ses prévisions. Les bois étaient remplis d'essences précieuses et de produits d'un commerce lucratif; le gibier de poil et de plume abondait; et, dans le fleuve, et, dans le lac, se trouvaient, en quantité, de beaux saumons et toutes sortes d'autres poissons.

Les constructions terminées, chacun se mit en devoir de coopérer à la fortune de la colonie naissante. Tandis qu'un poste veillait à la sûreté des magasins et des habitations, le reste de la bande partait, chaque jour, en expédition pour augmenter les ressources et les réserves de l'établissement que Leif avait, de son nom, baptisé *Leifs-Budir*. Bientôt un nombreux bétail entoura les maisons, et les sacs de graines, et les blocs de bois rouges et jaunes,, et les résines aux âcres aromes, et les peaux plus légères qu'un sylphe, et les plumages plus bariolés qu'un fanion, emplirent les baraquements et les hangars. Leif aurait voulu tomber sur un gisement d'or, en emplir des coffres et des barillets; mais

il n'en put découvrir. Par contre, le hasard lui fournit une surprise à laquelle il était loin de s'attendre.

Il avait l'habitude, chaque jour, de recommander aux hommes qui allaient en exploration de ne point se séparer et de rentrer coucher au cantonnement. Or, il advint qu'un soir Tyrker-le-Germain ne répondit pas à l'appel.

Comme il était chargé du service de bouche, son absence fut doublement remarquée. Leif, surtout, qui lui avait commandé des fruits, dont il était friand, paraissait fort contrarié de sa disparition. Pour le retrouver, il organisa une battue, qu'il commanda lui-même. Toutes les recherches restèrent vaines. L'écho des bois et des collines répétait seul le nom de l'absent. Enfin, dans la nuit, à la lueur des feux, on aperçut l'Allemand ployant sous un fardeau. Leif courut à sa rencontre :

— Eh! mon nourricier, pourquoi reviens-tu si tard? pourquoi t'es-tu séparé de tes compagnons? lui cria-t-il.

— Seigneur, je suis en faute, repondit Tyrker, et je mérite vos reproches; depuis quelque temps déjà, certains indices me faisaient supposer

qu'en m'écartant de notre route habituelle, je découvrirais un trésor sans pareil. Aujourd'hui, je n'ai pu résister à la tentation; et, voyez, mes prévisions ne m'ont pas trompé; je vous apporte, plein ma hotte, des fruits comme vous n'en avez jamais vu, des fruits, moins savoureux assurément que ceux dont vous vous régalez d'ordinaire, mais qui recèlent la divine liqueur propre à stimuler les courages et à embellir les étapes de la vie.

— Que veux-tu dire par là?

— Je veux dire, mon maître, que j'ai découvert des vignes chargées de raisins.

— Est-ce possible?

— Je ne puis me tromper, car, dans mon pays, la vigne croît en abondance.

— Et tu penses qu'avec ce raisin tu saurais faire du vin?

— J'en suis sûr.

— Alors, que ton absence soit bénie, mon brave, rien ne pouvant m'être plus agréable que cette bonne nouvelle. »

Dès le lendemain, toute la troupe partit en vendange, et bientôt les raisins, gros, bleus, très charnus, affluèrent à Leifs-Budir, où, pen-

dant plusieurs jours, un pressoir, organisé par Tyrker, fonctionna sans relâche. Les hommes du poste assistaient à ces préparatifs. Ils y prêtaient même la main, bien que sans grande confiance dans le résultat final. Ils trouvaient les raisins détestables et se demandaient ce qu'on en pourrait tirer. Mais Leif, qui avait bu des vins fins à la cour d'Olaf, et Bjarn, qui avait ravagé les celliers des rois maures, laissaient dire. Ils savaient ce qui en résulterait, et l'événement ne tarda point à leur donner raison. Lorsque le jus de la treille, encore trouble, remplit les hanaps, tout le monde changea d'avis, et, à dater de ce jour, ce fut, dans tout le pays, une beuverie sans fin, qui mit les têtes à l'envers et chauffa les cœurs à les faire éclater.

Leif donnait l'exemple. Narguant Odin qui, seul, au Banquet des dieux, s'enivre de vin, tandis que les champions et la foule des guerriers se contentent de l'hydromel « délicieux », mais vulgaire, il vidait coupe sur coupe du divin breuvage et portait santé sur santé, *skoll* sur *skoll,* en l'honneur de l'heureux pays où sa bonne fortune l'avait fait atterrir, et qu'il nomma, par reconnaissance, le *Vinland*, c'est-à-dire la patrie du vin.

A partir de ce moment, les grandes expéditions, les grands abattages de bois, les grandes chasses aux bêtes fourrées cessèrent. On ne s'inquiétait plus que des gibiers savoureux, que des poissons délicats, que des fruits fondants, qui, sans interruption, se succédaient sur la table du chef, toujours ouverte, toujours ornée de fleurs, et toujours vibrante des chansons d'Anlaf.

L'été se passa de la sorte, puis l'automne, qui n'amena que quelques pluies d'orage. Cependant, comme les jours devenaient de plus en plus courts, Leif songea sérieusement au départ. Selon ses calculs, la mauvaise saison devait, à ce moment déjà, battre son plein au Groenland, et il eût été téméraire d'y vouloir retourner. Il résolut donc de prendre ses quartiers d'hiver à Leifs-Búdir. Toutefois, ô surprise! l'hiver ne vint pas. Le climat continuait à se montrer si doux qu'on laissait en liberté tout le bétail; la gelée se faisait à peine sentir, et le gazon ne perdait presque rien de sa fraîcheur. Alors, la fête continua jusqu'à ce que les provisions de vin fussent épuisées, ce qui, fort heureusement, coïncida avec l'époque où le renouveau creusait des tranchées

dans les glaces et rendait libre le chemin du Groenland.

Aux premiers jours de juin de l'an 1001, après une année entière passée au Vinland, Leif reprit la mer, confiant Leifs-Budir à quelques-uns de ses compagnons, séduits par les ressources et le doux climat de la colonie. Comme à l'aller, Bjarn le guida dans le bon chemin, et bientôt on fut en vue de hautes montagnes.

Là, par un jour de tempête, le chef aperçut à une certaine distance un navire désemparé, sur lequel on distinguait des hommes faisant des signes de détresse. Leif s'en approcha et recueillit à son bord un corsaire bien connu dans les mers du Nord, Thorer-le-Requin, et sa femme Gudride, qui devait jouer un rôle important dans les destinées futures des colonies américaines.

Car, n'en déplaise à la tradition, c'était bien en Amérique que Leif et ses compagnons avaient planté leur tente. Aucun doute n'est permis à ce sujet, et l'on sait exactement la place où se trouvaient le Vinland et Leifs-Budir.

Cela peut paraître étonnant, impossible, fabuleux; c'est pourtant l'exacte vérité, L'Amérique a été découverte par les Normands en

l'an *mille*, soit 492 ans avant l'expédition de Christophe Colomb.

Et, de plus, elle a été colonisée et exploitée par eux, pendant plus de quatre siècles.


CARTE
DU
VINLAND
D'APRÈS RAFN
(ANTIQUITÉS AMÉRICAINES)
ESSEX
MASSACHUSETTS
BAY
BOSTON
BAIE DE BOSTON
NORFOLK
PLYMOUTH
C. DES CROIX
(KRASSANES)
CAP DE LA CARÈNE
(KJALARNES)
CAPE COD
CAPE COD BAY
LES RIVAGES MERVEILLEUX
TAUNTON
Dighton
BRISTOL
PROVIDENCE
MOUNT
HOPSBAY
RHODE
ISLAND
INDIANS NAUSETS
STRAUM FJORD
BUZZARDS BAY
MARTHAS VINEYARD
(L. DES OISEAUX)
NANTUCKET
E. Morieu Sc.

CHAPITRE V.

DES PREUVES!

Les *Sagas* ou Chroniques des moines islandais. — Les monuments historiques.

Les récits qu'on vient de lire et ceux qui suivront n'appartiennent pas au domaine du roman. Ils sont tirés des *Sagas*, ou Chroniques des moines islandais, dont la rédaction, s'appuyant sur des documents authentiques, remonte à l'année 1148.

Chaque pays occupé par les Scandinaves a ses *Sagas* particulières, dont l'exactitude est confirmée par les découvertes archéologiques faites journellement en Danemark, en Norvège, en Islande, au Groenland — *et en Amérique.*

« Leurs auteurs, les vieux Islandais, dit M. Gabriel Gravier, n'avançaient rien au hasard, ne suppléaient pas d'imagination à l'absence de documents certains. Leurs *Sagas* sont simples, claires,

précises, purgées de ce merveilleux qui produit si souvent des doutes sur l'intelligence et la sincérité des chroniqueurs monastiques. »

On peut donc aussi bien ajouter foi à ce que ces religieux content du Vinland qu'à ce qu'ils ont écrit, de leur observatoire d'Islande, sur l'histoire de la Norvège, du Danemark, et de tous autres lieux fréquentés par les Scandinaves.

— Mais, dira-t-on, qu'est-ce qui prouve que le Vinland soit en Amérique?

Sa situation d'abord, par rapport au Groenland; puis, la parfaite conformité des pays parcourus et colonisés par les Normands avec ceux que nous connaissons dans l'Amérique du Nord, tant au point de vue de leur conformation géographique que de l'étude de leur sol, de leur flore et de leur faune.

Prenons une carte moderne, nous allons y suivre de point en point Leif Erikson dans son voyage de découverte. Au sud du Groenland nous rencontrons l'île de Terre-Neuve, le « royaume des cailloux », l'Helluland, qui est encore, du moins sur ses rives, couvert de bancs de roches, où les arbres et le gazon ne peuvent croître. Au sud-ouest de ce chaos se place notre Acadie, devenue

la Nouvelle-Écosse des Anglo-Saxons, qui a conservé ses dunes et ses forêts, et dans laquelle il est aisé de reconnaître la « terre boisée », le Markland des Normands. Près de là, nous rencontrons l'île Nauset où se trouve le cap Cod; puis nous longeons le territoire des Indiens Nausets et pénétrons dans un détroit qui sépare la terre ferme des îles Nantucket et Mathias Vineyard, dont nous aurons à nous occuper. Comme l'indique la *Saga*, les deux rives de ce détroit sont basses et couvertes de grandes pierres plates. Maintenant, nous sommes dans la baie de Rodde-Island; nous longeons l'île du même nom et nous remontons Pocasset-River, qui sort du Mount-Haup-Bay. C'est là qu'était Leifs-Budir. L'air y est plus doux que dans le reste du Massachusets et l'on appelle encore ce pays le *Paradis de l'Amérique*. Enfin, chacun sait aux États-Unis que la vigne croît spontanément dans la zone de Rodde-Island et qu'elle y produit en abondance de gros raisins bleus, très charnus et très aigrelets, dont on fait une piquette, qui, sur les tables d'hôte américaines, joue les Mâcon, les Médoc et les Château-du-Pape, suivant les besoins du service.

A-t-on souci d'une preuve plus convainquante?

C'est Leif lui-même qui la fournira. D'après ses observations quotidiennes au Vinland, le jour le plus court de l'année commençait dans cette région à sept heures et demie du matin et finissait à quatre heures et demie du soir, ce qui lui fixait une durée de neuf heures. Ce constat s'accorde avec les indications géographiques et les récits des chroniqueurs pour placer Leifs-Budir par 41° 21′ 10″ de latitude nord, dans la région de Providence.

Mais il y a mieux ! La science archéologique, toujours en activité, nous révèle que, partout où les hommes se sont établis, ils ont laissé trace de leur passage, soit par des inscriptions, soit par leurs propres ossements. L'Amérique ne pouvait échapper à la règle. Là, comme ailleurs, les pierres et les morts ont rivalisé d'éloquence, et les Normands ont eu leur bonne part de ces révélations.

DEUXIÈME PARTIE

LES COLONIES NORMANDES

EN AMÉRIQUE

DU Xe AU XIVe SIÈCLE

V



LE SITE APPARAISSAIT PLEIN DE SÉDUCTIONS. (P. 80.)

CHAPITRE VI.

LE BAPTÊME D'ERIK-LE-ROUGE.

Suivant sa promesse, Erik-le-Rouge, devant le fait accompli, se laissa convertir à la religion chrétienne. Il écouta la parole de celui qu'il avait nommé le « méchant homme », et, quand il fut prêt à recevoir le baptême, ayant réuni ses proches et ses gens, d'une voix ferme et solennelle, il leur tint ce langage :

— Mes compagnons, les temps sont changés, et l'étoile de nos dieux a pâli. Avant eux, un chaos enveloppait l'univers. Il n'existait ni ciel ni terre, et l'abîme était sans fond. *Surtur*, esprit du Feu, vint d'abord, et le géant *Ymer*, né des flammes, l'assista avec ses frères, les *Rimthursar*, génies du mal, suppôts du brasier.

« Le feu seul remplissait l'espace, lorsque la tendre déesse *Bure*, douée de beauté, d'agilité et

de pouvoir, fut, en trois jours, engendrée d'une étincelle. Son fils, *Borr*, épousa une géante, qui fut la mère de nos premiers dieux : *Odin*, *Vile* et *Vé*.

« Salut à vous, vétérans des nuages éthérés, héros des légendes célestes, rois des premiers jours et des premières nuits.

« Les temps sont changés, et votre étoile a pâli.

« Cependant, vous tuâtes *Ymer*, esprit du néant, et de son corps vous pétrîtes l'univers. Les *Rimthursar* se noyèrent dans son sang, et vous fîtes la terre avec sa chair, les pierres avec ses os, et les herbes avec ses cheveux. Sa sueur devint l'Océan, au milieu duquel se placent nos royaumes, et son crâne, supporté par les nains Est, Ouest, Sud et Nord, fut le ciel.

« Salut à toi, *Odin*, Dieu de lumière ! Salut à toi, *Natt*, déesse de la nuit ! Salut à toi, *Dag*, beau comme le jour !

« Salut à vous tous, Dieux des aïeux, qui trônez au palais enchanté d'*As-Gard !* Salut à vous, déesses, qui rayonnez à *Vingolf !* Salut à toi, *Frigga*, qui habites la terre, et qui l'animes de tes vertus.

« Thor, ton fils, est le plus actif, le plus léger, le plus fort et le plus brave des dieux et des hommes. Armé du maillet sans manche, il parcourt sa carrière sur son char traîné par deux boucs. Il lance le tonnerre qui protège des mauvais génies. Puis, en son palais de *Trudvanger*, il se repose, chaque année, de longs mois; et alors la neige tombe, et la terre s'engourdit en une délicieuse fraîcheur.

« A toi aussi, salut, Balder, fils d'Odin! Tu es, de tous les dieux, le plus gracieux, le plus éloquent, le plus aimable et le plus pacifique. Ta beauté projette des rayons de lumière. Tes yeux resplendissent d'un lustre plus brillant que l'étoile du matin, et les poils de tes sourcils ont l'éclat du givre. Si *Hrasvelg*, le géant, déchaîne les tempêtes, tu les apaises; car tu es d'une nature douce et caressante. Tu vis ignoré et tranquille dans ton palais de *Breidablik*, et, par les nuits sereines, tu présides à la zone éclatante qui brille à la voûte céleste.

« Hommage à vous, divinités plus à portée des mortels :

« *Niord*, dieu des marins, qui commandes aux flots et aux vents;

« *Freyr*, qui, d'une pluie bienfaisante, fécondes la terre ;

« *Bragi*, qui dispenses la sagesse et la poésie ;

« *Tyr*, patron sanglant des héros, qui surpasses tous les dieux en courage et en hardiesse !

« Respect à toi, *Haudur*, privé de la vue, dieu des ténèbres ! Et salut à *Vidar*, le silencieux, qui peut marcher dans l'air ou sur les eaux !

« *Vile* est renommé pour son adresse à tirer de l'arc ; *Ullir,* sur ses patins, devance la foudre ; et *Foresti*, en son palais de *Glittrer*, soutenu par des piliers en or et couvert d'un toit en argent, juge les différends et maintient la paix parmi les hommes.

« Et vous, tendres sœurs de *Frigga*, soyez bénies : *Gna*, douce messagère de la reine de la terre ; *Fylla*, chargée de la garde de ses toilettes ; *Freya*, déesse de beauté, dont les yeux versent des larmes d'or pur ; *Idunna*, qui offres aux Dieux, en des vases étincelants, les hommes célestes qu'ils mangent pour perpétuer leur immortalité ; *Vara*, qui présides à la sainteté du serment ; *Siona*, qui fais naître les douces affections, et *Lofna* qui réconcilies les ennemis ; *Snotra*,

grande-maîtresse de la cour, qui propages les belles manières; *Eyra*, la candide, qui prépares les simples pour les dieux malades, — et même salut à toi, *Synia,* humble tourière des déesses!

« Oui, à vous toutes, femmes et filles de notre ciel radieux, hommage tendre et discret! Et, à vous, nymphes guerrières, filles d'Odin, qui assistez les braves dans la bataille, et qui, sur vos coursiers, enlevez leurs cadavres pour les conduire à la Walhalla, gloire et fanfares! Les nuages tremblent et s'illuminent; c'est la chevauchée des Walkyries... Vous fûtes grandes et sublimes, *Skuld, Skangul*, *Gunnur*, *Hilda*, *Gaundrol*... Votre règne est-il passé?.. Votre étoile a-t-elle pâli aussi..... Hélas! Hélas! Hélas! Les temps sont changés! Et les prophètes avaient prédit la fin des jours heureux.

« Nos Dieux étaient trop unis; cela ne pouvait durer. Lorsque, en un moment fatal, ils prirent pour fiancées des filles de géants, le *Gullveiga*, — le *peseur d'or*, — s'introduisit en leurs palais et leur donna le goût du lucre, qui bientôt fit naître en eux l'envie. *Loki le Fourbe*, qui surpassait tous les êtres en perfidie et en fourberie, s'installa en leurs demeures, devint l'hôte

de leurs foyers. Le loup *Fenrir* prit la place du chien caressant, et le serpent *Mid-gard* entoura le monde. Les hommes se mêlèrent aux dieux et les aidèrent à conjurer le mal; mais ce fut en vain. S'ils parvinrent à attacher Fenrir avec une chaîne magique et à jeter le serpent dans la mer, où il rongea sa queue, le Gullveiga, livré trois fois aux flammes, renaquit trois fois de ses cendres. Les géants étaient vaincus, non soumis. A l'aide de Loki, ils s'emparèrent d'Idunna, et, enhardis par ce succès, ils osèrent attaquer la Walhalla.

« Désormais, le sort de l'empire céleste dépendait de Balder; mais une *vala*, prophétesse du séjour infernal, prédit sa mort, Alors Frigga fit jurer à toutes les choses animées ou inanimées du ciel et de la terre de ne faire aucun mal à son fils chéri. Le feu, l'eau, les rochers, les plantes furent liés par ce serment. Seul, le *gui* avait été omis; ce fut la perte du plus gracieux et du plus éloquent des dieux, car, Loki, soupçonnant cet oubli, mit entre les mains d'Haudur, l'aveugle, un trait fait d'une branche de cette plante; et, dans un tournoi, Balder fut tué.....

« Depuis, d'autres sont morts aussi. Je vous

le dis, mes compagnons : nos dieux nous quittent, et leur étoile a pâli. Celle de l'Être puissant qui gouverne tout, et qui, descendu de son trône élevé, s'avance pour rendre la justice et répandre ses bienfaits parmi les hommes, brille maintenant d'un éclat unique. Là, je le sens, est la force, la puissance, et la vérité. Je m'incline donc devant toi, Dieu des chrétiens, Dieu d'Olaf, Dieu des miracles, et, comme tu ne veux pas être servi à contre-cœur, je m'attache à toi, ô mon Dieu, de toute la vigueur de mon âme et de ma fidélité. »

Ayant dit, le vieux Roi de Mer s'agenouilla devant le missionnaire qui lut la formule du serment, dont il répéta les termes, encore que sa voix s'étranglât, par moments, dans sa gorge :

— Je promets et je jure solennellement de ne plus sacrifier aux divinités nationales, mais d'adorer ce Dieu qui seul a créé le monde et tout ce qui existe, le soleil, les étoiles, les enfants des hommes. Et, quand bien même Thor serait à mes côtés, quel secours pourrais-je attendre d'un Dieu dont la seule puissance réside dans un tronc d'arbre ou dans une pierre?

Le prêtre versa, alors, lentement, l'eau du

baptême sur les cheveux blancs du vieux compagnon d'Heriulf.

Et, suivant la légende, la croix, à la proue du navire de Leif, brilla comme une flamme.

CHAPITRE VII.

UN MORT QUI PARLE.

Leif, enrichi par son expédition, se fixe au Groenland. — Son frère Thorvald se dirige, en 1002, vers le Vinland, qu'il retrouve aisément. — Au printemps de 1003, il entreprend un voyage d'exploration dans le Nord. — Il est tué dans une rencontre avec les Skrellings (les Esquimaux), qui envahissaient alors l'Amérique, d'où ils ont été repoussés plus tard. — On a retrouvé la tombe de Thorvald au cap Alderton.

Il faut bien le dire, les compagnons et les clients d'Erik-le-Rouge se montrèrent plus rebelles à la « Bonne Parole » que leur chef; et cela, malgré les instances de Thorhilde, sa femme, gagnée des premières à la cause romaine, et surtout malgré la propagande active de celui qu'on appelait, depuis son heureuse expédition, Leif-le-Fortuné.

Celui-là ne devait pas tarder à devenir le plus haut seigneur du Groenland, son père étant mort peu de temps après son retour. De plus, le fils

aîné d'Erik, Thorstein, avait, par avance, renoncé généreusement à la succession paternelle pour augmenter la part de son glorieux frère. De sorte que Leif, accablé d'honneurs et de richesses, ne songea plus qu'à vivre au sein de l'opulence et des plaisirs.

Bien que le Groenland fût un état libre, sans chef ni conseil, l'ancien hôte du roi de Norvège crut devoir s'y monter une cour à l'exemple de celle d'Olaf-le-Magnifique, et, s'il ne ceignit pas la couronne royale, il vécut du moins en souverain. A sa table, les festins succédaient aux festins, et les convives, semblables aux guerriers fabuleux, y menaient leur vie dans une ivresse perpétuelle. C'étaient les beaux jours de Leifs-Budir qui continuaient à Brattehilde, moins le climat doux et les ombrages exquis que ne cessait de chanter le Skald Anlaf.

Ces odes, ces chansons ravivaient les souvenirs des compagnons de Leif Erikson et stimulaient la curiosité de ceux qui n'avaient pas vu le pays du vin. Thorvald, troisième fils d'Erik-le-Rouge, était de ce nombre! Comme jadis son frère, il rêvait de grandes aventures, de précieuses découvertes. Il s'en ouvrit même à Bjarn Heriulfson;

mais celui-ci, plongé dans les délices de Brattehilde, refusa de prendre part à une seconde expédition.

Cependant, au printemps de l'année 1002, un navire que son maître avait baptisé le *Vinland*, mit à la voile pour cette bienheureuse colonie. Il était commandé par Thorvald, auquel s'étaient joints de hardis pionniers, avides de conquêtes, et plusieurs anciens compagnons de Leif, entre autres Anlaf, qui avait soif de brise tiède et de vin nouveau.

On retrouva facilement Leifs-Budir, qui s'était accru sous l'impulsion de ceux qui s'y étaient établis. Ils avaient étendu le cercle de leurs explorations et défriché les terrains fertiles qui avoisinaient les baraquements. Quant au vin, il avait été, la saison précédente, si abondant et si délicieux, que l'Allemand Tyrker en était mort, consumé comme une torche vivante. Heureusement il avait formé de bons élèves, ce qui permit à Thorvald et à ses compagnons d'apprécier, en connaissance de cause, les mérites et les vertus charmeresses du précieux nectar.

L'été et l'hiver qui suivirent se passèrent en libations; mais, au printemps de 1.003, Thorvald,

retenu par une fièvre maligne, fit opérer une reconnaissance au sud du Vinland. Ses hommes virent une belle contrée, couverte de forêts qui n'étaient séparées du rivage que par une étroite bordure de sable blanc. La mer, émaillée d'îlots qui ressemblaient à des bouquets fleuris, formait une rade immense, sur laquelle le navire glissait, rapide et gracieux comme le cygne, dont il avait la forme. Au delà, vers l'Occident, s'étendait une île (probablement Long Island). Les Normands y firent une descente, et, y trouvant de tout en abondance, ils chargèrent le *Vinland* de bois, de peaux et d'épices qui grossirent le stock des marchandises accumulées à Leifs-Budir.

L'été suivant, Thorvald, revenu à la santé, prit la direction d'un nouveau voyage de découverte. Cette fois on fit route vers le nord, avec l'intention, quand on toucherait au cap entrevu par Leif, lors de son arrivée dans la contrée, de pointer à l'ouest pour reconnaître de ce côté la terre ferme.

L'expédition s'annonçait sous les meilleurs auspices, lorsque, à la hauteur de ce môle, une violente bourasque s'éleva. Le *Vinland*, fin cou-

reur, mais inhabile à lutter contre les déchaînements de la mer, fut jeté à la côte, et sa quille se brisa sur un rocher, à l'extrême avancée du promontoire.

On dut attendre plusieurs jours à cet endroit que les avaries, qui étaient sérieuses fussent réparées. Le pays était rocailleux, sans végétation, et il fallait aller fort loin pour se procurer le bois nécessaire. L'habileté et la célérité bien connues des charpentiers normands eurent vite comblé cette perte de temps; et bientôt, le *Vinland*, requillé, restauré et repeint à vives couleurs, fut en état de reprendre la mer. Au moment de s'embarquer, Thorvald dit à ses compagnons :

— Ce qui nous est advenu devait arriver. Voyez cette pointe de terre; ne ressemble-t-elle pas à la carène d'un navire? Donnons-lui donc le nom de *Kjalarnes* (cap de la Carène), en mémoire de notre aventure.

En quittant cette côte inhospitalière, le chef normand se dirigea, selon son programme, vers l'ouest, où, d'escale en escale, il finit par s'arrêter, avec l'intention d'y planter sa tente, à proximité d'un nouveau promontoire, sans doute le cap Alderton. C'est qu'une merveilleuse con-

trée s'offrait là devant ses yeux. Saisi d'admiration, Thorvald s'écria :

— Ce pays est le plus magnifique que nous ayons vu. Je n'en eusse jamais rêvé de plus beau, de plus exubérant. Je voudrais y bâtir ma demeure.

En effet, le site apparaissait plein de séductions. Tout était gazouillements et parfums sous les grands arbres qui bordaient la grève. Un calme, une langueur infinie, régnaient dans l'air, et la brise, apportée par les vagues, donnait aux dessous-de-bois une fraîcheur délicieuse. Les compagnons de Thorvald erraient à l'aventure, ravis, charmés, au milieu de cette végétation luxuriante, où tout était nouveau pour eux. Les fruits leur semblaient si doux qu'ils redoutaient en eux la présence d'un poison subtil, et les fleurs distillaient un arôme si captivant qu'ils sentaient l'ivresse s'emparer de leurs sens en les respirant. De-ci de-là, des ruisseaux coulaient sous la feuillée, clairs comme l'acier, parsemés, par places, d'îlots fleuris, et fourmillants de poissons qui miroitaient au soleil. A prise de main voltigeaient des oiseaux aux couleurs vives, dont la chair ne pouvait manquer, à l'heure de la

cuisson, de répandre d'alléchants fumets. Enfin, des animaux inconnus, mais dignes assurément de figurer sur les tables les plus somptueuses, grouillaient dans les fourrés, ou bien, familièrement, s'approchaient des explorateurs.

Un seul être manquait en cette splendide nature, l'homme! et c'est ce qui faisait sa richesse et sa splendeur. La hache et la coignée ne s'étaient pas encore attaquées à ces bois d'essences précieuses; la culture n'avait pas asservi ces fleurs et ces fruits; la flèche et le javelot n'avaient perforé ni fourrures ni plumes ; tout était à conquérir, — à détruire. C'était ce que sentaient ces pirates du Nord; aussi leur admiration se doublait-elle d'une convoitise qui se lisait dans leurs yeux. Seul, Thorvald, tout à l'orgueil de sa découverte, jouissait, en artiste, de la perfection de son domaine. Il répétait :

— Oui, c'est là qu'il ferait bon rester et goûter un doux repos.

Cependant, comme le soir approchait, il fallut songer à regagner le navire. On remit donc au lendemain tous projets d'établissement, et la troupe, rassemblée à son de trompe, reprit le chemin du rivage.

Là, un spectacle imprévu guettait les explorateurs. Dans la pleine lumière du soleil couchant ils aperçurent trois canots de forme grossière et recouverts de cuir, montés chacun par trois êtres humains, — si l'on peut donner ce nom aux créatures abjectes qui s'offrirent à la vue de Thorvald et de ses compagnons. A leur teint noirâtre, à leur chevelure en tignasse blonde, à leur face grande et large, disproportionnée comme tout le reste de leur corps, les Normands les eurent vite reconnus pour des *Skrellings*, ou Esquimaux. Ils ne se demandèrent pas comment ces peuples boréens se trouvaient au sein de cette nature méridionale. Ils ne pouvaient non plus deviner que les Esquimaux, aujourd'hui refoulés dans leurs glaces originaires, envahirent pendant des siècles la côte américaine, où ils ont laissé de nombreuses traces de leur passage. Mais, ce qu'ils savaient, c'est qu'ils avaient devant eux l'adversaire traditionnel, la bête puante, le gnôme abhorré de leur race, — et cela leur suffisait. Sans s'être concertés, sans commandement, d'instinct et d'un trait, ils coururent à ces misérables et les égorgèrent sur le champ. Un seul put échapper au massacre en

se jetant à la mer, où l'on ne songea pas à le poursuivre.

La nuit, il y eut à bord de grandes réjouissances à l'occasion de cette tuerie. Le bon vin de Leifs-Budir coulait à flots, et l'on buvait sans discontinuer à l'extermination de tous les *Skrellings* de la terre, en commençant par ceux qu'on se promettait de traquer dès le lendemain. Tout le vieux sang des anciens pirates se réveillait et bouillonnait dans les veines de ces jeunes hommes adonnés, par les circonstances, à la pratique charmeresse, mais émolliente, des expéditions pacifiques. Les *Skrellings*, c'était, sinon la guerre, du moins l'image de la guerre, et chacun saluait avec bonheur leur soudaine apparition.

Cependant, l'un après l'autre, les joyeux buveurs sentirent leurs paupières se fermer sous le poids de l'ivresse. Les chants et les rires allèrent s'affaiblissant dans le calme majestueux de la nuit, et il vint un moment où les échos de la mer ne redirent plus que le bruit monotone des vagues déferlant au rivage. Alors, au clair des étoiles, apparurent de tous côtés des canots semblables à ceux que les Normands avaient aperçus

vers le soir. Ils s'avançaient comme une flotte diabolique et, par une manœuvre habile, se disposaient en cercle, pour entourer le navire et en faire le siège. A bord, les matelots, affalés sur le pont, ne se doutaient de rien, n'entendaient rien. Soudain, un bruit confus réveilla Thorvald, qui dormait appuyé sur le tillac. Il lui sembla qu'une voix sortie des flots lui criait :

« Debout, Thorvald! Debout! si tu veux conserver la vie... Coupe les câbles!... Au large!... Au large! »

Tout d'abord, il se crut le jouet d'un rêve, d'une hallucination; mais, dissipant, par un effort de volonté, les nuages qui obscurcissaient ses pensées, il plongea son regard dans l'onde qui clapotait à ses pieds, et où, malgré le vague de la nuit, il distingua comme des traînées de varech. Or, en prêtant l'oreille, il perçut un bourdonnement qui peu à peu se rapprochait, et sur lequel planaient, par intervalle, des cris rauques qui n'avaient rien d'humain. Alors, comprenant ce qui se passait, Thorvald bondit comme un lion, et tirant son épée de sa gaîne, il s'élança vers le bastingage, où déjà se profilaient les corps grêles des nains maudits.

— Alerte, nos compagnons! Alerte! Les Skrellings sont là! criait-il d'une voix de tonnerre.

A cet appel, l'équipage, dégrisé, bondit sur cette armée d'hirsutes. Ce fut un rude abattage. Les glaives et les haches entaillaient profondément les chairs vives des assaillants; leurs mains coupées gisaient sur le pont, tandis que leurs corps retombaient à l'eau, lourdement. Mais ils ne se lassaient pas; il en revenait sans cesse de nouveaux, s'attaquant au navire comme les frêlons à la ruche ennemie. Le petit jour, seul, éclairant de sa lueur bleuâtre cette scène de carnage, mit fin au combat, et les Skrellings trop à découvert, prirent le large, en faisant pleuvoir une grêle de traits sur les défenseurs du *Vinland*. Ceux-ci en tuèrent encore un grand nombre à coups de harpons et de javelots ; puis, la mer, rougie de sang, demeura silencieuse, couvrant de ses vagues longues les cadavres mutilés des gnômes intrépides.

Quand ils eurent disparu, jusqu'au dernier, Thorvald rassembla ses compagnons. Il leur demanda s'ils étaient blessés; et, comme ils ne l'étaient pas, il leur dit :

— Moi, je le suis. La flèche que voici m'est

entrée sous l'aisselle, après avoir glissé sur mon bouclier. J'en mourrai, sûrement. Pour vous, mes amis, je vous conseille de vous préparer à partir au plus vite et de me laisser sur ce promontoire où je voulais bâtir ma demeure. J'ai prophétisé mon sort, car je resterai là quelque temps. Vous m'inhumerez donc en cet endroit, vous voyez, là-bas, sous les grands arbres, dont les fleurs secoueront sur moi leur parfums, et vous placerez deux croix sur ma tombe, l'une à la tête, l'autre aux pieds, pour qu'à l'avenir ce cap soit appelé *Krossanes*, le cap des Croix. »

Comme l'avait pensé Thorvald, sa blessure était mortelle, car la flèche qui avait pénétré dans sa poitrine était empoisonnée. Il rendit l'âme le jour même, et ses compagnons, dans la crainte d'un retour offensif des Skrellings, s'empressèrent d'exécuter ses dernières volontés. Ils recueillirent des pierres dont ils construisirent un mausolée, à la manière de leur pays, et ils y couchèrent leur chef, revêtu de ses habits de commandement, et tenant son épée dans ses mains jointes.

Puis ils reprirent tristement la route de Leifs-Budir, où ils chargèrent leur navire de produits

divers, afin de ne pas rentrer les mains vides au Groenland.

*
* *

Thorvald ne s'était pas trompé en disant qu'il resterait « quelque temps » à l'endroit qu'il avait désigné pour sa sépulture.

Vers le milieu du siècle dernier, une troupe d'explorateurs, visitant le golfe de Boston, découvrit, non loin du cap Alderton, un tombeau *en maçonnerie* qui renfermait un squelette et une poignée d'épée *en fer*.

Cette trouvaille émut aussitôt les sociétés savantes transatlantiques, déjà fort nombreuses à cette époque. Les archéologues et les naturalistes se transportèrent en foule vers cette partie encore peu connue de la Virginie, et de leurs remarques il résulta : que le tombeau n'avait son pareil sur aucun autre point de Nouveau-Monde; que le squelette, par ses proportions et les particularités de sa conformation, ne pouvait être ni celui d'un Indien, ni celui d'un Européen postérieur à l'expédition de Christophe Colomb; enfin,

que la poignée d'épée, dont la forme accusait l'origine européenne, était de fabrication bien antérieure au quinzième siècle.

Les commotions politiques et guerrières qui ne tardèrent pas à déchirer l'Amérique du Nord, et d'où son indépendance devait sortir, éloignèrent les esprits des recherches historiques auxquelles s'adonne maintenant, avec passion, la jeune Amérique, jalouse de se vieillir et de se trouver des aïeux européens.

Malheureusement, sur ce champ, bien des preuves ont disparu. Ce qui est certain, cependant, quant au squelette du cap Alderton, c'est qu'il a été vu, vérifié, discuté et reconnu pour celui d'un Scandinave, à une époque où les Américains ne connaissaient ni les *Sagas* du Nord, ni les coïncidences de lieux qu'elles révèlent.

CHAPITRE VIII.

VOYAGE BLANC.

Le troisième fils d'Erik, Thorstein, cherche à gagner le Vinland, avec Gudride, sa femme ; mais ils sont jetés à la côte orientale du Groenland, et Thorstein meurt de la peste (1,005).

Pendant l'expédition de Thorvald, le fils aîné d'Erik, Thorstein, avait épousé Gudride, devenue veuve du pirate Thorer-le-Requin, celui-là même à qui Leif avait sauvé la vie, en revenant du Vinland.

Remarquable par sa beauté, la dignité de sa personne, son habileté, sa prudence et — comme nous l'apprend la *Saga* — « sa facilité dans l'art de converser avec les étrangers », Gudride était promptement devenue l'âme, le joyau, la perle fine de la cour de Brattehilde. Sa grâce attirait a elle hommages et dévouement, et son passé d'aventures guerrières ceignait son front d'une auréole où se lisaient sa résolution,

son courage et sa vertu. On l'appelait Gudride-la-Reine et aussi Gudride-la-Victorieuse, et vraiment elle méritait ces deux noms, car elle avait régné sur la mer, et les ennemis tués de sa main se comptaient par légions.

Lorsque les compagnons de Thorvald revinrent sans leur chef, nul ne ressentit, de sa fin misérable, une plus vive affliction que cette héroïne. C'est aussi que, chez cette « victorieuse », la pitié pour le mort se doublait d'une colère sourde et d'une soif de représailles qui lui faisaient regretter le temps où elle commandait à la mer, à côté de son premier mari.

Anlaf, qui, pareillement, brûlait de venger son maître, avait remarqué ce sentiment et l'entretenait. Il n'était pas un banquet, une fête — car la cour de Brattehilde avait promptement repris ses habitudes joyeuses — où le Skald n'exaltât les actions héroïques des femmes-pirates. Il chantait les *Vierges au Bouclier*, ainsi nommées parce que, dans la mêlée, se détachaient leurs petits boucliers couleur d'azur. Il montrait les filles des preux, Ijétha et Visina, combattant avec leurs compagnes, à la bataille de Brevalla, où toutes les forces du Nord furent

en présence sur les côtes de la Scanie. Mais, où sa verve s'échauffait, s'épanouissait, c'est lorsqu'il évoquait l'image légendaire d'Athilde, fille de Sigurd. Alors, l'âme du poète se doublait de l'exaltation du guerrier, et c'est d'une voix frémissante qu'il commençait :

« Elle était chaste, belle et brave. Un voile épais dérobait ses traits à la curiosité du vulgaire. Elle vivait seule sous un berceau de verdure, dont deux champions, d'une force et d'un courage à toute épreuve, défendaient l'entrée.

« Sigurd avait proclamé que tout chevalier qui aspirerait à la main de sa fille, devrait auparavant combattre les deux géants, mais, qu'en cas de défaite, la mort serait le prix d'une aussi téméraire et présomptueuse entreprise.

« Alf, jeune roi-pirate, accepta le défi, et, comme il était d'une habileté consommée, il tua les deux champions. Athilde, jalouse de sa liberté, se réfugia sur mer, suivie de ses compagnes, habillées de vêtements d'hommes et armées, à son exemple, en guerre.

« Longtemps elles errèrent à l'aventure, jus-

qu'au jour où le hasard leur fit rencontrer une flotte qui, se trouvant sans chef, choisit l'intrépide amazone pour la commander. Athilde courut ainsi les mers en chef-pirate, dépouillant les navires et ravageant les grèves.

« Peu après, il advint qu'Alf, ignorant le refuge d'Athilde, donna la chasse à son escadre et la poursuivit jusque dans le golfe de Finlande, où elle fut obligée d'accepter la bataille.

« Alors, Alf et ses compagnons abordèrent le navire où se trouvait la princesse, qui se défendit avec courage. Dans la mêlée, ayant eu son casque fendu, d'un coup de hache, Athilde découvrit ses traits angéliques, et désarmée par son vainqueur, elle accepta sa main. »

Quand le Skald avait terminé, tandis que les convives se livraient à de bruyantes démonstrations et vidaient leurs hanaps en l'honneur de la vaillante guerrière et de son illustre conquérant, Gudride se laissait aller à des rêveries sans fin. Elle voyait miroiter devant ses yeux les petits boucliers bleus d'Ijétha et de Visina ; elle percevait le cliquetis des armes s'abattant sur le

casque d'Athilde. Puis, sa pensée se reportait vers ses anciens exploits, vers les combats, où, pareille à ces vierges fameuses, elle brandissait la hache et l'épée. Que les temps étaient changés! Le calme, l'ennui, le dégoût d'une vie trop facile, avaient pris la place de l'exaltation, de la fièvre, du délire bienfaisant des jours glorieux. La mer revenait sans cesse battre aux pieds de la côte le rappel du passé. Au loin, c'était le grand air libre, l'horizon mystérieux, la vague toujours prodigue de surprises et d'imprévu. Ah! que Thorstein n'était-il Alf... ou Thorer?

Le fils aîné d'Erik semblait peu fait pour entrer dans les vues de sa belliqueuse épouse. Cependant Gudride ne désespérait pas de l'amener à des résolutions plus viriles. Elle entreprit le siège de cette nature ensommeillée, fit éclore un sentiment de curiosité dans cet esprit paresseux, et finalement triompha de résistances opiniâtres. Alors il advint que, par un revirement bien humain, Thorstein passa subitement de l'apathie la plus profonde à l'ardeur la plus exubérante. Il avait hâte maintenant de se montrer sur mer. Impatiemment, il pressait les préparatifs du départ; et, en vérité, le printemps de 1005

ne s'écoula pas sans qu'un navire, frêté par ses soins, l'emportât, avec sa femme, vers le pays où dormait Thorvald.

Mais le Dieu des aventures ne les favorisa pas à l'égal de leurs devanciers. La saison était déjà bien avancée; les brumes commençaient à couvrir l'Océan, et les vents contraires soufflaient avec fureur. Comme Bjarn autrefois, Thorstein et Gudride ne tardèrent pas à se trouver enveloppés dans le réseau des sombres vapeurs; et, moins heureux que le fils d'Heriulf, ils ne virent pas devant eux la terre, lorsque les ténèbres vinrent à se dissiper. Longtemps ils furent ballottés par des tempêtes; puis ils s'égarèrent en de nouvelles brumes, et pour finir, ils allèrent s'échouer misérablement sur un point de la côte occidentale du Groenland.

Ils étaient, là, bien loin du cap des Croix, et encore plus loin du Vinland. Toutes leurs espérances étaient anéanties, tous leurs projets dissipés; la fatalité pesait sur eux. Du moins, dans leur détresse, eurent-ils la bonne fortune de rencontrer un compatriote qui avait un établissement en cette contrée. Aslang Svart, Aslang-le-Noir, — c'était son nom —, leur offrit

une généreuse hospitalité, qu'ils furent bien forcés d'accepter, leur navire, brisé, déchiqueté, s'effritant, s'en allant en lambeaux, à chaque coup de mer. Bientôt il n'en resta plus que le squelette, dans lequel l'eau se jouait, pleine d'ironie.

Les jours sombres, les jours de loisirs forcés étaient donc revenus, avec, en plus, l'éloignement, la séparation des êtres aimés, le chagrin et la confusion d'une entreprise avortée. Gudride était anéantie. C'était son œuvre qui s'effondrait, et, dans son désespoir, elle accusait de son malheur les divinités scandinaves et le dieu des chrétiens. Ses compagnons, désorientés, apeurés, effarés, se tordaient les mains et poussaient des cris lamentables. Seul, Thorstein, nature froide et pondérée, courageux du vrai courage, trempé comme l'acier d'où jaillit à propos l'étincelle, supportait sans une plainte, sans un reproche, le sort que lui avait fait l'obstination de sa femme; mais il devait bientôt subir l'angoisse commune, une calamité bien plus terrible que les autres allait fondre sur les malheureux naufragés.

Déjà, pendant les péripéties de l'expédition,

une épidémie s'était déclarée subitement à bord. Elle avait fait quelques victimes, mais le fléau s'accrut dans une proportion inouïe en accompagnant à terre ceux qui en étaient contaminés. Bientôt la peste exerça d'effroyables ravages dans les rangs des matelots; puis elle s'étendit aux serviteurs d'Aslang Svart. Ce fut alors un affolement général. D'aucuns se tuaient pour échapper aux affres d'une mort hideuse. D'autres fuyaient, éperdus, se débarrassant de leurs compagnons, pour éviter tout contact infectieux. Enfin, après une longue et cruelle durée, le mal disparut, en choisissant, vraie flèche du Parthe, comme dernière victime, le vaillant Thorstein lui-même.

En apprenant cette triste nouvelle, Aslang accourut, et s'adressant à Gudride :

— Sèche tes larmes, lui dit-il. Ton époux habite désormais le séjour des bienheureux, et il n'a plus à redouter les calamités terrestres. Quand la nuit perpétuelle fera place au jour continu, et que la tendre rosée fondra la neige aux lourds flocons, je vendrai mes biens et mes troupeaux, et nous fréterons une barque, où nous déposerons le corps de ton époux, que nous ramè-

VI



GUDRIDE SE LAISSAIT ALLER A DES RÊVERIES SANS FIN. (P. 92.)

nerons à Brattehilde. Je t'accompagnerai et je prendrai quelques serviteurs avec moi afin d'adoucir tes regrets.

A ce moment, raconte la Chronique, Thorstein s'arracha pour quelques instants aux ténèbres de la mort. Il ouvrit les yeux, et regardant Gudride, il dit d'une voix claire et vibrante :

— C'est toi qui es cause de ma fin misérable, mais je ne saurais t'en vouloir. J'ai eu tort de me mettre en travers de ta vie d'aventures. Tu n'es point faite à la vie paisible du foyer. Les dangers et les combats ont pour toi des attraits irrésistibles. Prends patience, et tes vœux seront exaucés; car tu rencontreras sur ta route un chef vaillant qui te conduira, l'épée haute, à travers les océans et les terres inexplorées. Tu assisteras à de sanglantes batailles. Souvent la mort t'apparaîtra, prochaine; mais elle ne t'effleurera pas de son aile; et ton âme, sanctifiée, rayonnera, vivante, sur la terre.

Ayant dit, le fils d'Erik retomba dans la majesté de l'éternel silence. Gudride se jeta sur son corps, qu'elle inonda de ses pleurs.

Fidèle à sa promesse, Aslang le Noir vendit, le printemps venu, ses biens et ses troupeaux,

frêta un navire, y chargea les restes de Thorstein, et, avec quelques-uns de ses compagnons, ramena Gudride à la cour de Leif, où ses infortunes accrurent son prestige.

CHAPITRE IX. — L'ILE AUX OISEAUX.

Un chef norvégien, Thorfinn, épouse la veuve de Thorstein. Ils partent avec une fille d'Erik, Freydize, et atterrissent à une île proche le Vinland, au printemps de 1007. — Rivalité de Gudride et de Freydize. — Tentative d'empoisonnement. — Les *Runes amères* — L'hiver. — La disette. — Fuite de Thorhall-le-Chasseur.

Il vint, le chef vaillant, annoncé par Thorstein. Il arrivait de Norvège, la mère-patrie des pirates, et commandait deux navires armés en guerre. Il portait l'armure des *Jarls* de haute lignée. Noble, il l'était, car ses ancêtres avaient droit à la couronne royale. Son nom : *Thorfinn Karlsefn*, c'est-à-dire « *destiné à la gloire* ».

Après une croisière dans les régions boréales, il s'était approché du Groenland, dont on lui avait vanté l'essor commercial, la sûreté des relations et la splendeur du paysage.

Comme il montrait une certaine déception sur ce point, Leif lui conta que son père avait ap-

pelé ce pays le *Groenland*, c'est-à-dire *le pays vert*, en se disant :

— Si cette contrée porte un beau nom, les hommes se décideront plus facilement à la venir habiter.

Ils rirent beaucoup tous deux de cette normande subtilité, se lièrent très intimement, et passèrent d'heureux moments à Brattehilde. Comme le maître du lieu craignait de ne pouvoir faire suffisamment honneur à son hôte pendant les fêtes de Noël qui étaient proches, celui-ci le rassura :

— N'est-ce que cela, compère? Mes navires regorgent de victuailles salées et fumées à point; leurs flancs recèlent des fruits de Normandie, les meilleurs de tous, des huiles qui viennent d'un pays où le ciel et la mer sont toujours bleus, et des vins exquis, récoltés sur des côtes brûlées du soleil en des contrées où les frimas sont inconnus, où jamais l'eau ne s'est couverte d'une glace même capable de porter un insecte, où la neige tombe, au printemps seulement, de la cime des arbres, parfumée, légère comme un duvet, et si tiède et si caressante, qu'on lui tend les joues, comme pour un baiser.

— En effet, j'ai ouï parler de ces pays, interrompit Leif. J'ai connu de simples matelots qui vantaient le ciel toujours d'azur, les arbres toujours verts et les fruits plus éclatants que l'or le plus pur. Mais je t'étonnerais bien, mon compagnon, si je te disais que cet air bleu, que ces feuillées sans rouille, que ces produits succulents des fleurs heureuses, nous les avons, à nous, pas bien loin d'ici. Ce vin, auquel tu as pris quelque goût, ce me semble, provient de notre colonie, de notre Groenland d'outre-mer, de notre Vinland, — c'est moi qui l'ai baptisé de ce nom.

— Ah! mon compère, halte-là! Je te tiens pour le plus honnête seigneur de la terre; mais tu m'as toi-même conté l'origine du Groenland. Bon chien chasse de race!

— Libre à toi, mon hôte, de me railler. J'en appelle à tous ceux, ici présents. N'est-ce pas, compagnons, que nous avons découvert une contrée plus riche, plus splendide, plus ensoleillée que toutes celles dont nous entretient le jarl Thorfinn?

— Oui, oui, crièrent de toutes parts les assistants.

Et le Skald Anlaf, accordant son luth, chanta les félicités du Vinland.

Après une pause, Leif reprit :

— Écoute! Tu sais que notre habitude, à nous, Normands, n'est pas d'indiquer les endroits d'où nous tirons nos richesses. Il y a peine de mort contre ceux qui dévoileraient nos greniers d'abondance. Pour toi, cependant, je veux faire une exception. Tu es brave, tu es entreprenant, la gloire te sourit... Si tu veux, je te confie les destinées du Vinland. Il ne saurait être entre mains plus fermes et plus loyales; et, si tu acceptes, mes anciens compagnons seront heureux de se ranger sous ta bannière; ils savent ce que vaut le pays.

Leif continua longuement sur ce ton. A mesure que son discours, marqué au coin d'une éloquence persuasive, se déroulait, Thorfinn se sentait attiré vers cette aventure merveilleuse, si loin fût-elle de ses projets, car elle dépassait en impromptu tout ce que son imagination lui avait pu laisser entrevoir, même aux heures des plus excentriques fantaisies.

Il était donc gagné à la cause; toutefois, contre l'attente de son hôte, il ne montra pas tout d'a-

bord un grand enthousiasme. Son regard se portait, inquiet, vers Gudride qui, malgré ses attraits et sa renommée, se tenait à un rang modeste, cédant la place d'honneur à Freydize, fille d'Erik-le-Rouge et sœur des trois héros qui avaient attaché leur nom à la découverte du Vinland.

Freydize surprit ce regard, ainsi qu'Anlaf. La première en conçut une profonde jalousie ; mais le Skald, sentant le moment propice, entama l'hymne des Vierges, qu'il fit suivre d'une improvisation où la campagne malheureuse de Thorstein et ses prédictions à son lit de mort étaient relatées en vers harmonieux. Quand il parvint à l'endroit où l'illustre naufragé, dans une vision suprême, annonçait à son épouse éplorée qu'elle rencontrerait sur sa route un chef vaillant qui la conduirait, l'épée haute, à travers les océans et les terres inexplorées, Thorfinn se leva, et se dirigeant vers Gudride, il la prit par la main.

Puis, se tournant vers Leif :

— Seigneur, ton offre a vivement remué mon âme. Oui, je veux aller au Vinland, y fonder une colonie puissante, étendre le champ de tes

conquêtes, mais à la condition que je clouerai, comme emblème, à mon grand mât, le bouclier bleu de l'héroïque veuve de Thorstein.

Tous les regards se portèrent sur Gudride. Elle se leva, fixa son œil clair dans le regard de Thorfinn, et dit simplement :

— Je t'attendais ! Partons !

A dater de ce moment ce furent des réjouissances continues. Les fêtes de Noël se passèrent au milieu des banquets et des libations. Les deux navires de Thorfinn et la réserve de Brattehilde y passèrent. Puis il fallut se rationner, vu qu'il devait s'écouler cinq longs mois avant le voyage de noce du vaillant capitaine et de sa non moins vaillante épouse. Enfin, au printemps de 1007, la flotte mit à la voile.

Le vaisseau amiral, commandé par Thorfinn, se faisait remarquer, ainsi que l'avait dit son maître, par le bouclier bleu de Gudride cloué au grand mât. Le second navire, désigné pour éclairer l'expédition et lui montrer le chemin, avait pour chef Bjarn Heriulfson, qui, secouant sa torpeur, s'était enrôlé sous la bannière du hardi Norvégien. Enfin, une grosse barque suivait, dirigée par la propre sœur de Leif, Frey-

dize, qui n'avait pas voulu laisser aller le Vinland à des mains étrangères.

Le cœur ulcéré par l'envie, cette princesse avait accepté, sollicité même le second rang, avec l'intention bien arrêtée de ne reculer devant aucun moyen pour acquérir le premier.

La fille d'Erik-le-Rouge emmenait son mari Thorvar, homme faible, entièrement soumis à sa domination et à celle d'un aventurier norvégien, Thorhall-le-Chasseur, que lui avait imposé sa femme. Celui-là était le véritable maître à bord. Il commandait durement aux hommes, et souvent ses yeux se portaient, pleins de convoitise, vers le vaisseau de Thorfinn. Quand Freydize surprenait ce regard, elle se rapprochait de son compagnon, et sa main serrait la sienne en silence.

Il va de soi qu'Anlaf le conteur, chantre autorisé du Vinland, était du voyage, ainsi que la plupart des anciens champions de Leif, de Thorvald et de Thorstein. Ces braves survivants des précédents voyages étaient accompagnés de leurs femmes. C'était une grosse expédition qu'on entreprenait là. Les navires étaient bondés de toutes sortes d'animaux domestiques, d'outils,

de provisions, et aussi de tous objets nécessaires à une colonie durable. Il s'agissait cette fois de s'installer dans les possessions d'Outre-Mer et de s'y établir définitivement.

Bjarn retrouva sans peine l'Helluland, alors rempli de renards, dont les fourrures commencèrent les collections destinées à la vente. Thorfinn ne s'arrêta pas à cette chasse, si productive qu'elle fût. Le Markland eut ensuite la visite des Normands, puis une île où un chasseur tua un ours, et qu'ils nommèrent pour ce fait *Bjarnar*, l'Ile des Ours. Le cap de la Carène fut également reconnu, maïs on remit à plus tard le pèlerinage à la tombe de Thorvald. Ensuite, Thorfinn, avide d'attacher son nom à de nouvelles découvertes, avant de mettre pied à terre au Vinland, longea de vastes déserts, auxquels, par dérision, sans doute, il donna le nom de *Rivages merveilleux* (1); il visita aussi plusieurs golfes, dont l'un, très vaste, fut baptisé le *Straum-Fjord*, ou Baie des courants (2). Une île s'y trouvait, où les canards précieux qui

(1) Nauset, Chatam et Monomoy-Bay.

(2) Buzzards-Bay, où le *Gulf-Stream* produit des courants très irréguliers.

fournissent les doux édredons étaient en si grand nombre qu'on ne pouvait y faire un pas sans y casser des œufs. Aussi fut-elle appelée l'*Ile aux oiseaux*. Le climat y paraissait si tiède que Thorfinn résolut de s'y arrêter. Il mit à terre deux matelots qui revinrent, à la fin du troisième jour, rapportant, avec quelques grappes de raisin, du froment sauvage. Alors les Normands débarquèrent leurs troupeaux et construisirent des baraquements à peu de distance du rivage.

Les beaux jours se partagèrent entre des travaux de culture, la pêche, fort abondante, et des explorations à l'intérieur, les femmes restant au logis pour vaquer aux soins domestiques, sauf Gudride et Freydize qui étaient de toutes les courses et de toutes les chasses.

Une rivalité, sourde d'abord, puis plus accusée, divisait ces deux femmes. La fille d'Erik ne pouvait supporter la prédominence d'une étrangère, qui régnait en souveraine maîtresse et que les compagnons de Thorfinn regardaient comme le véritable chef de la mission. De son côté, Gudride n'avait nulle envie de se démettre de sa haute autorité, même au bénéfice de son ancienne belle-sœur. Cependant, d'un caractère conciliant,

malgré ses instincts guerriers, elle s'efforçait de maintenir avec sa rivale une harmonie bien compromise.

Freydize, elle, ne pouvait se prêter à pareille entente. Elle était soutenue dans sa haine par Thorhall-le-Chasseur, qui, de plus en plus, visait à se rendre maître de l'entreprise. Il était, comme sa complice, décidé à ne se laisser arrêter par aucun obstacle pour atteindre son but. Son programme était bien net, il se débarrasserait de chaque chef, l'un après l'autre. Et comme Gudride était la reine, l'âme de l'expédition, c'était par elle qu'il débuterait.

Et, en vérité, la femme de Thorfinn tomba soudainement malade, d'un mal qui n'avait pas de nom, mais qui, du premier jour, fut jugé incurable. Une langueur étrange s'était emparée de tout son être ; ses muscles d'acier semblaient se fondre sous l'étreinte d'une puissance corrosive. Son bras, qui avait si vaillamment brandi la hache et l'épée, pendait inerte à son côté; sa pensée, si claire, s'obscurcissait; la parole s'était arrêtée sur ses lèvres blémies; ses yeux, fixes, brillaient d'un éclat maladif; tout, autour d'elle, s'imprégnait de ce fluide mystérieux qui est comme

VI



JE T'ATTENDAIS!.. PARTONS! (P. 104.)

l'envolée de l'âme. En un mot, Gudride se mourait, et la douleur régnait parmi les colons

Or, il advint qu'Anlaf, passant près de la hutte de Thorvald, entendit un bruit de conversation. Il prêta l'oreille et reconnut les voix de Thorhall et de Freydize. La fille d'Erik se plaignait des lenteurs de l'agonie de sa rivale; lui, le chasseur l'exhortait à la patience. Il avait lancé des *Runes amères* à la malade, et, comme il connaissait à fond l'art de tracer les caractères mystérieux, il était sûr de ne s'être point trompé. Ce n'était qu'affaire de temps; Gudride ne tarderait pas à succomber.

Cette révélation fut un trait de lumière pour Anlaf. Il connaissait, lui aussi, comme poète et comme savant, la science cabalistique des chiffres et des signes qui dispensent le bien et le mal. Il avait, à plusieurs reprises, employé les *Runes magiques*, dont se servaient les magiciens dans leurs enchantements, les *Runes secourables*, pour conjurer les accidents, les *Runes victorieuses*, qui procurent le succès à la guerre. Seules, les *Runes amères*, faites pour nuire, n'avaient jamais souillé la pointe de son stylet; mais il savait les combattre par les *Runes médi-*

cinales, auxquelles s'ajoutaient, sans doute, l'expérience des simples et la pratique des contre-poisons.

Fort de cette découverte, le barde courut chez Thorfinn et lui dit qu'il était certain de guérir sa femme.

— Si tu fais cela, mon compagnon, ma fortune, ma gloire, ma vie t'appartiennent, s'écria le chef de la flotte en pressant Anlaf dans ses bras.

Alors, le Skald ordonna qu'on levât Gudride et qu'on lui mît d'autres habits. Après cela, il chercha dans le lit de la malade et y découvrit des *Runes* tracées sur des ouïes de poisson. Les ayant lues, il les jeta au feu et recommanda qu'on exposât à l'air les convertures qui les avaient renfermées. Ne voulant pas nuire à Thorhall-le-Chasseur, qu'il se promettait cependant de surveiller, il se contenta de cette déclaration :

— Que personne ne prenne sur soi de tracer des *Runes*, s'il ne sait pas bien les disposer, car il arrive à plusieurs de se tromper dans la forme d'une lettre difficile. J'ai vu, découpées sur cse ouïes, dix lettres occultes qui ont attiré sur

notre reine une terrible maladie. Mais, grâce à nos dieux protecteurs, elle reviendra bientôt à la santé.

Anlaf, ayant dit, traça d'autres *Runes*, les mit sous l'oreiller de Gudride, qu'on avait recouchée, et aussitôt la compagne de Thorfinn sortit de sa torpeur, s'étira paresseusement et dit qu'elle n'avait plus de mal.

Les assistants crièrent au miracle. Anlaf, porté en triomphe, fut considéré comme l'ange tutélaire de l'expédition, et Thorfinn, l'appelant son ami, son frère, voulut consacrer cette union à la manière scandinave, en mêlant, par une sorte de transfusion, son sang à celui du sauveur de Gudride.

Lorsque le bruit de cette cure merveilleuse parvint à Freydize, dont l'établissement était à quelque distance de celui des compagnons de Thorfinn, ce qui lui permettait de n'entretenir avec eux que des relations peu suivies, la sœur de Leif entra dans une violente colère. Elle en fit retomber tout le poids sur Thorhall-le-Chasseur; celui-ci, qui était un païen pratiquant, vit dans cet incident inattendu la preuve d'une désapprobation divine, et, se courbant sous la

fatalité du destin, il renonça subitement à ses projets d'extermination, tout en se promettant de tenter une aventure nouvelle, à l'occasion.

Celle-ci ne tarda point à se présenter. Après l'été qui n'avait été par le fait qu'un long printemps, l'hiver se présenta, plus rigoureux que ne l'avaient annoncé les compagnons de Leif et de Thorvald. C'est que l'Ile aux Oiseaux n'était pas le doux Vinland, bien que sa voisine; et maintenant encore, l'île connue sous le nom de Martha's Vineyard, où paraît avoir été la colonie de Thorfinn, présente une différence considérable de température avec Long-Island et les côtes du Massachusets et du Conecticut. D'après un très ancien géographe, Bjarn Jousson, toute la zone des îles inhabitées du Massachusets est très froide ; « et pourtant, ajoute le même auteur, il n'y a pas loin de là au bon Vinland, qui, selon quelques-uns, *se rattache à l'Afrique?* » Le climat chaud de Leifs-Budir et de ses environs avait fait naître cette croyance.

Quoi qu'il en soit, l'hiver était venu spontanément, et, comme on ne l'attendait pas, personne n'avait songé à faire de provisions. Avec le froid, la pêche et la chasse devinrent improductives.

Le poisson se réfugiait en des cachettes introuvables, et le gibier se retirait au fond des bois, où il eût été impossible de le poursuivre. Bientôt on en fut réduit au rationnement. Puis, ce fut la disette. Un jour, quelques harponneurs prirent une baleine; ils en firent bouillir un morceau et le mangèrent, ce qui les rendit malades. Alors, Thorhall, survenant, leur tint ce langage.

— Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de jeter à l'eau cette chair de baleine et de se confier aux Dieux. Venez avec moi, et bientôt les vivres ne vous manqueront plus; car, où je veux vous mener, il y a du gibier dans les bois, des œufs dans les roches et du poisson dans la mer. Mais ne soufflez mot à personne de ce que je vous dis là.

Les harponneurs, tous hommes résolus, et que la faim pressait de son aiguillon, accueillirent avec empressement la proposition du chasseur; et, comme il était inutile de prolonger davantage une ère de privations et de misères, ils prirent rendez-vous avec lui pour la nuit suivante sur la plage, près de la baie où les trois navires étaient à l'ancre. Il ne fallait pas songer à s'emparer de ceux de Thorfinn; mais Thorhall

répondait de la barque de Freydize, dont il avait la garde. La petite troupe s'en approcherait sans bruit, et l'on appareillerait sur l'heure pour le pays de l'abondance.

Le soir venu, le chasseur, sans avoir pris congé de personne, portait de l'eau à *son* navire, car il le regardait déjà comme sien, il en but, et chanta :

« Les colonnes de fer de l'assemblée me disaient que j'aurais dans ce pays les vins les plus délicats. Il me faut renier cette terre. Je ne porte à ma bouche que l'eau de la fontaine, et mes lèvres ne sentent pas le goût du vin. »

Puis, quand ses compagnons furent à bord, il leur dit :

— Retournons au pays des ancêtres. Larguons nos voiles, et que notre navire glisse rapidement au long de ces rives sablonneuses ! Que ceux dont le glaive brave la tempête et qui renient leurs anciens dieux restent sur cette terre, à faire bouillir de la baleine ! Nous, nous avons faim de gibier et soif de bière blonde.

Sur ces mots, ils partirent pour la Norvège, qui était le pays désigné par Thorhall. Dans ses excursions autour de l'île et à la terre ferme, le

chasseur avait découvert des courants qui devaient l'y mener directement. Et, en effet, après avoir louvoyé quelque temps, le navire, poussé par un bon vent d'ouest, s'enfuit à toute vitesse vers les côtes d'Europe.

Même aventure devait arriver six cents ans plus tard, à un marquis de La Roche. Alors que cet officier français cherchait, dans une petite embarcation, un port aux environs de l'Ile de Sable, il fut saisi par un vent d'ouest et porté, en moins de dix ou douze jours, en vue des côtes de France.

Thorhall n'eut pas le même bonheur. Au lieu de gagner sa patrie d'origine, il fut jeté sur les côtes d'Irlande et réduit en esclavage avec ses compagnons.

C'était le sort de tous les navigateurs qui se perdaient sur le littoral inhospitalier de la *Verte Erin*.

CHAPITRE X.

LES SKRELLINGS.

La colonie de Thorfins-Budir. — La reine des Esquimaux. — Combat sanglant. — Le Mirage. — Freydize. — Les deux reines. — Trois ans au Vinland. — Gudride à Rome.

Le froid, la faim et les privations de toutes sortes avaient causé des vides considérables dans l'entourage de Karlsefn et de Bjarn; cependant ils arrivèrent au Vinland avec plus d'une centaine de compagnons, auxquels un bon accueil et des soins empressés eurent promptement rendu la force et la santé.

Mais Thorfinn, dans son désir de créer et d'inaugurer, ne se fixa point à Leifs-Budir. Il remonta le fleuve et s'établit sur l'autre rive, à proximité d'un lac entouré de forêts. Une ville ne tarda pas à s'élever en cet endroit, à laquelle, à l'imitation du fils d'Erik, Thorfinn donna son nom. Bientôt *Thorfinns-Budir* l'emporta sur son aînée; toutefois les relations n'en demeurèrent pas

moins cordiales entre les nouveaux venus et leurs prédécesseurs. Ils échangeaient leurs produits, se prêtaient assistance en toute occasion, et combinaient des expéditions en commun.

Or, il arriva qu'un jour où tout le peuple était au loin, le lac se couvrit subitement de canots montés par des Skrellings qui dressaient de longues perches et les faisaient siffler en les agitant. Les femmes, restées au logis, prirent grand peur à cette apparition ; elles s'enfuirent en poussant de hauts cris qui furent entendus de quelques pêcheurs occupés à tendre leurs filets dans la rivière. Ces derniers eurent promptement rassemblé ceux de leurs compagnons qui abattaient du bois, ou chassaient aux environs, et, quand la troupe fut en nombre, elle se hâta vers le lac, où elle parvint juste à temps pour empêcher les Skrellings de débarquer. De part et d'autre, on se tint sur une réserve, qui évita toute échauffourée.

Thorfinn et Gudride, arrivés dans le même moment, approuvèrent cette sage conduite, malgré les protestations de Freydize. La sœur de Thorvald insistait pour qu'on vengeât, sur l'heure, la mort du héros de Krossanes.

Elle montrait dédaigneusement du doigt la nuée des Esquimaux, — peu redoutables, malgré leur multitude, car ils paraissaient animés des intentions les plus pacifiques, — continuant à agiter leurs perches, auxquelles étaient attachées des peaux de bêtes en guise de bannière. A la vérité, ces bonnes dispositions ne pouvaient être qu'une feinte. Si l'on n'en finissait pas, tout de suite, avec ces sauvages, ils reviendraient, traîtreusement, à la faveur de la nuit, ou autrement; et l'aventure d'antan recommencerait, entraînant, cette fois, le massacre de tous les Normands.

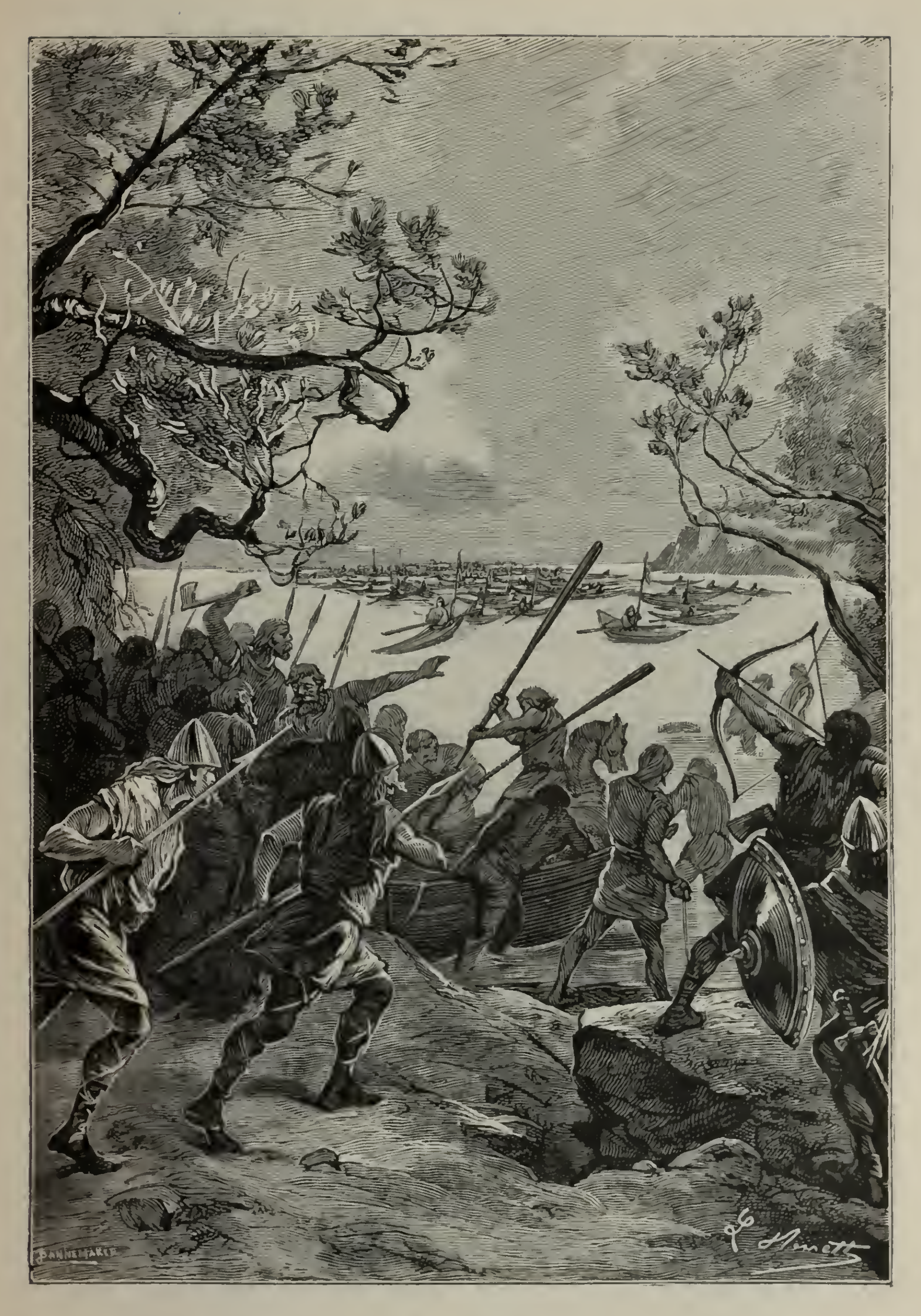
L'éloquence de Freydize lui avait acquis l'approbation de quelques assistants, et Thorfinn lui-même se sentait ébranlé. Pourtant il ne voulut rien entreprendre sans l'avis de sa femme.

— Que penses-tu de cela? lui demanda-t-il, après lui avoir exposé les raisons de la sœur de Thorvald.

Les compagnons s'étaient rapprochés. Ils attendaient anxieusement la décision de celle qu'ils considéraient comme leur véritable chef, et ce n'est pas sans surprise qu'ils recueillirent ces paroles sorties de ses lèvres :

— Je pense que ces gens nous font des signes

VIII



LA TROUPE PARVINT A TEMPS POUR LES EMPÊCHER DE DÉBARQUER. (P. 119.)

d'amitié et qu'il convient de répondre à leurs avances en arborant le bouclier blanc.

A ces mots, Freydize se révolta. Mais Thorfinn lui imposa silence. Il reprit, s'adressant à Gudride :

— Sans doute l'humanité, la commisération parlent par ta bouche, et tes raisons te sont dictées par la pureté de ton âme; souviens-toi cependant des événements du cap des Croix. Thorstein n'avait-il pas entrepris, sur ton propre conseil, l'expédition où il a si malheureusement fini ses jours, et qui, dans votre esprit, avait pour but de venger son frère?

— Cette fin si malheureuse à laquelle tu fais allusion m'a précisément donné à réfléchir. Je me suis demandé si Dieu n'avait pas voulu, par la mort de mon époux, mettre obstacle à cette œuvre de vengeance, en nous rappelant à l'équité, plus encore qu'à la pitié. Thorstein, lui-même, lorsque l'ange de la mort s'est retiré de son chevet, pour lui laisser dire ce qu'il voyait dans l'éternel royaume, n'a point parlé de représailles. Son âme s'était tournée vers des sentiments plus tendres, plus chrétiens. Il m'a prédit ma destinée, telle que le Seigneur a daigné la commen-

cer. J'ai rencontré le chef vaillant qui doit me conduire à travers la vie. Son bras est sûr, et il sait tenir l'épée haute! Aussi, je m'incline devant toi, Thorfinn. Et, je te dis : Ce que tu feras sera bien fait.

— Alors, tu penses que nous devons pardonner à ces vilains êtres?

— Ils ne sont pour rien dans l'affaire... Et puis, ils seront trop nombreux... demain... pour que nous risquions de nous en créer, dès aujourd'hui, des ennemis. Crois-moi, Thorfinn, le mieux est de vivre en bonne intelligence avec eux. Notre sécurité s'en trouvera bien,... et notre commerce aussi.

L'amiral ne put s'empêcher de manifester un mouvement de dépit, mais il le réprima.

— Qu'il soit fait comme tu désires, dit-il, et que nos dieux et le Christ nous protègent.

Et, sur-le-champ, il ordonna d'arborer le bouclier blanc.

Freydize, blême de rage, semblait une furie.

— Traître! lâche! criait-elle, tu veux notre mort, tu es notre bourreau. Ta femme te gouverne, te mène comme un enfant.... Tu es un fils dégénéré des vieux Rois de Mer.

— Je ne mène point mon mari, je ne gouverne pas en son nom, je sais me tenir à ma place, interrompit Gudride. Lâche est l'homme qui s'abaisse devant sa femme, qui tremble devant elle; mais Thorfinn n'est pas de ceux-là. Il laisse ces bassesses à celui dont tes compagnons ne prononcent le nom qu'avec dédain.

Freydize se disposait à répliquer. Pour la seconde fois, Thorfinn lui imposa silence.

Entre temps, les Skrellings s'étaient approchés. Ils regardaient curieusement les étrangers, mais ils ne débarquèrent pas. A la grande surprise des Normands, ils virèrent de bord, après s'être consultés, et disparurent derrière un promontoire.

Vivement, on se mit à leur recherche; des battues, organisées dans la direction qu'ils avaient prise, n'amenèrent aucun résultat. Thorfinn poussa fort avant vers le nord; il y fonda même un établissement, qu'il abandonna, au bout de peu de temps, en voyant que ses productions ne différaient guère de celles de Thorfinns-Budir. De Skrellings il ne découvrit la moindre trace. Le pays était vierge de tout séjour humain; lés herbes pointaient droit vers le ciel, et les oiseaux, que nulle flèche n'avait

apeurés, venaient familièrement se poser sur l'épaule des gens.

Cependant, pour attendre, on ne perdit rien. Un beau matin, des canots se répandirent sur le lac, en si grand nombre, qu'on aurait pu le croire couvert de charbons ; et, cette fois, les Skrellings mirent pied à terre. Ils apportaient avec eux, en quantité, des peaux d'une extrême finesse, qui n'étaient autres que du petit-gris, cette fourrure si recherchée. En échange, ils ne demandaient que des bandelettes rouges, dont ils se faisaient des ornements de tête. Ils auraient voulu aussi des lances et des épées ; Thorfinn et Bjarn défendirent bien de leur en donner.

Lorsque la provision d'étoffe rouge fut épuisée, l'on se rabattit sur d'autres oripeaux ; mais rien n'avait plus le don de plaire à ces étranges créatures. Aussi les Normands ne savaient-ils qu'inventer pour raffermir des relations qui menaçaient de se rompre, faute de ruban, lorsqu'une soupe au lait, préparée par Gudride, et goûtée par ces sauvages, les plongea dans un tel ravissement qu'ils ne voulurent plus d'autre paiement.

« Ils emportaient dans leur estomac, dit la *Saga*, le prix des marchandises précieuses que

les Scandinaves mettaient soigneusement de côté pour en charger leurs navires. »

Les meilleurs rapports s'étaient donc établis entre Normands et Skrellings. Toutefois, Thorfinn, par prudence, avait entouré son établissement de palissades. Bien lui en prit, car un incident fortuit vint subitement changer les bonnes dispositions des Esquimaux à son égard. Comme ils arrivaient, un matin, à l'heure de la soupe, un taureau, échappé d'une étable, fondit à l'improviste sur eux et en blessa plusieurs. Ils eurent grand'-peur et coururent vers les maisons pour s'y réfugier. Thorfinn, qui était au logis, dans la crainte qu'ils voulussent s'emparer des lances et des épées qui leur plaisaient tant, fit solidement fermer toutes les portes. Alors, ils crurent à une agression, à un attentat dirigé contre leurs personnes, et ils se sauvèrent en proférant des menaces.

Pendant trois semaines on ne vit plus leurs hideuses silhouettes se profiler dans la brume matinale, et les Normands commençaient à croire qu'ils n'avaient plus à redouter qu'une grève de petit-gris, lorsque, un beau jour, ils reparurent en nombre beaucoup plus considérable que d'habitude. Ils se montraient fort calmes et

portaient, comme de coutume, de la marchandise dans leurs bras ; mais Thorfinn, toujours sur ses gardes, redoutait de leur part quelque projet hostile. Il dit aux femmes :

— Servez-leur la soupe qu'ils aiment tant, et rien de plus.

Ainsi fut fait ! Or, à la très grande surprise des colons, les Skrellings, qui, naguère, se montraient si friands de leur pitance matinale, s'en détournèrent avec dédain, et, sans un geste, sans une parole, ils lancèrent leur bagage par-dessus la palissade, ce qui produisit un désordre dont ils tirèrent profit. Comme l'avait bien pensé Thorfinn, leur but était de se procurer des armes, car les derniers événements les avaient surexcités. Dans leur belliqueuse ardeur, ils brûlaient d'en venir aux mains avec les propriétaires de l'irascible taureau qui les avait si fort effrayés.

A ce moment, Gudride, devenue mère depuis peu, était en sa maison, ne soupçonnant guère le danger qui la menaçait. Elle filait le chanvre d'une première récolte et chantait, avec ses compagnes, une vieille chanson de Norvège. Le bruit continuant au dehors, elle envoya ses femmes voir ce qui se passait, et demeura

seule, contemplant le doux visage de son enfant.

Alors, soudainement, se détacha dans le cadre de la porte une apparition qui la fit tressaillir. Elle avait devant elle une femme de petite taille, noire de peau et noire de vêtements, — si l'on pouvait donner ce nom aux loques qui la couvraient, — la tête ceinte de bandelettes, les cheveux d'un gris sale, la lèvre blème, les yeux allanguis dans une fixité troublante; mais, malgré tout cela, belle, d'une hideuse beauté.

Le premier moment de stupeur passé, Gudride reprit ses sens, et étant, nous le savons, « habile dans l'art de converser avec les étrangers », elle questionna cette vieille, qui semblait échappée du sabbat.

Elle s'appellait Gudride, comme elle. Elle était femme d'un chef, ainsi qu'elle. Elle courait les aventures, de même qu'elle.

Gudride la fait asseoir. Elle veut capter les bonnes grâces de cette femme, s'entendre avec elle. De leur accord peut surgir une ère de paix, de prospérité. A cet instant, un fracas terrible ébranle la maison. Un cri qui n'a rien d'humain déchire l'air, et un être, repoussant dans sa douleur, au poil hirsute, inondé de sang,

vient s'affaler comme une masse entre les deux femmes. Gudride la Normande recule, épouvantée. L'autre, calme, d'un calme effrayant, se lève lentement, l'œil fixe, abîmé dans une contemplation dédaigneuse; et, sans un mot, sans un geste, elle se retire, et disparaît.

Thorfinn arrivait sur ces entrefaites. A la vue de ce cadavre qui souille sa demeure, il ne trouve qu'un mot : « Il voulait des armes ».

Mais le temps presse.

— Il s'agit de nous concerter, dit-il, car je prévois que les Skrellings vont revenir, trois fois plus nombreux, pour nous attaquer. Préparons-nous donc à les repousser. Dix d'entre nous occuperont cette langue de terre et se montreront à l'ennemi ; les autres iront dans la forêt pour ouvrir un passage aux bœufs; quand les Skrellings arriveront, on lancera sur eux le taureau.

Ils se présentent en effet, et cette fois, ainsi que l'avait prévu Thorfinn, plus compacts qu'une nuée de frelons. Sans se laisser intimider par le taureau, cause de leurs premières alarmes, ils poussent leur cri de guerre, et, pour engager l'action, ils lancent une nuée de flèches sur les Nor-

mands. D'autres se servent de frondes, et, très habilement dirigent une grêle de pierres sur les habitations en planches qui s'effondrent sous leur poids. Mais ils ont mieux ! De la forêt, où ils la tenaient cachée, sans qu'on l'eût jamais vue, ils font sortir une machine assez compliquée, sorte de baliste haute de dimension, à l'aide de laquelle ils projettent de véritables monolithes sur le village à demi détruit.

Cependant Thorfinn a rallié les siens. Il fait arborer le bouclier rouge, symbole du combat. Bientôt, devant le nombre redoutable de leurs adversaires, et devant leurs engins destructeurs, les plus braves reculent. Ils songent à s'enfuir... Tout à coup, ô terreur! en se retournant, ils aperçoivent, à mi-côte, et comme enveloppée dans la brume matinale, une seconde armée, semblable à celle qu'ils ont devant les yeux. Alors, une panique folle se met dans leurs rangs. Vainement, leurs chefs, ayant à leur tête Gudride, qui, d'un bras, serre son nouveau né sur sa poitrine, et, de l'autre, brandit une épée, veulent s'opposer à leur fuite : ils courent sans savoir où ils vont ; car ils se croient cernés, voyant des ennemis partout. Les femmes poussent des hurlements d'effroi ;

les enfants, affolés, s'égarent, se font écraser; c'est un désordre inexprimable, une mêlée fantastique, un tourbillon vertigineux, dans lequel Thorfinn et ses proches, malgré leurs efforts héroïques, sont entraînés. Soudain, une femme apparaît, la poitrine nue, la chevelure au vent, l'œil en feu.

Cette femme, c'est Freydize.

— Lâches! lâches! crie-t-elle. Lâches, qui vous dites hommes de courage, vous fuyez devant ces nains que vous pourriez tuer comme des rats. Ah, si j'avais des armes, je vous montrerais comment on s'en débarrasse.

Les fuyards ne l'écoutent pas. Elle les suit, lentement, continuant ses invectives. Dans le bois, elle trouve un compagnon tué d'un coup de pierre. Elle s'empare de son épée, et, seule, sans calculer le danger, elle se porte au-devant des Skrellings.

A leur tête s'avance la petite vieille, l'autre Gudride, plus belle encore, et plus hideuse, dans l'ardeur du combat. Les yeux des deux femmes se sont rencontrés, lançant des éclairs. Freydize, fascinée, clouée sur place par le regard magnétique de son adversaire, hésite, flageole sur ses jambes; son cœur bat à se rompre; ses tempes se brident et lui causent une insurmon-

table douleur; ses oreilles bourdonnent, et son regard s'obscurcit. Soudain, une pierre mugit à une ligne de sa chevelure. Aussitôt, l'esprit lui revient, et, comme la foudre, elle fond sur la reine des Skrellings, et, de son épée, lui fend la tête, d'un seul coup.

Sur ses pas sont accourus Thorfinn et Gudride avec quelques-uns de leurs compagnons. A leur vue, les sauvages prennent peur. Le désordre se met dans leurs rangs, et, saisis de panique, à leur tour, ils s'enfuient, en se culbutant, tels que des moutons chassés par un loup.

Les Normands ne les poursuivent pas, car ils savent qu'ils vont encore avoir affaire à une troupe qui descend de la colline. Ils se retournent. Mais... ô surprise! à mi-côte la brume s'est dissipée, et les Skrellings ont disparu avec elle. Aussi loin que la vue s'étend, on n'en trouve trace. Les guerriers se regardent, étonnés. Ils sont pourtant bien sûrs d'avoir vu, peu d'instants auparavant, cette côte couverte d'ennemis. Alors, Bjarn, à qui le phénomène du mirage est familier, se découvre et dit :

— La Fée Morgane nous protège; Dieu est avec nous.

C'était par un simple effet d'optique, fréquent en ces parages, que les Normands avaient cru voir, en arrière, toute une armée, qui n'était en réalité que le reflet de celle qu'ils avaient devant eux. Maintenant, ils n'avaient plus rien à craindre des Skrellings; ceux-ci ne montraient aucune velléité de renouveler leur tentative. Avec les Skrellings disparaissaient aussi les belles peaux dont l'Europe se montrait si friande. La meilleure source en était tarie à jamais; et les Normands n'avaient plus désormais qu'à chercher gîte ailleurs.

C'est ce que pensa Thorfinn. Il rallia ses compagnons, même ceux qui s'étaient enfuis au loin, comme Thorvar, le mari de Freydize, qu'on retrouva caché au haut d'un arbre, et le jour même, il mit à la voile pour retourner au bon Vinland.

Les Normands y restèrent trois ans, durant lesquels Gudride donna à son époux un nouveau fils qui reçut le nom de Snorre. Puis ils retournèrent au Straum-Fjord, où ils s'installèrent, non dans l'Ile aux Oiseaux, mais sur le continent, ce qui leur permit d'y passer l'hiver, cette fois bien munis de vivres. Ensuite, Karlsefn se lança

en de nouvelles aventures, n'emmenant qu'une trentaine de compagnons. Pendant deux mois il explora des côtes, visita des hâvres et s'enquit minutieusement des produits de chaque région. Selon toute apparence, il remonta le Potomac, où, plus tard, comme nous le verrons, des Scandinaves ont aussi colonisé. Puis il poussa une pointe vers le Nord, dans la chimérique intention de retrouver Thorhall-le-Chasseur. Il revit, au passage, le cap de la Carène, et, piquant à l'ouest, barre debout, il jeta l'ancre à l'embouchure d'une rivière qui se trouvait là tout exprès pour le recevoir, et dont les bords reflétaient les arbres d'immenses forêts piquées de quelques éclaircies.

De retour au Straum-Fjord, Thorfinn y trouva tout en révolution. Gudride et Freydize s'étaient querellées publiquement, et deux camps s'étaient formés, l'un en faveur de la reine de l'expédition, l'autre pour l'héroïne de la bataille contre les Skrellings. Il y avait eu des rixes, des combats. Thorfinn rétablit tout en ordre; mais il pensa que le temps était venu de reprendre le chemin du logis. Et, comme il ne craignait ni les tempêtes, ni les brumes, il se lança, tel que Thor-

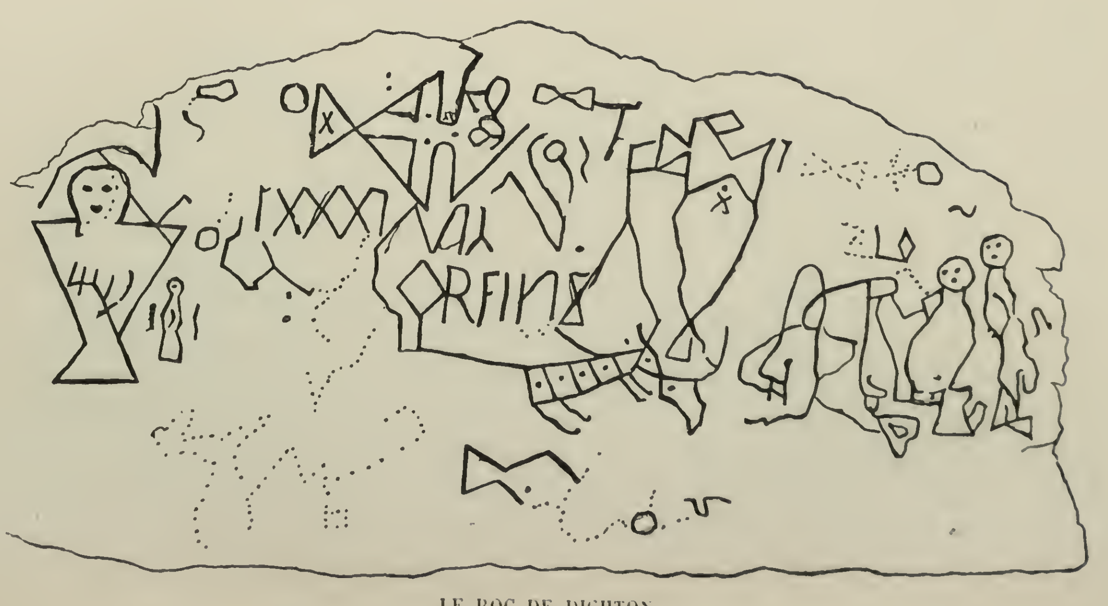
hall, à travers l'Océan, mais avec plus de bonheur, car il atteignit les côtes de Norvège vers l'automne de l'an 1011.

Les richesses qu'il avait à bord firent sensation à la cour scandinave. Olaf le Saint, qui avait succédé à Olaf Tryggvason, apprit avec autant d'étonnement que de plaisir qu'il possédait une colonie nouvelle où l'on trouvait en abondance du vin, des bois précieux et des fourrures.

Et, en vérité, cette source de revenus se montrait d'une telle fécondité que la vente des produits qui remplissaient son navire suffit à Thorfinn pour se créer une fortune.

Il se retira en Islande, où il passa le reste de ses jours dans la condition d'un homme qui avait assez fait pour sa gloire et son repos.

A sa mort, Gudride prit l'administration de ses biens. Quand elle eut marié ses fils, elle se rendit en pèlerinage à Rome. Puis elle se retira dans un couvent qu'elle avait fait bâtir près de Brattehilde, où, suivant la prédiction de Thorstein, elle vécut, simple religieuse, comme une sainte sur la terre.



LE ROC DE DIGHTON.

CHAPITRE XI.

LE ROC DE DIGHTON.

Inscription retraçant les événements ci-dessus et confirmant la *Saga*

Nous avons dit que les morts et les pierres avaient parlé. Les morts : c'est Thorvald, au cap des Croix ; c'est un autre guerrier retrouvé dans les mêmes conditions près de Thorfinn's-Budir. Les pierres, c'est, de-ci de-là, une inscription, un signe, une figure. Elles sont toutes d'un intérêt historique considérable ; mais aucune n'est plus probante et plus complète que celle qui s'élève sur la rive droite de la rivière Cohannet, ou *Taunton-River*, territoire de Berkeley, comté de Bristol, état de Massachusetts, sous 41° 45′ 30″ de latitude nord, un peu au-dessus de Thorfinn's-Budir.

On l'appelle dans le pays le Roc de Dighton, parce que c'est de la ville de ce nom qu'on vient

habituellement la visiter. C'est un bloc de gneiss, de quatre mètres de base sur un mètre soixante-dix de hauteur, de forme à peu près pyramidale, faisant face au nord-ouest et présentant, du côté de la rivière, un plan incliné. On l'aperçoit de loin, car il est d'un grain tout particulier, pourpre au sommet, rougeâtre au milieu, vert à la base. Et c'est sans doute à cause de ces particularités que Thorfinn et ses compagnons le choisirent pour y tracer leur histoire.

On y voit des caractères bizarres, auxquels se mêlent des personnages plus bizarres encore, le tout gravé à un tiers de pouce de profondeur. Sa découverte, qui eut lieu en 1680, émut le monde savant en Europe. Toutefois, sur les reproductions qui en furent publiées, nul ne découvrit trace d'un langage hiéroglyphique connu. Ce ne pouvait être non plus un monument d'origine indigène, à cause de certains détails et surtout de chiffres romains très apparents. Enfin, soumis à l'examen d'archéologues danois, il finit par livrer son secret. Les caractères sont des runes scandinaves qui, mêlées aux chiffres romains, forment cette inscription bien nette et bien précise :

CXXXI *hommes du Nord*
ont occupé ce pays
avec Thorfinn.

On y voit, en outre, les boucliers de paix et de guerre dont il est question dans la *Saga*, et un casque renversé, symbole de l'occupation pacifique du pays. Le vaisseau de Thorfinn s'y trouve également, avec Gudride, qui tient à la main la clé de sa maison. Près d'elle est son fils Snorre, désigné par la *rune* correspondant à notre S, initiale de son nom. Le coq chante le chant de la paix; mais Thorfinn se défend à l'aide de son bouclier contre les attaques des Skrellings, dont les arcs et les autres armes et projectiles sont fidèlement représentés, notamment le boulet qu'ils lancèrent contre les hommes du Nord. Un petit animal dessiné dans un coin peut bien passer pour le taureau de la *Saga*... Bref, tout y est, sans une faute, sans une omission.

N'en doutons pas, avant de regagner sa patrie, Thorfinn a voulu laisser de son séjour au Vinland une trace ineffaçable, et il y a pleinement réussi, puisque ses *runes* nous apparaissent aujourd'hui comme le cachet, comme le sceau marqué vif au

bas de la tradition, désormais indiscutable, de l'occupation normande de l'Amérique.

Avec Thorfinn, la terre du couchant, « au-delà des mers », n'était qu'à ses débuts. Nous l'allons suivre maintenant dans ses développements, en reprenant notre récit où nous l'avons laissé.

CHAPITRE XII.

LA FIN D'UN HÉROS.

Mort dramatique de Bjarn Heriulfson, qui avait le premier entrevu la rive américaine.

Bjarn Heriulfson suivit de près Thorfinn et Gudride ; seulement, comme son navire avait, dans ses laborieuses expéditions, subi de rudes avaries, et que le nombre des Vinlandais qui voulaient revoir le Groenland était considérable, il fit construire une barque goudronnée de poix de phoque, dont il prit la direction, et confia son ancien *Drakar* au plus expérimenté de ses compagnons, en lui recommandant de naviguer à ses côtés, toujours à sa portée, sans jamais s'écarter de la route qu'il lui indiquerait.

Haki Grimolfson promit de suivre ses instructions. Son vaisseau ne quittait guère le sillage de la barque amirale, quitte à ralentir la marche de celle-ci, tant il était devenu lourd

à la vague. Vainement Bjarn lui faisait signe d'avancer, de forcer de voile. L'ancien marcheur, d'élégante et fringante allure, semblait s'abîmer sur place. Impatienté, Bjarn passa à son bord, et là, sur une expertise minutieuse, il lui fallut se convaincre que le navire faisait eau de toutes parts et que sa coque était vermoulue jusque dans ses moelles.

Il était infesté de *tarets*, cet insecte vermiforme qui s'attaque au bois le plus dur et y creuse de multiples et tortueuses galeries. Au repos, tout ce petit monde ne s'en était tenu qu'au travail discret du grignotage; une fois en mer, ce fut de la furie, du carnage. Les bords tranchants de la petite coquille qui sert de mâchoire à ces animaux ne cessaient plus de ronger. Bientôt le navire fut réduit à l'état d'éponge.

Alors Haki dit à Bjarn :

— Tu vois, tu nous as donné un mauvais bateau qui ne va pas tarder à s'abîmer sous les vagues, et mes compagnons, qui sont pourtant habitués à jouer leur vie, chaque jour, au milieu des flots et des combats, sont émus à la pensée de savoir s'ils périront avec le navire qui s'en-

fonce sous leurs pieds, ou s'il leur reste quelqu'espoir de regagner la terre.

— Je te comprends, répondit Bjarn, mais je ne puis rien à cela; j'ignorais que mon navire fût en cet état. La barque où je commande est à l'abri des animaux nuisibles, mais elle n'est pas assez vaste pour nous contenir tous. Nous allons donc tirer au sort, chefs et simples gens d'armes et matelots, et le destin désignera ceux qui l'occuperont.

Ce pacte fut accepté d'un commun accord, et, comme le temps pressait, car le bateau semblait prêt à sombrer, le tirage eut lieu sur-le-champ. Le nom de Bjarn sortit des premiers. Il en remerciait intérieurement la Providence, et déjà, sur la fin de l'opération, il se disposait à reprendre, avec les favorisés du hasard, le chemin de son bord, lorsqu'un matelot norvégien lui barra le passage.

— Bjarn, est-ce que tu vas me laisser ici? lui dit-il.

— Tu le vois, il m'est impossible de faire autrement, répondit le fils d'Hériulf.

— Ce n'est pas ce que tu me promis, quand je partis avec toi de la maison de mon père.

— Je le sais, mais je ne vois pas comment remédier à la fatalité qui s'est appesantie sur toi.

— Moi, je sais un moyen de la conjurer.

— Parle vite, mon ami. Quelle que soit ton idée, j'y souscris d'avance, s'il est en mon pouvoir de la réaliser.

— Rien n'est plus simple, prends ma place, et je prendrai la tienne.

A ces mots, Bjarn baissa la tête et demeura pensif. Cet homme avait raison. En l'embauchant, il lui avait promis la fortune, et, à son défaut, sa protection et la sécurité de sa vie. Le moment de s'acquitter envers ce compagnon était venu. Sa demande était juste; il prendrait donc sa place. A cet instant, mille souvenirs se présentèrent à son esprit; il passait en revue ses découvertes, ses expéditions lointaines, et pesait la gloire et le repos qu'elles lui méritaient. Il se revoyait, à plus de vingt ans de distance, transporté brusquement de la brume qui entourait son navire dans l'apparition miraculeuse de la côte inexplorée. Puis, c'était le courroux d'Erik, le poursuivant et l'étreignant à travers ses courses et ses combats; sa rencontre avec Leif,



LE NOM DE BJARN SORTIT DES PREMIERS. (P. 143.)

sur le quai de Dronthein; le vaisseau royal, d'or et de pourpre, cinglant vers Brattehilde; enfin, à ses yeux se retraçait le Vinland enchanteur, avec ses arbres toujours verts, ses brises caressantes, son printemps éternel... Et Bjarn souriait à ces évocations d'un temps heureux; mais, ramené promptement aux tristes exigences de la réalité, il sortit de sa torpeur, et relevant la tête, il dit d'une voix ferme :

— Qu'il soit fait selon ton désir, mon compagnon; je vois que tu tiens à la vie et que l'approche de la mort t'épouvante. Moi, j'ai parcouru le cycle de ma destinée. Dieu me l'a fait connaître par ta bouche. Pars; je reste.

Et il resta.

La barque goudronnée de poix, gouvernée par Haki, s'éloigna rapidement. Bientôt on la perdit de vue; et le navire alla s'engouffrant de plus en plus. Sa cale était remplie d'eau. Chaque minute s'annonçait comme la dernière. Quand il fut plein, il s'affaissa tout d'un mouvement, et les flots bouillonnants couvrirent d'un vaste linceul les glorieux fils de la mer, faisant cortège au plus vaillant d'entre eux, à celui qui, le premier, avait vu la rive américaine.

CHAPITRE XIII.

LA REINE DU VINLAND.

Expédition des frères Helge et Finn. — Ils retrouvent Freydize à Leifs-Budir. — Dissentiments entre eux. — Entrevue de Freydize et de Helge. — Le camp endormi. — Scène de massacre.

Cependant la renommée du Vinland commençait à se répandre. Malgré les rigueurs de la loi scandinave, qui, nous le savons, punissait de mort toute indiscrétion relative aux contrées découvertes et mises en valeur par les hommes du Nord, le nombre des marins qui avaient navigué dans les « régions printanières », où le soleil, au-delà des mers, se couchait, devenait trop considérable pour que le secret de cette colonie, déjà florissante, pût être longtemps gardé.

Aussi bien, la mère-patrie, la Norvège s'inquiétait avec raison de ces régions transatlantiques qu'elle considérait comme siennes. Bien plus, elle provoquait de nouvelles expéditions;

et ses barques ne touchaient guère aux rives de l'Islande et du Groenland sans essayer de gagner le pays légendaire où fleurissait la vigne. D'aucuns, et c'était le majeure partie, se perdaient dans les brumes de l'Océan. D'autres, comme Thorstein, s'égaraient dans leur route et s'échouaient sur des côtes rocheuses; mais quelques-uns, plus favorisés, parvenaient au continent d'Outre-Mer, s'orientaient en ces parages inconnus, et, d'étape en étape, finissaient par trouver l'embouchure de la bienheureuse rivière où s'élevait Leifs-Budir.

Du nombre furent deux frères norvégiens, Helge et Finn, venus en Islande pour y faire du commerce, et dirigés de là sur le Vinland par Leif Erikson qui leur en avait conté merveilles.

— Allez, voguez, jeunes gens, vers l'heureux pays où la vigne et le laurier poussent de compagnie, leur avait dit l'ancien compagnon de Bjarn. Vous y trouverez, ainsi que moi, la fortune, et vos vieux jours s'écouleront, comme en mon palais, dans les festins et les plaisirs. Mes vœux et mon hospitalité vous suivront, car je vous autorise à disposer de mes maisons de Leifs-Budir, qui, sans égaler ma résidence de Bratte-

hilde, vous abriteront de leur mieux, vous et les vôtres.

Les deux frères se confondirent en remercîments, et, la saison étant propice, ils se hâtèrent, sur le conseil de leur hôte, de mettre à la voile et de se lancer en plein Océan sous la conduite d'un pilote, qui n'était autre que Haki, l'ancien compagnon de Bjarn Heriulfson.

— En passant au Straum-Fjord, leur avait recommandé Leif-le-Fortuné, vous saluerez de ma part ma sœur Freydize, que je considère comme la reine du Vinland. Elle est de manières un peu brusques, assez fantasques; mais le sang d'Erik coule dans ses veines. Elle est brave comme une Vierge-au-bouclier, et son cœur est accessible aux plus nobles sentiments. Je suis sûr qu'elle vous fera grand accueil.

La première station de Helge et de Finn, après les pauses traditionnelles à l'Helluland et au Markland, — disons mieux, à Terre-Neuve et en Acadie, — fut donc le Straum-Fjord, ou Buzzard's-Bay. Ils n'y rencontrèrent pas Freydize, qui passait la saison des œufs à l'Ile aux Oiseaux. Ils parurent très contrariés de ce contretemps qui les empêchait de se conformer au

désir de leur hôte de Brattehilde, car ils ne pouvaient s'attarder en route, s'ils voulaient retourner chez eux avant l'hiver. Ils firent donc transmettre à Freydize les salutations de son frère, et lui annoncèrent leur résolution de se rendre directement au Vinland.

Cette nouvelle réveilla dans l'esprit de la fille d'Erik tous les mauvais instincts qui s'y trouvaient momentanément assoupis. Le départ de Thorfinn et de Gudride, loin de lui procurer la situation qu'elle ambitionnait, avait amoindri son pouvoir. Ils avaient emmené l'élite de la colonie, et ce qui en restait, au Straum-Fjord comme au Vinland, vivait dans une indépendance querelleuse qui n'admettait aucun frein et ne reconnaissait aucune autorité. Et cependant elle caressait le rêve chimérique de régner, en reine, sur le Vinland et de lui imposer sa loi, sa puissance et ses caprices. Pour atteindre ce but, il lui fallait le prestige de la fortune, et, dans sa détresse, elle se lamentait, accusait le sort de son isolement, et souhaitait qu'une providence la vînt tirer de sa retraite.

Et voilà que cette providence se dévoilait tout à coup à ses yeux sous la forme des deux frères

norvégiens, dont le navire était, lui avait-on dit, garni d'ornements precieux, avec beaucoup d'or à la poupe, et des mâts étincelants, où se gonflaient des voiles d'étoffes bariolées, ce qui indiquait des pirates de qualité.

Freydize eut vite combiné son plan de campagne. Elle quitta sur-le-champ l'Ile aux Oiseaux pour revenir à la terre ferme, et là, rassemblant les colons, elle leur tint un langage propre à surexciter leurs convoitises. Elle n'eut pas grand mal à les gagner à sa cause. Ces hommes, tous de corde et de sac, ne s'enquirent, en prévision d'un bon coup à faire, ni de ses projets, ni du but qui la faisait agir. Ils l'avaient vue à l'œuvre, au temps des Skrellings, et, sans plus de paroles, ils firent le serment devant les anciens Dieux, les seuls qu'ils reconnussent, de lui obéir aveuglément en toute occasion.

Le bateau de Thorvar, sorti des chantiers du Vinland, ne pouvait, quoique repeint à vives couleurs pour la circonstance, faire digne figure à côté du splendide *drakar* des Norvégiens; mais Freydize comptait précisément sur cet humble appareil pour engager avec eux la partie.

Elle se trompait sur ce point; à son grand

étonnement, elle n'eut pas à provoquer leur pitié. En galants chevaliers, Helge et Finn, devant leurs équipages et les colons réunis, saluèrent, en la fille d'Erik-le-Rouge, la Reine incontestée du Vinland. Bien plus, ils lui attribuèrent cette qualité souveraine de la part de Leif-le-Fortuné.

A ces mots, Freydize ressentit une immense joie. C'était son rêve qui se réalisait, plus beau, plus glorieux qu'elle n'eût osé se le figurer. Mais, chez cette femme, inaccessible aux sentiments élevés, la joie se traduisait autrement que chez les autres femmes. Encouragée par l'attitude des deux étrangers, elle changea subitement ses plans, et, se tournant vers les colons du Vinland, elle leur dit :

— Vous l'entendez! je suis votre *Reine,* et vous me devez pleine et entière soumission. Quels que soient mes ordres, vous m'obéirez sur l'heure. Mon frère, à qui cette terre appartenait, m'en a fait don, et je saurai maintenir mes droits.

Puis, s'adressant aux deux frères :

— Messires, je suis heureuse de votre visite et je vous remercie de vos politesses. Mon pays est riche; vous y ferez bonne capture; et nous partagerons.

Les Norvégiens, un peu surpris, s'inclinèrent.

— De plus, ces maisons, ces magasins, ces hangars, sont à moi, reprit Freydize. Je vous prierai donc d'en retirer vos hardes et vos marchandises, pour que je m'y installe et y serre ma part de vin, de bois et de fourrures.

Helge et Finn trouvèrent exorbitante la prétention de leur hôtesse, Leif Erikson ayant bien stipulé qu'ils disposeraient de ses maisons de Leifs-Budir. Toutefois, pour éviter des querelles, et, comme, après tout, ils étaient chez la reine du Vinland, ils souscrivirent à ses volontés. Ils vidèrent la place et allèrent s'installer à proximité de la mer. Cependant, le premier, en prenant congé de Freydize, ne put s'empêcher de lui dire :

— Nous ne sommes point de la même nature; tu l'emporteras toujours facilement sur nous par ta subtilité.

La sœur de Leif retint ces paroles, qui sonnaient à ses oreilles comme un pronostic ; et, sûre désormais de sa réussite, elle s'occupa tout d'abord de l'organisation de son royaume.

Pour commencer, elle exigea de tous les colons une dîme qui vint grossir sa part. Aussi

la prospérité, la prodigalité même, ne tardèrent-elles point à régner à Leifs-Budir. Bientôt les entrepôts et les magasins regorgèrent de produits de toutes sortes. Il en était, d'ailleurs, ainsi dans la maison que les deux frères avaient fait construire au bord de la mer, et où, suivant la chronique, ils vivaient « honnêtement », c'est-à-dire joyeusement.

Là, c'était, en effet, chaque jour, plaisir nouveau, ripaille inédite. Les semaines succédaient aux semaines, et, de même que leurs devanciers, aux temps déjà lointains de Leif, de Thorvald et de Thorfinn, les Normands d'Helge et de Finn s'oubliaient dans les délices du Vinland. Mais leurs chefs, plus avisés, et ne se souciant guère de continuer à vivre sous la dépendance onéreuse de leur suzeraine, résolurent de partir avant que les glaces du Nord leur eussent barré le chemin du retour. Ils firent solennellement part de leur projet à Freydize, qui pensa que le moment d'agir était venu.

La reine profita d'une fête de clôture qui avait, toute une nuit, tenu les étrangers sous le charme captivant de l'ivresse, pour se rendre de très grand matin, couverte du pallium de son époux,

et pieds nus, au logis des deux frères. La sentinelle chargée de leur garde, endormie, cuvant son vin comme les autres, n'avait même pas pris soin de fermer leur porte. Freydize n'eut donc qu'à la pousser pour se trouver en présence de Finn, qui occupait la première pièce.

Le jeune pirate reposait sur un lit de feuillage, tout habillé, la tête encore ceinte des fleurs du festin. Sa poitrine, oppressée, se soulevait avec peine. Il semblait qu'il fût sous l'empire d'un songe pénible, et que, loin de le dissiper, la présence de la reine en augmentât l'acuité. C'était un véritable cauchemar, dont il ne pouvait se débarrasser. Freydize, sur le seuil, immobile, les bras croisés, le contemplait d'un œil implacable. Sous la fascination de son regard, Finn, halluciné, s'agitait sur sa couche, se soulevait avec peine, pour retomber inerte, la tête rejetée en arrière. Enfin, par un effort surhumain, il finit par se dresser sur son séant, et, lorsque, secouant son ivresse, il aperçut, pareille à une statue, la fille d'Erik baignée dans la lumière de l'aube, il faillit jeter un grand cri.

Mais Freydize, avançant la tête, mit un doigt sur sa bouche, et, sans un mot, fit signe à Finn

de la suivre au dehors, où elle s'assit sur un tronc d'arbre.

Le Norvégien sortit et prit place à côté d'elle.

— Que me veux-tu, Freydize? Quel motif peut t'amener à pareille heure? lui demanda-t-il.

La sœur de Leif ne répondit pas tout de suite. Mais, comme Finn, encore mal éveillé, menaçait de se rendormir, elle dit, d'une voix lente :

— Ce pays te plaît-il?

— Assurément. Le climat en est doux, et ses produits dépassent tout ce qu'on peut désirer; mais ta conduite envers nous m'en fait moins apprécier les mérites. Elle me semble injuste et m'a tout l'air d'une querelle sans motif.

— Tu dis vrai. Du moins, c'est mon sentiment; et c'est pour faire cesser cet état de choses que je suis venue.

— En ce cas, sois bénie! Pour vivre en paix avec toi, je souscris d'avance à toutes tes conditions, car tu ne peux nous en poser de plus rudes que celles dont tu nous as frappés jusqu'ici.

— Eh bien, écoute-moi! Vos magasins regorgent de marchandises et vous songez au départ.

— C'est la vérité.

— Moi, je veux partir aussi, revoir mon frère et vivre, comme lui, de mes richesses.

— Tu as raison, et, si cela te convient, nous ferons voile ensemble.

— J'accepte; mais ce que tu me proposes ne peut se réaliser que si vous vous y prêtez, toi et ton frère. J'ai, grâce à votre apport et à mes propres ressources, accumulé plus de marchandises que vous, et mon navire est plus petit que le vôtre. Pour que je puisse partir, il faut donc que vous changiez de bateau avec moi. Tu as sur ton frère un grand empire; plaide ma cause, obtiens de lui ce que je te demande, et, désormais, nous vivrons en paix.

Freydize s'attendait à un refus, ou du moins à des réserves; aussi fut-elle surprise, lorsque Finn lui dit simplement :

— Ce que tu désires peut se faire, et, si mon frère n'y voit pas d'objections, — et je crois pouvoir t'assurer qu'il n'en verra pas, — nous te céderons volontiers notre *drakar*, puisque cela doit te rendre service.

Cette réponse ne rentrait pas dans le plan de Freydize. La trop grande libéralité de Finn la déroutait. Il lui faisait la part trop belle; main-

tenant elle n'avait plus aucun prétexte d'agir selon son idée.

Toutefois cette considération n'était point pour arrêter longtemps la sinistre mégère. Avant même qu'ils se fussent quittés, Finn retournant dans sa maison afin d'y continuer son rêve interrompu, elle, reprenant le chemin de son logis, son parti était irrévocable. Les Norvégiens ne voulaient pas de la guerre; eh bien! ils l'auraient quand même, et sur-le-champ! En passant par leurs campements, elle les vit plongés dans une lourde ivresse. Elle en secoua plusieurs; ils ne se réveillèrent pas, laissant à peine échapper un sourd grognement. L'occasion était propice; il s'agissait d'en profiter. Aussi Freydize s'élança-t-elle au pas de course à travers les bois qui la séparaient de Leifs-Budir.

Elle y parvint avant le réveil du camp. Là aussi, l'on avait festoyé la veille, Thorvar plus que les autres; aussi fut-il longtemps à sortir du sommeil dans lequel il se prélassait, malgré les cris aigus de sa femme. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il eut le spectacle imprévu de Freydize gesticulant devant lui, se roulant à terre, et s'arrachant les cheveux.

— Qu'as-tu donc? demanda Thorvar très effrayé.

— J'ai, répondit sa femme, au milieu de sanglots et de tons rauques qui s'échappaient de sa gorge, entrecoupant ses phrases et ses mots, — j'ai... que je viens d'être... insultée... battue... bafouée...

— Explique-toi ! Qui t'a insultée ? Qui t'a battue?

— J'étais allée, ce matin, chez les Norvégiens;... je voulais leur acheter leur navire... qui est plus grand que le nôtre;... mais, au lieu de me répondre,... ils m'ont frappée... oui, moi, leur reine... ils m'ont frappée de verges...

Thorvar, qui voyait poindre une scène, s'efforça tout d'abord de calmer sa femme. Il la prit par l'intérêt.

— Nous verrons, dit-il, à faire entendre raison aux Norvégiens. Ils nous vendront leur navire, sois-en sûre.

Et, se retournant du côté de la ruelle, il se disposait à se rendormir.

Mais cette désinvolture ne faisait point le compte de Freydize. Se redressant comme une furie, elle s'écria :

— Ah! si Leif était ici, ou Thorhall-le-Chasseur, je serais déjà vengée! Ils courraient en ce moment sur la route des Norvégiens, à la tête de mon peuple en armes. Mais toi, chétif, ton bras est trop faible, et ton cœur trop lâche, pour me laver d'une injure, qui est aussi la tienne. Eh bien, écoute-moi! Thorvar. Si tu ne sais pas les châtier, ces étrangers misérables qui ont brisé mon âme et meurtri mon corps, je jure, sur les mânes de Thorvald et de Thorstein, que, de retour au Groenland, je demanderai le divorce.

C'était là, dans les mœurs scandinaves, le plus sanglant affront qu'une femme pût faire à son époux. Aussi, bondissant sous l'aiguillon de cette menace, comme frappé d'une flèche ou d'un javelot, Thorvar sauta hors de sa couche. Sans mot dire, il détacha du mur son casque et son épée, prit au bras son bouclier, et, s'élançant dans les cantonnements où guerriers et colons s'étiraient paresseusement, il poussa le cri de guerre, qui fut entendu de tous. Bientôt, la troupe, en armes, se trouva prête à marcher.

Freydize leur apparut alors, et son œil ardent,

et ses lèvres frémissantes eurent raison de tous les cœurs. Elle était belle ainsi, d'une beauté meurtrière, ses cheveux épars flottant au vent, sa taille serrée dans une cotte de mailles, que faisait ressortir une chlamyde d'un bleu sombre, agrafée sur l'épaule. A la main elle tenait une hachette, et son épée, qui pendait à son côté, reluisait à la poignée.

Tous, gars du Straum-Fjord et colons du Vinland, furent subjugués. Au récit de leur reine, un seul cri sortit de toutes les poitrines. Et la troupe, dans un désordre de furie, se rua sur le camp des étrangers, où le Dieu des Ivresses continuait à semer les pavots d'une somnolence bachique.

Avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître, les Norvégiens, gardes et matelots, furent égorgés ou cloués à terre à coups de lance. Thorvar présidait à ce massacre qui était dans la mesure de sa vaillance, tandis que Freydize, se réservant la part guerrière, se précipitait, hache levée, sur la maison où elle était venue, seule, quelques heures auparavant.

Cette fois, Finn ne subit aucun charme, aucun malaise magnétique; il passa, sans transition, d'un rêve terrestre à l'éternel repos.

Au bruit, sourd et mat, de la hachette pénétrant dans le crâne de son frère, Helge avait sauté à bas de son lit. Il accourait, affolé; mais il ne pouvait croire aussi grand le malheur qui le frappait. Fou de douleur il se précipita sur Finn, le souleva, chercha à étancher le sang qui s'échappait de son affreuse blessure. Il l'appelait, il l'embrassait, il le conjurait de vivre..... C'est le moment qu'attendait Freydize. S'élançant d'un coin de la pièce où elle s'était blottie, elle se jeta sur Helge et lui asséna derrière la nuque un coup formidable qui sépara presque entièrement la tête du tronc.

Alors, les yeux voilés de rouge, et aux lèvres un sourire bestial, la Reine contempla son œuvre. Elle en était fière; elle eût voulu que tout son peuple acclamât sa valeur; mais d'autres devoirs l'appelaient au dehors. Les chefs étrangers n'étaient plus; il importait, maintenant, qu'aucun de leurs compagnons ne leur survécût. Au premier coup d'œil, elle put croire que de ce côté la besogne n'avait pas moins bien marché que du sien; les Norvégiens gisaient tous à terre, morts ou mourant.

Et, en vérité, Freydize, déjà, s'apprêtait à com-

plimenter les siens, lorsqu'elle aperçut cinq femmes qu'ils avaient épargnées. A cette vue, la colère la reprit, et, crachant l'injure à la face de ses guerriers, elle bondit sur les malheureuses, que l'effroi clouait sur place, fit le moulinet avec sa hachette qui semblait tourbillonner dans une vapeur de sang, et, de leur groupe, ne forma bientôt plus qu'un monceau de chairs, dont les chiens aux longs poils s'approchaient, flairant une curée sans pareille.

La troupe de Thorvar assistait à ce spectacle, stupéfaite, consternée. Ces hommes, prêts à toutes les besognes, souillés de tous les meurtres, avaient trouvé leur maître. Freydize leur apparaissait comme la déesse du crime; et, pour la première fois de leur vie peut-être, la voix de la conscience éveillait en eux de vagues sentiments de miséricorde. Freydize, « toute au plaisir de son exécution, » ne s'aperçut pas tout d'abord de ce changement; ce ne fut qu'en voyant ces écumeurs professionnels, mornes, sombres, fauves, qu'elle comprit le danger qui la menaçait; s'avançant vers leur troupe, elle dit, d'un air de défi :

— Si la Fortune nous accorde de retourner au Groenland, je retrancherai du milieu des hommes

celui qui racontera ces choses..... Nous dirons qu'...*ils* sont restés ici.

Et ainsi fut *dit,* quand, au printemps de 1013, Thorvar et Freydize, montés sur le *drakar* des Norvégiens, rentrèrent à Brattehilde.

En dépit de toutes ces précautions, Leif eut des soupçons. Il questionna sa sœur qui lui répondit effrontément que les Norvégiens étaient restés au Vinland, et que, résolus à s'y fixer, ils lui avaient vendu leur navire pour lui faciliter le transport de ses richesses. Les compagnons, interrogés à leur tour, mais dominés encore par la terreur que leur inspirait Freydize, confirmèrent ses paroles. Seul, Thorvar se troubla... Alors Leif ne douta plus; il fit mettre quelques hommes de l'équipage à la torture, et lorsqu'il connut la vérité, il dit avec tristesse :

— Je ne puis punir ma sœur, car son sang est le mien ; le temps se chargera de son châtiment. Que nul ici n'écoute sa voix, ne regarde ses yeux, ne suive son geste! Qu'elle vive, étrangère parmi nous, sans aumône, sans pitié! Que nos maisons, que nos temples se ferment devant elle! Vivante, qu'elle erre comme une ombre à travers les rocs sauvages et les neiges éternelles!

Vainement, Freydize s'éleva contre cet anathème. Leif fut inexorable. Elle se traîna aux genoux de son frère, le suppliant de la laisser retourner au Vinland. Pour toute réponse il lui montra le *drakar* des deux Norvégiens qui flambait par son ordre, en signe d'expiation. Elle implora quelques bribes de l'immense fortune qu'elle rapportait; il refusa en disant que ce bien mal acquis servirait à doter les églises et les monastères qui s'élevaient de tous côés. Elle lui demanda, tout au moins, de finir ses jours dans un de ces pieux asiles; nouveau refus.

Alors, découragés et misérables, honnis de tous, et montrés au doigt comme des bêtes nuisibles, l'ancienne souveraine du Vinland et son lâche époux prirent le chemin des solitudes, où, dans un coin de glaces et de rochers, ils finirent leurs jours désolés.

CHAPITRE XIV.

LA TERRE DES HOMMES BLANCS.

Expédition au sud du Vinland. — Un chef sauvage. — Valthiof et Vimar. — Expédition d'Hervador, colon du Vinland, en 1,051. — Un pays dévasté. — Sacrifices humains. — Les hommes blancs. — Leur roi, d'origine scandinave. — Il presse les Normands de s'éloigner.

Au temps où les compagnons de Thorvald avaient poussé, comme nous le savons, une pointe au sud du Vinland, quelques-uns, laissant au gros de la troupe le soin de visiter en détail Long-Island, continuèrent leur route et finirent par aborder à une plage d'une fertilité plus extraordinaire que tout ce qu'ils avaient pu voir jusque-là.

Ils mirent pied à terre et se disposaient à pénétrer dans l'intérieur de ce bienheureux pays, quand il en sortit brusquement une nuée d'indigènes qui semblaient teints en rouge. Leurs yeux, d'un bleu clair, donnaient à leur visage

une expression troublante. Ils portaient des plumes dans les cheveux, des colliers et, aux bras et aux jambes, des bracelets de coquillages. Sur leur peau luisante se détachaient des fleurs, des oiseaux et des ornements de toutes sortes et de toutes couleurs.

Celui qui paraissait leur chef s'approcha des Normands. Il examinait curieusement leurs cottes de mailles, leurs boucliers, leurs casques, soulignant, ce qui pouvait leur paraître assez singulier, la vue de chaque objet d'un grand éclat de rire qui était aussitôt répété par ses compagnons.

Il en arrivait de tous côtés. Bientôt la plage en fut couverte. Et tout ce monde de rire et de se livrer à une pantomime des plus accentuées et des plus divertissantes.

Puis le chef porta son attention sur les armes, nouvelles pour lui, comme le reste. Il se fit expliquer l'usage de l'épée; le maniement de la hache l'impressionna davantage Et comme un matelot lui montrait tout le parti qu'on en pouvait tirer, il la lui arracha des mains et l'abattit sur un arbre, où elle s'enfonça. Une hilarité générale accueillit cet exploit. Ensuite, il s'approcha

d'un rocher, et d'un coup bien porté, il en fit sauter un éclat. Cette fois, les rires atteignirent la proportion d'un scandale... Alors il examina de plus près une arme capable de pareils effets, et, cédant tout à coup à une curiosité malsaine, irrésistible, il la souleva en l'air et la laissa retomber de toutes ses forces sur la tête d'un de ses sujets.

A la vue de cet homme gisant à terre, baigné dans son sang, l'œil démesurément ouvert, le meurtrier demeura tout hébété. Puis un rire convulsif le secoua comme un tremble; mais, ramené subitement à la réalité, il prit peur et, d'un bond, il s'enfuit, entraînant toute sa horde après lui.

Instinctivement, les Normands se mirent à la poursuite de ces hilares compagnons, sans toutefois parvenir à les rejoindre. Seuls, deux enfants restèrent entre leurs mains. Ils les entraînèrent vers la rive, malgré leurs appels désespérés, et les embarquèrent. De là ils gagnèrent la haute mer, se promettant bien de revenir en ce pays délicieux, mais en force; on avait tout à craindre, en effet, de naturels aussi peu soucieux de la vie humaine.

L'année suivante, Thorvald partait pour l'expédition d'où il ne devait pas revenir, et il ne fut plus question de la terre des hommes rouges. Cependant, une indication fournie par les petits sauvages, auxquels on avait enseigné la langue scandinave et qui la parlaient très couramment, excitait au plus haut point la curiosité des habitants du Vinland. Ces enfants racontaient que, dans un pays au-dessous du leur, se trouvait un peuple qui était commandé par un homme blanc, aux cheveux blonds, venu du Nord. Cette légende était bien connue chez eux, où souvent on avait eu maille à partir avec cette tribu. Ils savaient même que, pour rendre hommage à leur chef, les guerriers portaient des vêtements blancs et que, dans les grandes occasions, ils se peignaient le corps en blanc. On appelait ce pays la *Terre des Hommes blancs*.

Par la suite, Thorfinn et Gudride, frappés de cette révélation, s'étaient promis de visiter ces parages. Leurs destinées les ayant conduits sur la voie de la retraite et du repos, ils laissèrent à d'autres le soin de courir à cette découverte. Helge et Finn avaient également formé le projet de pousser une pointe vers le sud; leur

fin tragique les empêcha de le mettre à exécution. Quant à Freydize, son esprit tendait, nous le savons de reste, à d'autres aventures. Et puis, le Vinland était entré dans une ère de colonisation placide et de trafic régulier avec le Groenland et l'Islande, qui avait éloigné les habitants de toute idée d'extension, et, à plus forte raison, d'expéditions nouvelles.

La vision de la *Terre des Hommes blancs* hantait l'esprit de quelques-uns. Les vieux matelots surtout ne cessaient de rêver de ces plages lointaines, dont les deux naturels, baptisés sous les noms de Valthiof et de Vimar, leur vantaient les merveilles. Qu'était le Vinland en comparaison de leur patrie baignée de soleil, où les productions du sol enchevêtraient leurs trésors au-dessus du passant, où l'herbe, grasse et nourrie, dépassait la hauteur des hommes, où les oiseaux et les poissons se laissaient prendre à la main?... Plus bas, c'était plus attrayant encore; car, chez les *Hommes blancs*, on trouvait, disait-on, de l'or en abondance. De plus, ils avaient la garde d'une fontaine miraculeuse qui rendait la santé et la jeunesse à tous ceux qui buvaient de ses eaux.

Pour cette entreprise, il fallait un nouveau chef, écouté, respecté, comme Leif, comme Thorvald, comme Thorfinn, — comme Thorfinn et Gudride. Or, il advint que ces deux derniers, emblèmes de la colonisation pratique et féconde des pays transatlantiques, eurent leur pendant en un riche colon de Leifs-Budir, du nom d'Hervador, qui, vaillamment secondé par sa femme, Syasi-la-Blonde, tenta l'aventure.

Ils mirent à la voile au printemps de l'année 1051 et firent une première halte au pays de Valthiof et de Vimar. Ceux-ci se réjouissaient à la pensée de revoir des hommes de leur race, chez lesquels ils retrouveraient des parents, des amis, d'anciens compagnons de jeux, qu'ils se promettaient bien d'amener à bonne entente avec les Normands, leurs compatriotes d'adoption. Ils avaient hâte surtout de parcourir le pays qui les avait vus naître, d'en sonder les profondeurs et d'en utiliser les richesses. Mais, ô surprise! ô déception, il ne s'y rencontrait plus d'habitants, et la terre, elle-même, semblait ravagée par un fléau où se montrait la main implacable de l'homme, tel que la guerre, ou l'invasion faisant le vide autour d'elle.

Plus loin, même solitude et même dévastation! Enfin, sur une plage, au fond d'un golfe, se montrèrent des indigènes qui, en vérité, portaient une sorte de braie blanche. Valthiof descendit à terre avec quelques matelots et s'avança vers ces naturels qui ne manifestèrent ni crainte ni surprise à leur aspect. Le navire, avec ses agrés et ses voiles déployées, ne paraissait pas les émouvoir davantage. D'où l'on pouvait conclure qu'ils en avaient déjà vu. Valthiof leur adressa la parole, et il se trouva qu'ils s'entendirent à merveille.

Hervador apprit ainsi que le pays était gouverné par un vieillard de race étrangère. Pour le rencontrer, il lui fallait remonter une rivière qui avait son embouchure à quelque distance. Quand il entendrait le bruit d'une chute d'eau, il s'arrêterait; ce serait là.

Hervador suivit ces instructions. La rivière était large, profonde et bordée de grands arbres. Les Normands s'y engagèrent, enthousiasmés de ce qu'ils voyaient, et très impatients d'atterrir; mais leur chef s'y opposa. Il voulait, avant tout, connaître cet homme blanc qui avait, prétendait-on, la barbe blanche et longue. Cependant, les ar-

bres succédaient aux arbres, les prairies aux prairies, les collines aux collines, et l'on n'arrivait pas à l'endroit promis. Enfin, après quelques heures de navigation, le bruit d'une cataracte lointaine se fit entendre, vague d'abord, puis plus distinct. On approchait du but; et, en réalité, la présence de l'homme s'annonçait par mille détails, sur les deux rives, bien qu'aucune créature humaine ne s'y laissât voir.

Bientôt, d'étranges sonorités se mêlèrent au roulement de la cascade. Elles faisaient vibrer l'air de cliquetis métalliques et de coups de gongs, sur lesquels s'élevaient de trainardes mélopées, qu'une foule, qui paraissait nombreuse, répétait en chœur.

Alors Hervador et ses compagnons descendirent à terre, laissant Syasi et ses femmes à la garde de quelques matelots. Ils s'enfoncèrent sous bois et ne tardèrent pas à parvenir à proximité d'une vaste clairière. Ils évitèrent de s'y montrer, car tout un peuple y célébrait une fête, religieuse sans doute, et l'on sait que les étrangers ne sont pas admis à ces sortes de cérémonies. Attirés par l'imprévu du spectacle, ils demeurèrent en place, cachés dans un fourré.

Ils avaient devant eux une vingtaine d'adolescents de douze à quinze ans, peints en blanc des pieds à la tête. Le peuple dansait et chantait autour d'eux au son des instruments étranges et de castagnettes primitives. C'était un bruit assourdissant et qui allait grandissant, ainsi que l'exaltation et les contorsions du public. D'une pantomime large et cadencée, les danseurs en étaient progressivement arrivés à un sabbat infernal qui menaçait de dégénérer en une de ces sarabandes échevelées dont les pics diaboliques sont le théâtre.

Soudain, à un signal que les Normands ne virent point, et sans qu'aucun son étranger au tumulte eût frappé leurs oreilles, tout s'interrompit; danse, chants et gongs. Intrigués, ils écartèrent les branches qui les cachaient à la foule, et ils aperçurent, venant à eux, une troupe précédée d'une bannière blanche, sous laquelle s'avançait, à cheval, un vieillard qui, à n'en pas douter, était de race scandinave.

Ici, nous ouvrons une parenthèse.

La présence d'un cheval sur le nouveau continent peut surprendre, car les Espagnols et les

Portugais ont crié bien haut qu'ils n'en avaient vu nulle part sur la terre d'Amérique.

Il se peut, en effet, que le chroniqueur islandais, habitué à vivre parmi des chevaux, ait trouvé tout naturel d'en mêler à son récit.

Mais, d'autre part, on sait que les Normands emmenaient presque toujours des chevaux avec eux. De leurs navires sortaient de véritables escadrons. Et nous avons vu Erik-le-Rouge se rendant au rivage sur son cheval de bataille.

Il est donc probable que l'*Homme blanc* en avait introduit dans le pays où se passe l'aventure d'Hervador, lequel, selon toute vraisemblance, et d'après les descriptions de la *Saga*, n'est autre que le territoire du Potomak, au fond de la baie de Cheseapeak.

Par rapport à la situation des chutes, la rencontre des deux chefs aurait eu lieu à environ vingt kilomètres de Washington.

Reprenons notre récit.

A l'approche de l'homme blanc, la cérémonie prit un caractère plus accusé. Les victimes, car c'était assurément d'un sacrifice humain qu'il s'agissait, furent conduites sous un arbre entre

une double haie de jeunes gens de leur âge, qui, armés de baguettes, leur en assénaient de vigoureux coups. Les échines et les bras, rougis, se striaient de barres qui éclataient par intervalles et s'épandaient en une vapeur de sang; mais pas un cri, pas une plainte ne s'élevaient du groupe des patients. Sous l'arbre, les danses et les chants recommencèrent, cette fois plus solennels, tandis que, dans le voisinage, des femmes, sans doute les mères des infortunés, préparaient, en pleurant et en poussant des cris de désespoir, des nattes faites de peaux, de mousse et d'herbe sèche pour servir, on n'en pouvait douter, aux funérailles de leurs enfants.

Maintenant, le moment du sacrifice était venu. Cinq hommes âgés, prêtres, féticheurs ou devins, s'approchèrent des victimes, et, ramassant des branches et du feuillage que des jeunes gens, montés dans l'arbre, faisaient pleuvoir sur eux, ils en tressèrent des couronnes dont ils ornèrent leurs fronts. Puis, les mères, en une suprême caresse, enveloppèrent leurs enfants dans les nattes préparées par leurs soins.

En voyant ces dispositions, les Normands frémirent, car il était certain qu'on allait brûler

vifs ces malheureux. Déjà, dans leur noble élan, ils serraient la poignée de leurs glaives et se disposaient à s'élancer pour les délivrer; mais Valthiof et Vimar les rassurèrent. Cette cérémonie leur remettait en mémoire une coutume semblable de leur enfance. Ils connaissaient le sort qui attendait les jeunes hommes; et c'est d'une voix où se reflétait leur origine qu'ils dirent, en se regardant :

— Ils ne mourront pas tous.

Comme Hervador et ses compagnons s'étonnaient de ce langage, Valthiof, sous l'inspiration d'un lointain souvenir, ajouta :

— Non, ils ne mourront pas tous. Okée, l'esprit malfaisant, sucera le sang de ceux qui lui tomberont en partage; les autres seront conduits au fond des bois par les Hennis au doux regard; et, plus tard, ils reviendront à leurs foyers et raconteront ce qu'ils auront vu dans les régions bienheureuses.

A ce moment, les cinq sacrificateurs, au milieu d'un solennel silence, entraînaient les jeunes gens vers le ravin, où ils les précipitaient l'un après l'autre.

Alors Hervador comprit l'apologue de Valthiof.

Les enfants, tués dans leur chute, devenaient la proie des fauves, et ceux que la mort avait épargnés étaient emmenés à leurs retraites par les prêtres, par les devins, qui les instruisaient dans leurs croyances et dans leurs rites, pour les rendre, par la suite, à la société, afin de la catéchiser.

C'était pour amortir leur chute et, partant, pour leur favoriser cette brillante destinée, que leurs mères les capitonnaient si douillettement dans de la peau, de la mousse et de l'herbe sèche.

La cérémonie terminée, les Normands reportèrent leur attention sur leur compatriote. Ses traits réguliers n'offraient aucune ressemblance avec ceux des gens de son entourage. Sa barbe, blanche comme la neige, s'étalait sur sa vaste poitrine. Il portait sur la tête une couronne enrichie de pierres précieuses, et son buste était à moitié caché par une chlamyde de drap d'or, attachée à l'épaule. Les prêtres et la foule se prosternèrent plusieurs fois devant lui, puis s'organisèrent en procession pour l'escorter.

Le cortège fit le tour de la clairière, véritable

cirque découpé dans la forêt, ayant, au fond et semblable à la scène d'un théâtre, le bord rocheux et déchiqueté du précipice, au delà duquel s'étalait un merveilleux décor de collines bleues, moutonnant comme des vagues. Les musiciens ouvraient la marche; puis venaient les prêtres.

A l'approche du chef, les Normands, désireux de joindre leurs hommages à ceux de ses sujets, sortent de leur cachette. Ils marchent, casque en tête, la main fièrement campée sur la hanche, et l'épée basse en signe de respect. Mais leur apparition est loin de produire l'effet qu'ils en attendent. A leur vue, la foule, prise d'une rage subite, les entoure, se jette sur eux et s'apprête à leur faire un mauvais parti.

Heureusement, l'homme blanc intervient. Dans le tumulte, il ne peut, de loin, distinguer exactement ce qui se passe; il tire un son strident d'un cor suspendu par une chaîne d'or à son cou. A ce signal les mains retombent, les armes s'abaissent, et les étrangers, dégagés, s'avancent en groupe, Hervador en tête, fier comme un pirate de l'ancien temps.

Les deux chefs sont en présence. Le vieillard considère, avec une émotion qu'il cherche vaine-

ment à dissimuler, ces guerriers, ces marins, qui le reportent au temps où, jeune comme eux, il courait les aventures. Car il est bien de la même origine que ces vaillants compagnons. Il a porté, lui aussi, le casque et le bouclier, et ses moustaches étaient blondes avant que la déesse des tempêtes de neige eût semé sur elles les frimas des années. Il fait approcher les nouveaux venus et leur demande, en langue norske, le nom de leur patrie.

— Je suis né au Vinland, répond Hervador, mais je suis originaire d'Islande.

— Alors, nous sommes compatriotes, s'écrie le vieillard, car je suis de Kamb, district de Thing.

— C'était la patrie de mon père.

— Ah! mon fils, que ne puis-je te presser sur mon cœur, embrasser en toi tous ceux qui me furent chers; mais l'inexorable destin a fait de moi le chef, et hélas! le prisonnier et l'homme-lige de ce peuple. Pourquoi faut-il qu'au lieu de bénir les dieux de ta venue, je sente en mon âme une angoisse profonde. C'est qu'ici tes jours sont en danger.

— Pour quelle raison, mon père? N'es-tu pas

le roi? Déjà, tu nous as montré ta puissance, en nous tirant des mains de quelques forcenés. Nous ne venons pas en ennemis; nous voulons vivre en paix avec tes sujets.

Le vieillard réfléchit un moment.

— C'est impossible! dit-il. Écoute mon histoire et tu jugeras par toi-même. Exilé d'Islande, volontairement, à la suite d'un serment imprudent, je fus jeté sur cette côte où mène un courant mystérieux, un fleuve sous-marin, quand on vient de la pleine mer. A ma vue, les indigènes, pris d'une exaltation soudaine, se jetèrent à terre et m'adorèrent comme un dieu. Ils me conduisirent ensuite dans l'intérieur du pays, où est leur capitale; et là, ils m'élevèrent sur un pavois et me firent comprendre qu'ils me choisissaient pour chef. Mais, je le répète, j'étais aussi leur prisonnier... Plus tard, lorsque j'ai su leur langue, j'ai eu l'explication de ce mystère : j'ai appris qu'un blanc, nommé Ary Marson, — un des nôtres, sans doute — était venu dans ces parages et que, choisi par le peuple, il y avait régné... Quand? Il y a des siècles peut-être. Mais la tradition s'en était conservée pure, intacte, avec la persuasion que ce

chef, que ce dieu, n'était pas mort et qu'il reviendrait. Mon arrivée chez ce monde simple et bon, malgré ses apparences, a donné raison à la légende. Aux yeux de cette foule, je suis Ary Marson. Alors, tu comprends le soin qu'elle met à me garder, de peur que je lui échappe, comme la première fois.

— Fort bien, interrompit Hervador; mais il me semble que cette haute situation doit précisément te permettre de nous protéger et de nous accueillir.

— Attends, mon fils, je n'ai pas tout dit, Mon premier soin, en ceignant la couronne, avait été de m'inquiéter de mes compagnons; on ne me répondait que par des signes que je ne comprenais pas. Plus tard, j'ai su qu'ils avaient été massacrés sur place. Ces hommes, voués au blanc, n'admettent qu'un blanc, qu'un seul, leur chef, leur dieu blanc; et, en dehors de moi, ils n'en souffriraient pas d'autre. Si je suis, moi, l'esprit bienfaisant, vous êtes, vous, à leurs yeux, les démons envoyés par les esprits infernaux pour me nuire... Et, tenez, vous entendez leurs clameurs; ils trouvent, sans doute, que notre entretien dure trop longtemps, et ils craignent

de me voir emporté subitement par vous dans les régions éthérées du ciel.

La foule s'était, en effet, rapprochée; elle faisait cercle autour de son chef et de la troupe des étrangers, et son attitude paraissait menaçante. Pour conjurer ces mauvaises dispositions, le roi poussa son cheval vers les principaux de la tribu, qui formaient un groupe, d'où semblait partir le mot d'ordre. Il eut avec eux un conciliabule, à la suite duquel, revenant vers ses compatriotes, il dit :

— J'ai consulté les notables de ce pays. Ils m'ont laissé le soin de décider de votre sort. Je vous accorde donc la permission de vous éloigner, et je vous conseille, à mon grand regret, d'en profiter sans retard, car, je vous le répète, ce n'est pas de son plein gré que mon peuple m'a confié l'arbitrage de votre destinée. Il m'accuse déjà de violer la loi du royaume, et, s'il ne me croyait immortel, je pourrais payer de ma vie cette témérité.

Hervador communiqua cette réponse à ses compagnons. Ils résolurent de partir aussitôt et prirent congé du vieux roi.

— Si le destin nous mène un jour vers notre

mère-patrie, qui nommerons-nous pour notre libérateur? demanda le chef normand.

— Je ne vous dirai pas cela, répondit l'*Homme blanc,* parce que je ne veux pas que, pour m'être utile, mes parents et mes frères d'armes fassent le voyage et soient menacés du sort qui vous aurait frappés, sans ma protection. Je suis, d'ailleurs, accablé d'ans et n'ai plus que peu de jours à vivre. Il est en ce pays beaucoup d'hommes puissants et considérés, absents pour le moment, qui n'accorderaient pas facilement la paix aux étrangers.

— Je comprends tes scrupules et je n'insiste pas pour savoir ton nom; mais, dis-moi, n'as-tu pas le désir de faire connaître, à ceux que tu as aimés, que tu existes et que tu n'as point égaré leur souvenir.

Le Roi réfléchit un moment; on voyait qu'un violent combat se livrait en lui. Soudain, il prit une résolution, et, tirant son épée :

— Si la fortune te permet de retourner en Islande, tu remettras cette arme à Kjartan, colon de Froda.....

Il hésitait encore :

— ...Et cet anneau à Thuride, sa mère.

— Il sera fait selon tes vœux, mon Seigneur, je te le promets. Je chercherai Kjartan et Thuride; mais de qui dirai-je que leur viennent ces riches présents?

— De quelqu'un qui fut plus ami de la dame de Froda que de son frère, le *Gode* d'Helgafell.

— Et ce sera tout?

— Oui, tout.

Hervador s'inclina et se disposa sur-le-champ à prendre avec ses compagnons la direction du rivage; le Roi le rappela.

— Encore une recommandation, dit-il. Cette contrée est fort étendue et n'a que peu de ports; les étrangers y sont partout menacés de mort par les habitants; retournez donc chez vous directement, sans vous arrêter en route.

Sur ces mots, l'*Homme blanc* fit un signe, et deux valets prirent son cheval par la bride. Il s'éloigna, comme il était venu, sous les plis de sa bannière blanche, avec les grands du Royaume pour escorte, tandis que la multitude faisait la conduite aux Normands, pour bien s'assurer de leur départ.

CHAPITRE XV.

SYASI-LA-BLONDE.

Curiosité féminine. — Syasis-Budir. — Colonie florissante. — Encore les Skrellings. — Bataille acharnée. — Mort de Syasi.

La curiosité est, dit-on, péché féminin. Syasi-la-Blonde et ses compagnes n'échappaient pas à la règle. Les récits de leurs maris avaient enflammé leur imagination; elles brûlaient du désir de vivre parmi ces « hommes blancs », bons par nature, comme avait dit leur chef, et dont elles se chargeaient de faire l'éducation. Si la capitale de ces indigènes leur était fermée, la côte était ouverte à tout venant, et l'on pouvait tenter l'aventure.

Hervador s'opposa tout d'abord à ce projet; mais sa voix ne fut pas écoutée. Prévenu du danger, l'on saurait bien y faire face, disaient les femmes... Au bout d'un jour, le pilote remit donc la barre à l'ouest, et, comme un golfe assez

vaste s'apercevait au loin, on se dirigea de ce côté.

Là, déjà, les hommes n'étaient plus vêtus de blanc. Ils parlaient fort et, suivant l'habitude des peuplades primitives, ils agitaient de longues perches en guise de signal pacifique. Valthiof et Vimar furent envoyés en parlementaires. Interrogés par eux, ces indigènes se montrèrent tout disposés à entrer en relations. Leur pays était riche, propre au commerce, et ses habitants ne demandaient qu'à faire profiter les arrivants de leurs trésors, s'ils promettaient, en retour, de les bien traiter.

Sur l'engagement pris par les émissaires des Normands, les naturels se dirigèrent vers le navire, dont ils admiraient les dimensions, la forme élégante et les agrès. Ils saluèrent en Hervador le roi de ce palais flottant, comme ils disaient dans leur langage imagé ; ils firent bon accueil à ses compagnons, venus à leur rencontre; mais, quand ils aperçurent Syasi-la-Blonde, leur étonnement fit place à la dévotion la plus pure. Jamais ils ne s'étaient figuré qu'une créature humaine pût être si parfaite. Aussi la femme d'Hervador leur apparut-elle comme

l'incarnation d'une déesse, la plus belle de toutes, et, sans tarder, et d'instinct, ils se prosternèrent devant elle pour l'adorer.

Syasi triomphait. Le Roi des Hommes blancs avait en elle son pendant, bien autrement glorieux; et, pour remonter plus loin dans l'histoire, son règne s'annonçait plus durable, et surtout plus enviable que celui de Freydize, dont les hauts faits et les crimes avaient défrayé son enfance. Elle descendit donc à terre comme une reine, drapée dans sa mantelette bleue, qui faisait ressortir les boucles cendrées de ses cheveux. Son front, plein de majesté, s'abritait sous des frisons vaporeux qui lui formaient une couronne d'une extrême ténuité. Ses yeux étaient d'un bleu d'azur. Et ses lèvres, faites pour commander, tressaillaient au moindre souffle.

Tout l'équipage débarqua, sauf les hommes de garde, et l'on se mit aussitôt à la recherche d'un endroit propice à la création d'un établissement. Il fut vite trouvé, non loin de la mer; une colline boisée le protégeait des vents du Nord. Les Normands, habiles charpentiers, l'eurent promptement couvert de baraquements sur le modèle de ceux de Leifs-Budir, lesquels

n'étaient que des copies exactes des habitations scandinaves. Telle fut l'admiration des indigènes pour cette architecture si pittoresque et si commode, qu'ils renoncèrent à leur vie nomade pour vivre avec leurs frères du Nord, dans des maisons à eux, artistiquement décorées de têtes d'animaux et de chimères grimaçantes peintes en toutes couleurs. Bientôt Syasis-Budir fut la reproduction fidèle d'une ville norvégienne.

Avec son expérience de planteur, acquise depuis son enfance au Vinland, Hervador, laissant le sceptre politique à sa femme, eut promptement transformé le pays en une magnifique colonie. A défaut d'or, la terre produisait, deux, et jusqu'à trois fois par an, des récoltes abondantes. La chasse, la pêche fournissaient ample pâture aux appétits délicats des colons. Et, si la fontaine miraculeuse annoncée par Valthiof et Vimar ne s'était point révélée, l'on pouvait croire qu'elle déversait ses eaux dans les rivières voisines de Syasis-Budir, car nulle part ses habitants ne s'étaient si bien portés, et jamais leurs femmes n'avaient paru si belles.

S'il l'eût voulu, Hervador aurait pu, chaque

année, charger son navire de pelleteries, de bois précieux et d'essences, et créer une maison considérable, puisqu'en ce temps heureux la cargaison d'un bateau suffisait souvent à la fortune de son patron. Mais le mari de Syasi n'avait pas cette ambition. Il trouvait dans sa colonie la réalisation de son rêve ; il était plus riche qu'un roi, plus libre que l'oiseau dans les airs ; et, content de son sort, il se laissait vivre.

Tout allait donc à souhait dans ce coin de terre, où le bonheur, l'opulence et l'union semblaient s'être réfugiés, lorsque, soudain, la ville et ses environs se remplirent d'indigènes appartenant à des tribus voisines. Ils accouraient éperdus, effarés, fuyant, disaient-ils, devant une horde de démons, qui s'avançait comme une armée de fourmis, saccageant tout sur son passage.

Au portrait que les fuyards traçaient de ces dévorants, les Normands eurent vite reconnu leurs ennemis les Skrellings. Ces êtres maudits continuaient leur invasion. Ils descendaient, descendaient toujours, longeant la côte et faisant le vide devant eux. Ils avaient dépeuplé déjà les endroits visités en premier lieu par les Normands, Terre-Neuve, le Markland, les Rivages

merveilleux. Comme le Vinland les effrayait, à cause des nombreuses défaites qu'ils y avaient subies, ils l'avaient tourné; et maintenant ils entamaient les riches contrées qui s'appellent aujourd'hui la Virginie et la Floride.

Connaissant leurs habitudes, et sachant, par la tradition, qu'il n'y avait lieu d'ouvrir aucun pourparler avec ces nains plus bruts que les fauves dans la brousse, Hervador donna l'alarme, pour rassembler en toute hâte compagnons et colons. L'heure était venue de défendre ces chères possessions, de les disputer à la convoitise stupide, irraisonnée, d'êtres malfaisants.

Jamais la ville normande de Syasis-Budir n'avait paru plus gaie, plus ensoleillée. Les jardins regorgeaient de fleurs et de fruits; dans la feuillée, les oiseaux chantaient l'hymne du renouveau; plus loin, des prairies, des champs, des pépinières se couvraient d'herbe tendre, d'épis jaunissants, d'arbustes précieux. Tout respirait le calme, la prospérité, l'abondance; rien, en un mot, ne faisait prévoir que, dans ce paysage enchanteur, l'ironie cruelle de la guerre pouvait, d'un moment à l'autre, transformer ces riches contrées en landes arides, ces demeures

souriantes en ruines enfumées, et ces paisibles colons en spectres décharnés, gisant dans ces déserts qui avaient retenti de si joyeux ébats.

Le temps pressait cependant. Tandis qu'Hervador ralliait son monde et relevait les courages, Syasi, se rappelant les prodiges de Freydize devant Thorfins-Budir, ceignait son casque, mettait à son bras son bouclier, et prenait en main sa hache de combat. Quand elle parut devant ses compagnons et son peuple assemblés, un cri d'enthousiasme et d'admiration sortit de toutes les poitrines. La bonne reine, qui avait présidé aux doux travaux de la paix, se transformait soudainement en déesse belliqueuse. Ses yeux jetaient des éclairs, et sa main serrait convulsivement l'arme qu'elle brûlait de rougir d'un sang détesté.

Quelques matelots, qui avaient eu déjà maille à partir avec les Skrellings, disposèrent les combattants de façon à déjouer leur tactique qui consistait à se masser avant l'attaque. Les Normands, pour empêcher cette concentration, battirent le bois en plusieurs directions, avec de petits groupes d'indigènes; et, en effet, l'action ne tarda pas à s'engager en même temps

sur plusieurs points assez éloignés les uns des autres, mais reliés par un cordon de guerriers éprouvés. Hervador commandait cette première ligne. Syasi, restée en arrière avec une troupe d'élite, se tenait prête à se porter en avant, au premier signal, pour soutenir l'attaque ou protéger la retraite.

Bientôt la victoire s'annonça pour les Normands. Le bruit des combats partiels s'éloignait, et Syasi se disposait à s'élancer en avant pour aider à l'extermination de l'ennemi, lorsqu'une grêle de traits, venant de l'arrière, s'abattit soudainement sur sa troupe. Syasi se retourne vivement. Et quel tableau frappe ses yeux! A travers les arbres qui séparent la ville de la mer, la grève apparaît noire de monde.

A la vue des Skrellings qui se précipitent sur eux comme un torrent, les indigènes prennent peur et s'enfuient dans toutes les directions. Vainement Syasi s'efforce de les retenir; ils disparaissent dans les bois. Le plus sage serait de les imiter, de rejoindre les combattants, au loin, et de former masse avec eux; mais l'instinct guerrier des Normands les retient au danger. Ils combattent avec acharnement, jonchant la

terre de cadavres. Hélas! leurs assaillants sont trop nombreux; ils encombrent la ville, ils la débordent, et déjà ils s'enfoncent dans les bois pour prendre à dos Hervador et les siens. Alors, toute résistance devient impossible; personne cependant ne quitte son poste, et chacun vend chèrement sa vie. L'un après l'autre, les champions de Syasi s'affaissent sous les flèches et les pierres. Elle tombe la dernière, elle, la vaillante, et son cri de mort retentit douloureusement dans la plaine.

Dans le dédale de la forêt, le combat a repris avec une nouvelle vigueur. Là aussi, les indigènes ont lâché prise devant l'attaque impétueuse des Skrellings. Et là aussi, les Normands tombent chacun à son rang, fermes comme des rocs.

La nuit seule met fin au massacre. Avec quelques survivants, Hervador reprend le chemin de Syasis-Budir, qu'il retrouve aisément, car la ville flambe comme un gigantesque feu de paille... Au loin, une lueur plus sinistre encore rougit le ciel. Les guerriers veulent croire qu'ils sont le jouet d'une infernale vision; mais le doute n'est pas permis... c'est leur navire qui brûle, — leur navire, suprême espoir, — suprême salut.

La petite troupe se précipite vers le rivage. A peine a-t-elle fait quelques pas que l'incendie projette brusquement ses clartés inexorables sur le groupe des morts. Ils sont là, en tas, hommes et femmes, tombés les uns sur les autres, et Syasi-la-Blonde, calme, souriante, occupe le sommet de cette pyramide macabre.

Hervador se jette sur ce corps bien-aimé. Hélas! les lèvres pâles de la morte ne répondent pas à ses appels, et ses yeux atones ne reflètent plus son regard.

Alors, le courage abandonne ces hommes si fortement trempés. Le silence s'est fait autour d'eux. Le vide immense les enveloppe comme d'un linceul glacé. L'œil sombre, la bouche muette, le bras tremblant, ils soulèvent leurs morts et vont les porter dans une grotte qu'ils ferment avec des pierres.

Puis, sans regarder derrière eux, ils gagnent le rivage où se trouvent des canots appartenant aux Skrellings. Ils les détachent et s'éloignent en profitant des dernières lueurs du navire, qui va s'engloutissant dans les flots.

D'étape en étape, quelques-uns revirent le Vinland ; mais ce fut le petit nombre.

CHAPITRE XVI.

BJORN KAPPI.

Hervador en Islande. — Le monastère de Froda. — Le moine mystérieux. — Ary Marson aurait visité la côte américaine et y aurait séjourné plus d'un an, dès 987. — Les aventures de Bjorn Kappi. — Les Viginkars. — Le *Gode* d'Helgafell.

Comment l'infortuné mari de Syasi-la-Blonde parvint-il en Islande? C'est une énigme. Y vint-il, sur son frêle esquif, porté par un de ces courants mystérieux, aujourd'hui classés, mais alors providentiels? Ou bien, obtint-il, au Vinland, passage à bord d'un navire en partance pour l'ancienne patrie d'Erik-le-Rouge? Toujours est-il que nous retrouvons Hervador en 1056, dans un monastère, près de Froda, l'endroit que lui avait désigné le chef des *Hommes blancs*.

Sans doute il s'était rendu là pour rejoindre Kjartan et Thuride, afin de leur remettre, s'ils vivaient encore, l'épée et l'anneau que lui avait

confiés le successeur mystique d'Ary Marson. En tout cas, il avait dû chercher à leur porter des nouvelles de ce lointain exilé. Nulle part il ne les avait rencontrés.

Cependant, le hasard, si riche en surprises, n'allait pas tarder à lui offrir la clé des mystères auxquels sa destinée l'avait fortuitement mêlé.

Parmi les religieux du couvent où l'ancien colon de Syasis-Budir était venu demander un baume aux blessures qui déchiraient son âme, se trouvait un vieux moine qui ne parlait à personne, que chacun évitait, d'après un mot d'ordre donné par lui-même. Souvent Hervador l'avait croisé sous les arceaux du cloître, ou bien, au loin, dans les terres mises en culture par les saints hommes. Toutefois, observant la règle, il avait passé son chemin. Ce fut le vieillard qui, un jour, l'aborda.

— Est-il vrai, lui dit-il, que tu aies vécu dans les pays d'Outre-Mer, du côté où le soleil se couche?

— C'est la vérité, mon père. Non seulement j'y ai longtemps séjourné, mais j'y suis né.

— Ah!... et à quel endroit? Car nos colo-

nies sont nombreuses de ce côté, m'a-t-on dit.

— Au Vinland, mon père.

— Ah! je sais, le pays du bon vin. Mais il n'est découvert que depuis tout au juste cinquante-six ans, tandis que j'ai, moi, débarqué, bien avant, sur une terre où les nôtres s'étaient déjà montrés.

Hervador s'inclina. Le vieux moine, après un moment d'hésitation, reprit :

« C'était en l'an 994. Nous avions longé des côtes que nul de nous ne connaissait, et nous remontions une rivière large, profonde et bordée de grands arbres, tels que nous n'en avions vu nulle part. C'était un charme pour nos yeux, et chaque paysage nouveau nous arrachait des cris d'admiration. Par intervalles se déroulaient de magnifiques prairies, que je ne pouvais comparer qu'à celles des rives de la Seine, entre Honfleur et Rouen. Elles conduisaient à des collines pareilles à celles qui forment une couronne si verdoyante à la capitale du jarl Richard, de l'ancienne famille des Jotnish de Fornjotr, — du moins, c'était Richard, petit-fils de Hroll, qui régnait, lorsque j'allai en Normandie. — Depuis, ses successeurs se sont emparé d'un pays voisin,

où j'ai atterri aussi, — une île immense. — Allons, le vieux sang des Rois de Mer n'a pas dégénéré... Mais, revenons à notre rivière.

Je la remontais depuis longtemps lorsque je fus frappé d'un bruit qui venait de loin, de l'intérieur des terres. C'était comme une chute d'eau, dont le mugissement croissait, au fur et à mesure que nous avancions. Curieux par nature, je mis pied à terre, après avoir donné l'ordre à mes compagnons de ne pas quitter notre barque, et je m'enfonçai sous bois. Or, quel ne fut pas mon étonnement, au bout de quelques pas, d'y trouver une cabane. J'en poussai la porte, qui n'était pas même fermée au loquet, et je vis, à la lueur d'un grand feu, un homme à barbe blonde, qui se leva vivement à mon approche. Il manifestait une surprise non moins vive que la mienne, et m'examina longuement. Puis, il m'adressa la parole dans notre belle langue du Nord. Il la parlait mal, l'ayant désapprise; pourtant nous pûmes nous comprendre. Je lui demandai depuis combien de temps il était dans ce pays, et il me répondit que le souvenir du naufrage qui l'avait jeté sur la côte voisine remontait si loin qu'il n'était plus qu'un point vague dans son esprit.

« — J'ai vieilli, dit-il, ma barbe a blanchi. »

« Je lui certifiai qu'il se trompait; et, en vérité, sa barbe était blonde comme de l'or.

« Il hocha la tête, d'un air de doute, et reprit :

« — Je me rappelle, cependant, que c'est à la « suite d'une descente aux Orcades que mon « *Drakar*, emporté par un courant que ni ma « voile ni mes trente rames n'auraient pu com- « battre, vint, après plusieurs jours d'angoisses « et de privations, s'échouer sur un récif où il se « brisa. Tout l'équipage périt dans ce naufrage, « et, seul, je suivis le cours d'eau que tu viens « de parcourir, tantôt sur ses bords, tantôt à « distance, dans les bois ou dans les prairies. « J'arrivai ainsi à l'endroit où nous sommes et « qui est près de la cascade sacrée, dont tu en- « tends le fracas. Ma présence fut vite connue; « un grand bruit m'annonça l'approche d'une « foule; je me crus perdu. Aussi, quelle ne fut « pas ma surprise, quand je vis tout un peuple « m'environner et se prosterner devant moi.

« Je n'en pouvais croire mes yeux et me de- « mandais par suite de quelle confusion ces « hommes m'adoraient. J'ai su, plus tard, qu'une « légende du pays annonçait la venue d'un dieu

« vivant, dont la peau, diaphane, laissait voir
« courir un sang rose, et dont les cheveux et la
« barbe, en auréole, semblaient des rayons de
« soleil. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que
« ces braves gens m'aient pris pour ce Messie;
« car j'avais alors le sang vermeil, et, quoique
« tu en dises, les cheveux et la barbe plus
« dorés que maintenant. »

On pense avec quel intérêt croissant Hervador écoutait le récit du vieux moine. Il ne pouvait y avoir aucun doute pour lui. Le solitaire de la cabane et le dieu dont lui avait parlé le chef blanc de la clairière aux sacrifices, n'étaient qu'un seul et même personnage. Singulier hasard — ou plutôt singulier courant — qui avait conduit, à diverses époques, plusieurs hommes au même point de la côte mystérieuse! Cependant, le moine continuait :

— Mon hôte avait complètement perdu la notion du temps. Il lui semblait qu'il avait vécu toute une vie sur cette terre, bien différente de toutes celles qu'il avait visitées. Il se demandait même si son ancienne patrie, si les rives chaudes des contrées où il avait atterri, si la mer immense, aux vagues écumantes, aux remous capricieux,

n'étaient pas un rêve ; et, par moments, — son esprit s'étant, à la suite de son naufrage et de la perte des siens, quelque peu voilé, — il n'était pas loin de se croire le dieu immortel que des miliers d'âmes adoraient en sa personne. Aussi fut-il très surpris, quand, par un effort de mémoire, il m'eut dit qu'il était arrivé en 987 en ce pays, — d'apprendre qu'il n'y résidait que depuis sept années. Il n'en revenait pas, et quand je lui demandai comment il s'appelait...

— Il répondit : Ary Marson, interrompit Hervador.

A ce nom, le vieux moine tressaillit.

— Mon fils, où as-tu entendu prononcer ce nom, demanda-t-il?

— Dans le pays même dont tu me parles, mon père. Il est au fond d'un golfe. La rivière qui l'arrose est, comme tu l'as dit, large, profonde et bordée de grands arbres; on y voit aussi des prairies et des collines ; et, quand on a remonté pendant quelque temps le cours de l'eau, le bruit d'une cascade se fait entendre au loin...

— En vérité, tu connais le pays ; mais, dis-moi, qui t'a parlé d'Ary Marson ?

— Son successeur, mon père.

— Un chef indigène, sans doute?

— Non, un blanc, un Scandinave comme lui, comme vous, mon père.

— C'est impossible! Ary Marson était le seul blanc qui fût dans la contrée. Tous ses compagnons, je te le répète, avaient péri dans les flots, d'où il ne s'était sauvé que par miracle. Et c'est moi qui l'ai emmené, la nuit même où je le découvris; car, lorsque sa raison se fut éclaircie, il eut hâte de fuir, de revoir la mer, de revivre de son ancienne vie. Je remis donc à la voile, et, grâce à la brise qui soufflait de terre, au petit jour, le pays sur lequel Ary Marson avait régné et pontifié se profilait au loin comme une barre bleue... Le brave compagnon était hors de vue de son peuple, qui, tout en l'adorant, le tenait captif. Du reste, il n'a pas gagné à recouvrer sa liberté; le gros temps nous prit au bout de peu de jours, et il fut de ceux que la mer en furie garda pour son tribut.

En réponse à cette confidence, Hervador fit le récit exact de ses aventures à la Terre des *Hommes blancs*. Il retraça la cérémonie bizarre dont il avait été témoin, la venue du chef originaire d'Islande, ses paroles, ses souvenirs d'Ary Mar-

X



CEPENDANT LE MOINE CONTINUAIT. (P. 202.)

son, et, en dernier lieu, le soin avec lequel il avait caché son identité. Le seul indice qui pût s'y rapporter était l'épée et l'anneau qu'il lui avait confiés avec mission de les remettre à Kjartan, colon de Froda, et à Thuride, sa mère.

— N'a-t-il rien ajouté? demanda vivement le vieux prêtre.

— Sur mon insistance, il m'a autorisé à dire que ces riches présents venaient de quelqu'un qui fut plus ami de la dame de Froda que de son frère, le *gode* d'Helgafell.

A ces mots, le vieillard tomba dans une profonde méditation. Quand il en sortit, ses yeux étaient pleins de larmes.

« Mon fils, dit-il, tu as connu l'un des plus honnêtes hommes de la terre. Son histoire est chevaleresque, et je te la veux conter.

« Avant d'être ce que tu l'as vu, Bjorn *Kappi*, c'est-à-dire *l'athlète*, était grand, beau, brave comme son épée, et, de plus, poète, ce qui, dans notre pays, n'a jamais nui. Il devait sa réputation moins à sa haute taille, à son visage gracieux et à son indomptable témérité qu'à ses aventures avec le *gode* d'Helgafell.

« Le *gode*, c'est-à-dire le *magistrat* d'Helga-

fell, avait une sœur, la belle Thuride, fiancée à Marstan, colon de Froda et prince de l'Islande. C'était un grand honneur pour la famille de Thuride que cette alliance; et, de son côté, le *gode* se voyait déjà promu aux plus hautes dignités du pays. Quant au peuple de l'humble bourgade, tenue jusque-là pour l'une des plus infimes du pays, il ne se connaissait pas d'allégresse et rêvait de franchises municipales, à l'exemple des habitants privilégiés des grands centres.

« Seule, Thuride ne partageait pas la joie générale, non que Marstan ne se montrât empressé auprès d'elle, mais parce qu'elle regrettait d'avance sa vie tranquille, au foyer paternel, où, parmi ses campagnes, elle passait ses jours et ses soirs à filer au rouet, et à chanter de vieilles chansons. Cependant, elle engagea sa parole au prince, et les fiançailles furent célébrées solennellement à Helgafell.

« C'est durant les fêtes qui marquèrent cette époque que Bjorn vit Thuride. La beauté de la jeune fille fit grande impression sur son âme, et il exalta ses mérites et ses charmes en vers pleins de tendresse, qui ne furent pas du goût

de tout le monde. Le prince étant reparti pour Froda, ce fut le *gode* d'Helgafell qui se chargea d'éconduire le doux poète. Il tenait à ses hautes destinées et n'entendait pas que sa sœur, les fiançailles accomplies, rompît son alliance projetée, pour épouser l'aventurier que les hasards d'une fête avaient mis sur sa route.

« Et, en vérité, Bjorn recherchait toutes les occasions de se rapprocher de Thuride et de lui parler. Thuride l'évitait. Elle avait conscience de son devoir, des engagements qu'elle avait pris envers Marstan. Et puis, une secrète terreur étreignait son âme à la pensée que Bjorn courait un danger; car elle connaissait son frère, — et pour cause, — elle le savait capable de toutes les félonies.

« Elle confia ses craintes au poète, qui ne fit qu'en rire. Et comme, ce jour-là, ils erraient sous des arbres baignés de lumière, elle, très alarmée, lui, plein de bravoure, il lui dit.

« Déesse au fil d'or, souhaitons que le soleil, oubliant les heures, reste encore sur la vallée.

« Mais Thuride insista pour qu'il partît, et il lui fallut s'exécuter. Il prit donc son chemin à travers bois. A peine s'y était-il engagé qu'il

tomba dans une embuscade. Il se défendit vaillamment contre une troupe de bandits, qu'il mit en fuite, et, comme celui qui paraissait leur chef courait plus fort que les autres, il lui cria :

« *Gode* d'Helgafell, il t'est plus facile de condamner un innocent que de combattre un vaillant homme!

« Le *gode*, c'était lui en effet, ne répondit rien et continua sa course. Son entreprise n'ayant pas réussi, un moyen lui restait d'éloigner Bjorn. Dans la bagarre, un des assaillants avait été tué. Cela lui suffit pour traduire en justice celui qu'il avait voulu assassiner... »

Sur ces mots, dits d'une voix tremblante, le vieillard s'arrêta. Un nuage passait devant ses yeux, qu'il voila de sa main. Il se remit promptement, et continua :

« Bjorn fut donc poursuivi devant le *Thudg* de Thorsnes, et, malgré la défense des fils de Thorlak, qui avaient été témoins de l'aventure et savaient que tout s'était passé loyalement, de son côté du moins, il fut condamné à payer le prix du sang et à s'exiler d'Islande pendant trois ans.

« Il partit, la rage au cœur, car, tandis qu'il s'éloignait, le prince Marstan arrivait pour épouser sa belle fiancée... »

A ce point encore, le vieux moine eut un arrêt, durant lequel ses pensées semblaient se livrer un pénible combat. Il reprit, ensuite :

« D'autres auraient passé leur temps d'exil à la cour de Norvège, ou chez quelqu'autre monarque, ami des plaisirs et de la bonne chère; Bjorn pensa que les Dieux lui infligeaient cette période d'épreuve pour fortifier son corps et son âme. Au lieu de la vie de palais il choisit donc la plus rude de toutes, celle des *Viginkars*, ces pirates célèbres, qui furent, de tout temps, la terreur des mers du Nord.

« Les *Viginkars*, dont le siège se trouvait dans l'île de Wellin, à l'embouchure de l'Oder, étaient soumis aux règles les plus sévères. Avant de prendre rang dans la compagnie, les candidats devaient prouver, par témoins, qu'ils n'avaient jamais refusé un défi; puis, ils s'engageaient, sous serment, à ne révéler qu'à leur chef suprême les secrets intéressant l'ordre. C'était une de ces sociétés occultes qui couvraient déjà la plus grande partie des pays d'Occident et d'Orient; celle-

ci dépassait en rigueurs toutes celles dont les noms ont fait trembler le monde. Ses membres, sur un signe, se battaient comme des lions, sans souci du péril, et jouaient avec la mort sous le glaive même du bourreau. Parmi les plus vaillants se distinguait notre héros; c'est là qu'il mérita son surnom de *Kappi*.

« Cependant, tout a une fin, en ce monde, et, les trois ans écoulés, Bjorn revint en Islande et se fixa dans sa ville natale...

— A Kamb, district de Thing, interrompit Hervador.

— Comment le sais-tu?

— Parce qu'il me l'a dit.

— C'est vrai! J'oublie que tu l'as vu, que tu lui as parlé! Donc, il se fixa d'abord à Kamb, mais bientôt il ne put résister au désir de revoir Thuride. Dans une fête, au palais princier de Froda, Bjorn rencontra la princesse. Elle était alors mère d'un enfant adorable, Kjartan, dont les boucles blondes s'épanouissaient sur un cou de jeune taureau. Bjorn s'approcha, prit l'enfant, et, à bout de bras, le montrant aux invités, il lui pronostiqua, en beaux vers et en notes dûment scandées, un avenir chevaleresque. Les convives

avaient beaucoup bu, et le *gode* d'Helgafell, dont la haine contre son ancien adversaire ne s'était jamais calmée, prit mal cette action si noble. En l'absence de l'époux de Thuride, qui était en visite à la cour de Norvège, il résolut d'en finir, cette fois, avec le colon de Kamb, et, sans attendre la fin de la fête, il sortit suivi de plusieurs compagnons, et se porta à un endroit par lequel Bjorn devait passer.

« — Je ne veux pas le combattre dans sa demeure, avait-il dit à ses hommes, elle est fortifiée et bien défendue. A lui seul, notre ennemi vaut toute une troupe. Même avec des forces supérieures le succès ne serait pas certain. Nous allons donc l'attendre ici. Toi, Markof, mon parent, tu lui porteras le premier coup; tâche qu'il soit aussi le dernier, car il faut soutenir un rude combat contre le loup qu'on ne tue pas du premier coup.

« A ce moment, Bjorn approchait. Pour toute arme il avait son épée dont le pommeau reluisait à la clarté de la lune. En arrivant au bouquet de bois où les compagnons se tenaient embusqués, il s'arrêta net et cria d'une voix retentissante :

« — Thorfinn Sigurdson, Jarl des Orcades, si tu n'es pas un chevalier félon, jette bas ton masque, ton faux nom, ta qualité de juge, et viens combattre loyalement celui dont tu as à te venger.

« A cet appel, le frère de Thuride bondit hors de sa cachette :

« — Malheureux ! s'écria-t-il, ne répète pas ce nom. Nul ne le connaît ici ; et toi-même, comment l'as-tu appris?

« Alors, Bjorn, gouailleur :

« — Si le *gode* d'Helgafell n'avait pas condamné le sire de Kamb à l'exil, le sire de Kamb n'aurait pas eu l'occasion de passer aux Orcades, en allant chez les Viginkars ; et, ne passant pas aux Orcades, il n'aurait jamais su que le *gode* d'Helgafell n'est autre que l'ancien Jarl des Orcades, chassé de son pays pour crime et trahison.

« — Tu mens.

« — Si je mens, que Thorr brise mon épée pour me livrer désarmé à tes coups !

« — Ton épée n'empêchera pas la mienne de trouver le chemin de ta poitrine.

« — Eh bien, fais retirer tes compagnons, et viens te mesurer avec moi.

« Le *gode* fit un signe, et ceux qui se tenaient près de lui s'éloignèrent.

« Alors s'engagea entre ces deux hommes une lutte digne des temps héroïques. De leurs épées nues jaillissent des étincelles qui, dans la nuit bleue, s'élancent comme des gerbes d'or; le cliquetis des fers surchauffés se répercute à l'infini, donnant l'illusion du choc de deux armées. Les combattants, l'œil en feu, l'écume aux lèvres, les bras gonflés jusqu'à en éclater, se pressent, se chargent, s'emmêlent. Ils ne font plus qu'un, et de leurs haleines confondues un seul cri s'échappe, strident, rageur, implacable... Il domine tout. Et un grand silence lui succède... Le *gode* est à terre, sanglant... Les champions, Markot en tête, s'élancent à son secours; mais il les écarte :

« — Rentrez chez vous, » dit-il brusquement.

« Et se tournant vers Bjorn :

« — Les Dieux ont jugé; ma vie t'appartient.

« — Non, vraiment, mon compagnon, elle est bien à toi. Tu t'es conduit en brave, et j'aime les braves. Qu'exiges-tu de moi? Je jure d'exécuter ta volonté.

« — Elle serait au-dessus de ton courage.

« — Parle! Rien n'est au-dessus de mon abnégation.

« — Je veux, tu m'entends bien, le repos de ma sœur Thuride.

« — Et pour y parvenir, que faut-il faire?

— « T'éloigner pour toujours.

« Le sire de Kamb n'eut pas une hésitation. Il dit :

« — Thorfinn Sigurdson, je partirai demain, sans avoir revu Thuride, sans avoir embrassé cet enfant, que je m'étais pris à aimer. Je te le jure, tu n'entendras jamais plus parler de moi.

« Et, en vérité, le lendemain même, il partait, et je ne l'ai jamais revu.

— Comment, mon père, vous seriez.....?

— ... L'ancien *gode* d'Helgafell.

— Permettez que je vous appelle d'un autre nom, que je salue en vous le souverain...

— Tais-toi! Les bons religieux parmi lesquels je suis venu chercher le pardon et l'oubli ne savent et ne sauront jamais qui je suis.

— Et Thuride?

— Morte.

— Et son fils Kjartan?

— Mort aussi.

— Et comment expliquez-vous que Bjorn Kappi ait atterri, après vous, sur les rives d'outre-mer?

— Il aura voyagé longtemps et cherché des côtes inconnues, en vrai *Viginkar*. Moi, j'avais pris la mer pour chasser les idées sinistres et les remords qui hantaient mon esprit. Je l'ai devancé sur la terre du couchant. Tu es, toi, le trait qui nous unit. Dieu m'a pardonné. »

En disant ces mots, le vieux moine rabattit son capuchon sur sa face toute blanche et continua sa promenade sous les arceaux.

Jamais plus Hervador n'entendit le son de sa voix.

CHAPITRE XVII.

LES ÉVÊQUES.

On s'émeut en Europe des terres transatlantiques. — L'évêque Jonus au Groenland. — Il passe au Vinland en 1059. — Il y trouve la mort. — Un évêque-pirate. — Erik Upsi. — Le baptistère de Newport. — Madoc ap Owen passe en Amérique avec toute une flotte, partie du pays de Galles en 1170.

Entre-temps, le Vinland commençait à se faire connaître en Europe.

Le roi de Danemark Svend Estrithson avait longuement entretenu son ami, son confident, Adam de Brême, des plages d'outre-mer, loin, loin, vers l'ouest, où le climat était plus doux qu'en Normandie, regardée jusque-là comme la perle, la rose, la pomme d'amour des conquêtes scandinaves ; et le célèbre chroniqueur s'était empressé de consigner cette découverte pour en transmettre les merveilles à la postérité, qui s'en est, d'ailleurs, fort peu souciée.

En Norvège, les colonies transatlantiques

XI



AUCUNE MAISON NE S'OUVRIT POUR LE RECEVOIR. (P. 223.)

étaient considérées comme un véritable grenier d'abondance, d'où la mère patrie tirait, à défaut du vin qui se consommait sur place, des bois précieux, des fourrures, des dents de phoque et de l'huile de baleine. Plusieurs rois s'étaient inquiétés de ces parages fortunés et, mus par l'appétit de leurs courtisans, avaient manifesté l'intention de les rattacher par des liens administratifs et fiscaux à la couronne. Ils n'en avaient rien fait, heureusement, ce qui sauvegardait la prospérité du Vinland, — provisoirement, du moins.

Enfin, Gudride avait porté la « bonne nouvelle » à Rome, où l'on prit note de ses renseignements. Aucun pays n'était, au dire de la veuve de Thorfinn, plus favorable à la propagation de la foi chrétienne. Le zèle apostolique de Leif Erikson, continué par Thorvald et ses successeurs, avait merveilleusement préparé les voies, et Leifs-Budir était le point désigné pour l'établissement d'un évêché.

La Curie prêta l'oreille à ces ouvertures, et, sur les indications précises de Gudride, un prélat fut dépêché de Rome pour organiser la religion, sur des bases pratiques, dans le Nouveau-Monde.

Avant d'y parvenir, ce missionnaire fit de nombreuses stations. Il fut d'abord évêque en Norvège et prêcha la foi romaine dans certains coins où, fuyant les persécutions d'Olaf Tryggvason et de son successeur Olaf le Saint, s'étaient réfugiés des groupes de partisans jaloux de garder intactes les traditions et les héroïques légendes des aïeux. Puis, après avoir vainement tenté d'amener à lui ces brebis récalcitrantes, et n'ayant pas le loisir d'attarder son éloquence, Jonus — c'était le nom de cet apôtre — se fit conduire en Islande, où sa bonne étoile lui ménagea l'hospitalité du monastère de Froda.

Il rencontra là Hervador qui lui donna toutes les indications désirables sur le Vinland et sur la Terre des Hommes blancs, sans omettre l'histoire de Bjorn-Kappi, telle que la lui avait contée le Jarl Thorfinn Sigurdson, mort depuis peu.

Gudride vit aussi le saint homme. Elle compléta les instructions du mari de Syasi, particulièrement pour ce qui concernait le Vinland et le Straum-Fjord. Toutefois elle engagea vivement l'envoyé romain à passer par le Groenland où il trouverait nombre de guerriers et de marins qui avaient fait le voyage des pays d'outre-mer et le

guideraient dans l'accomplissement de sa mission.

Jonus prit donc le chemin de Brattehilde, dont Gudride lui avait vanté l'hospitalière renommée. Mais, quand il y parvint, Leif venait de mourir. Il était le dernier de la glorieuse lignée d'Erik-le-Rouge, et sa maison, fermée, semblait porter le deuil des fastes évanouis. Morts aussi, ses compagnons, et ceux de ses frères. On était alors en l'année 1059, et plus d'un demi-siècle s'était écoulé depuis l'étonnante épopée à laquelle Leif, Thorvald, Thorstein, Thorfinn et Gudride avaient attaché leurs noms. Les transactions devenues moins suivies entre le Groenland et le Vinland, étaient exclusivement entre les mains de colons vinlandais qui, de temps à autre, apparaissaient, pour repartir aussitôt leurs marchandises vendues.

Le hasard amena un de leurs bateaux, à quelque temps de là. Jonus questionna les marins qui le montaient; ceux-ci se tinrent sur une réserve farouche. Ils se trouvaient bien chez eux, disaient-ils, et n'aimaient pas qu'on vînt les exploiter sous prétexte de leur rendre visite. L'évêque, sans faire connaître sa qualité, leur assura

qu'il n'était ni marchand, ni chasseur, ni même agronome ou vigneron, mais un homme simple, de paix et de miséricorde, dont le seul but était d'affermir leurs compatriotes dans la religion que leurs pères avaient adoptée.

A ce langage, les Vinlandais se regardèrent, fort surpris, et se renfermèrent dans un mutisme, dont rien ne les fit sortir. Lorsque Jonus leur demanda de les accompagner, ils ne répondirent même pas. La vue d'une bourse bien garnie put seule les amener à composition. Ils consentirent à prendre l'évêque avec eux; mais, pendant la traversée, leur attitude envers lui ne se détendit pas. Ils faisaient leur besogne, et ne s'occupaient pas plus de leur passager que s'il n'existait pas.

A terre, ils le débarquèrent et s'en allèrent à leurs affaires. Jonus, isolé, fort empêtré de sa personne, parcourut le village de Leifs-Budir, dont aucune maison ne s'ouvrit pour le recevoir. Les gens le regardaient passer, curieusement, et lui tournaient le dos quand il s'apprêtait à leur adresser la parole. Cependant quelques colons finirent par s'inquiéter des allées et venues de cet étranger, dont l'accoutrement

éveillait l'attention publique, le digne prélat ayant cru devoir endosser ses habits pontificaux pour débarquer. Fort des renseignements de Gudride, il avait pensé que sa présence causerait une profonde impression sur ce peuple dont l'ancienne compagne de Thorfinn lui avait vanté les bons sentiments et la ferveur chrétienne. Pour rendre son apparition plus solennelle, et pour mieux éblouir ses futures ouailles, il avait donc voulu leur apparaître avec tous les attributs de son rang. Mais le Vinland de 1059 n'était plus le Vinland de Thorfinn et de Gudride. Freydize, la païenne, avait passé par là, et bien d'autres après elle, qui avaient rétabli le culte d'Odin.

Thor, Balder, Frigga, Freya et Vala régnaient maintenant sur le Vinland. Et, comme le culte de ces divinités excluait, sous peine de mort, toute pratique étrangère à leur adoration, Jonus, soupçonné de leur être hostile et de vouloir rabaisser leur crédit, fut arrêté, interrogé, et, sans délai, offert en sacrifice aux élus de la Walhalla.

Ainsi périt, le jour même de son arrivée, le premier évêque qui ait touché la rive américaine. Cependant l'exemple de Jonus fut loin de rebuter

les apôtres chargés de conquérir à la grande famille chrétienne les contrées mystérieuses qui s'étendaient au delà de la mer immense jugée jusque-là sans limites. D'autres prélats lui succédèrent et furent sacrifiés comme lui. Enfin, en 1121, un évêque du Groenland, Erik Upsi, jaloux de venger ces victimes d'un fanatisme farouche et de rétablir dans leur foi d'origine les habitants du Vinland, partit à destination de ce pays, non en pacifique missionnaire prédestiné à l'auréole des martyrs, mais en prélat-pirate, vrai Roi de Mer du céleste domaine, tenant d'une main la croix, et de l'autre la hache d'abordage.

Ses compagnons étaient à l'avenant, clercs soudards, prêts à toute besogne, matelots fanatisés, avides de représailles. Ils abordèrent en exécuteurs des hautes-œuvres ce pays où avaient retenti jadis les tendres chansons d'Anlaf et les gais propos des convives de Leif-le-Fortuné. Que se passa-t-il? Par quels moyens le Vinland se radoucit-il au point qu'Erik Upsi se démit de son évêché de Gardar pour se consacrer exclusivement à son diocèse d'outre-mer...? Les moines islandais sont muets à ce sujet. Ils se bornent à constater le fait, en exaltant les vertus

du prélat groenlandais et l'extension de sa propagande.

Le Vinland s'était considérablement accru. Ses habitants avaient créé des colonies dans les îles voisines et sur plusieurs points de la côte. Le centre de son activité paraissait même s'être déplacé pour se fixer dans Rodde-Island; et du tout était résulté un véritable royaume transatlantique, propre à devenir un diocèse modèle.

Pour mieux l'organiser, l'évêque Erik Upsi s'établit à la pointe méridionale de Rodde-Island, à proximité de l'endroit où s'élève actuellement la ville de Newport! De ce point il avait tout le nord de sa sphère d'action sous la main, en même temps qu'il surveillait les côtes de la Caroline, de la Virginie et de la Floride; les Normands s'étant répandus dans tous ces pays. Les *Hommes blancs,* refoulés par eux, leur avaient livré les riches contrées qui avoisinent Washington et Richmond, et, si les Skrellings ne tenaient pas encore la Floride, bien que leur mouvement d'invasion les eût déjà portés vers le Mexique, ils en occupaient tout au moins les rives sur le versant océanique.

Upsi visita ces diverses parcelles de son diocèse, dont les habitants devaient avant tout venir se faire baptiser en sa résidence épiscopale, qu'il avait décorée d'un superbe baptistère qu'on voit encore, et qui est connu dans le pays sous le nom de Moulin de pierre, nom que lui donna le premier gouverneur de Rodde-Island en 1638. C'est un bel édifice en forme de rotonde, porté sur huit arches appuyées elles-mêmes sur autant de colonnes, hautes de vingt-quatre pieds anglais, et qui sert actuellement de grenier à fourrages.

L'administration d'Erik Upsi répandit le bien-être et la prospérité dans les contrées soumises à son action. Sa renommée s'étendit au loin, et de tous côtés accoururent de nouveaux aventuriers attirés par les richesses dont on jouissait au delà des mers. Il en venait d'Islande, de Norvège, du Danemark. L'Irlande aussi fournissait son appoint, et le pays de Galles, à lui seul, équipait toute une flotte à destination de l'Amérique. Le barde gallois Meredith nous a transmis dans un de ses chants, qui — détail précieux — *précède de quatorze ans l'expédition de Christophe Colomb* —, le récit de

cette aventure hardie, qui se place en 1170.

Après la mort d'Oven Guineth, raconte le poète, les fils de ce grand chef se disputèrent son apanage, les armes à la main. La querelle fut longue, et des deux côtés le sang coula en abondance. Enfin, le cadet, Madoc ap Owen, las de cette guerre fratricide, non seulement céda, mais encore, pour échapper à toute tentation, équipa plusieurs navires, « afin de voir des terres nouvelles ».

Madoc laissa donc l'Hibernie derrière lui, et, après une longue traversée, durant laquelle ses pilotes tinrent sans cesse *la barre à l'ouest*, il parvint à des contrées où ne se trouvait aucun Européen, « et où il vit beaucoup de choses admirables ».

Il y laissa cent vingt hommes et revint au pays de Galles, où il raconta que les terres qu'il avait découvertes « étaient agréables et fécondes, et prêtes à recevoir ceux qui souhaiteraient d'échapper aux horreurs de la guerre civile ». Quand il eut persuadé beaucoup de monde, il équipa dix navires, les approvisionna de tout ce qui était nécessaire à l'établissement d'une colonie, embarqua un grand nom-

bre d'hommes et de femmes qui s'affligeaient des malheurs du pays gallois, et dit adieu pour toujours à sa patrie... »

Que sont devenus ces dix navires? On ne l'a jamais su. Sont-ils arrivés à bon port? Ont-ils fait naufrage en route? Cette dernière version est la plus probable.

Et tout cas, ce qui ressort clairement de cette expédition, c'est que les équipées de ce genre étaient fréquentes à cette époque.

La vieille Europe, toute à ses croisades et à ses déchirements intérieurs, ne s'occupe guère de ce qui se passe au delà de ses falaises. Nos Normands eux-mêmes, entraînés dans le tourbillon de la conquête, et séduits par le mirage des splendeurs orientales, se sont jetés dans la mêlée, âpres à la curée, par nature, mais frottés d'un esprit chevaleresque, qu'ils se sont merveilleusement assimilé.

Le temps est proche encore, cependant, où Ragnar Lodbrok, Ogier le Danois, Hastings, remontaient le cours des rivières, pillant et saccageant tout sur leur passage. Rien n'arrêtait leurs dévastations. Sur des chevaux enlevés aux paysans, ils pénétraient au cœur des provinces. Ils incen-

diaient les villes et les monastères. Les campagnes offraient l'aspect le plus désolé ; les landes couvraient la terre. Comme l'a dit un chroniqueur, témoin oculaire, on faisait des lieues entières sans voir la fumée d'un toit, sans entendre aboyer un chien.

C'est alors qu'une nouvelle invasion est signalée. Hroll ou Rollon, le terrible Norvégien, a paru dans la Seine. L'évêque Guy va au-devant de lui, à Jumièges. Il rapporte des paroles de paix ; mais l'épouvante n'en règne pas moins à Rouen. Elle redouble à la nouvelle que des bandes de pillards, descendus des navires, ravagent les bords du fleuve. Au loin, le ciel est embrasé par les maisons et les abbayes incendiées. Le peuple se réfugie dans les églises; on chante : *A furore Normanum, libera nos, Domine.*

Bientôt les « Dragons de mer » apparaissent à la courbe de Canteleu, volant sur les eaux, « emportés par leurs deux voiles blanches, semblables à des ailes ».

Au premier rang s'avance la barque du chef redouté. Ses guerriers poussent des cris terribles et brandissent leurs armes. Rollon prend terre.

On le reconnait à la majesté de ses traits, au feu

terrible de ses regards, à sa taille gigantesque. Il se dirige vers la basilique, prêt à donner le signal du carnage, que ses compagnons attendent avec impatience. — Et voilà que, devant l'évêque, qui, en habits sacerdotaux, et à la tête de ses clercs, paraît sous le porche, où brillent les cierges allumés, sa fureur tombe soudain. Cet appareil si simple a touché son cœur, a frappé son esprit; la ville est sauvée, et le pays renaîtra de ses cendres.

L'ère des rapines a cessé. Autant les Normands se sont montrés, jusque-là, pillards et ravageurs, autant ils respectent maintenant le bien de chacun. La sécurité se répand en tous lieux, et, comme preuve, des bracelets d'or, suspendus par ordre de Rollon dans la forêt de Roumare, y demeurent aux branches des arbres, sans que personne y touche.

Tout a donc changé subitement dans le nouveau pays de Normandie. Rollon se montre un merveilleux organisateur. Il fait régner la justice, réforme les mœurs de ses compatriotes, répare les désastres que ses soldats avaient causés, rétablit les monastères qu'ils avaient brûlés et donne, en ancien marin qu'il était, son atten-

tion à la marine qui, sous son règne, s'assagit, et, de guerrière devient marchande. Les *Nautes*, ou mariniers rouennais, exploitent le commerce de la Basse-Seine, et les anciens Rois de Mer, devenus commerçants, portent à Londres les vins de Bourgogne et le *crapois*, — c'est ainsi qu'on désignait les poissons qui fournissaient de l'huile.

Les successeurs du premier duc de Normandie continuèrent son œuvre de civilisation et d'essor commercial. Guillaume défendit d'arrêter et de gêner en rien le négoce des marchands, qui purent voyager, la ceinture pleine d'or, sans craindre aucune vexation. Et tel était le vent d'accalmie qui soufflait sur la contrée, qu'aucun homme n'eût osé en tuer un autre, en eût-il reçu la plus forte injure. Enfin, les commerçants rouennais étaient renommés pour leur loyauté : « C'est une espèce de crime parmi les Normands, écrit un chroniqueur bourguignon, de vendre une chose au delà de son prix ».

Dans la suite, le champ de cette activité commerciale, loin de diminuer, s'agrandit, d'abord du fait de l'occupation anglaise et grâce ensuite aux expéditions lointaines. Avant même les croisades, les navires normands traversaient le détroit

de Gibraltar et s'aventuraient dans la Méditerranée jusqu'aux côtes africaines et asiatiques, pour y chercher les produits de l'Orient. Et, quand les seigneurs de Normandie, parés de leurs armoiries et couverts d'armures éclatantes, allèrent guerroyer en Sicile, à Constantinople et dans le pays des lieux saints, des flottes marchandes les suivaient, qui rapportaient de ces parages lointains les étoffes précieuses, les parfums exquis et les épices, cette monnaie courante du moyen âge.

Aussi bien, l'Europe entière était grisée par ces expéditions chevaleresques, qui répandaient partout la richesse, l'amour du luxe, la sensation de la couleur, de la forme, de la beauté. La Méditerranée, sillonnée de flottes chargées de trésors, semblait un lac hanté par les fées, et les châteaux ainsi que les chaumières, au retour des croisés, reflétaient des coins éclatants de la magnificence orientale.

Ensuite, l'Afrique a le don d'exciter la soif des aventures lointaines. Sous Charles V, les Dieppois parviennent à la côte de Guinée; ils en rapportent de l'ivoire et de la poudre d'or. Aussitôt, chacun s'émeut. L'Afrique remplacera l'O-

rient; mais les Dieppois sont gens pratiques; ils ne content pas leurs secrets de navigation, et jouissent des produits de leurs découvertes sans en donner avis au gouvernement, trop occupé, dans ces temps, à réprimer les prétentions des grands seigneurs du Royaume, pour prêter attention à ce que font les autres. Leur navigation s'étendait donc de plus en plus, et le produit de leurs retours eût été immense, si leurs marchandises n'avaient pas été rançonnées dans leur transport par terre; car alors, la noblesse, fortifiée dans ses châteaux, s'emparait de tout ce qui passait à sa portée. Et puis, on se battait partout. L'Europe n'était plus qu'un champ de combats; le tocsin sonnait à tous les clochers, et la flamme incendiaire projetait sa lueur sinistre sur toutes les campagnes.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que nul ne s'occupât des expéditions transatlantiques. Elles étaient ignorées, d'ailleurs, et le temps en a si bien gardé le secret, qu'au fur et à mesure que nous avançons dans cette histoire de l'Amérique inconnue, nous sommes, à tout moment, obligé de nous reporter à nos preuves, pour nous assurer que nous ne sommes pas l'objet d'une hallucination.

CHAPITRE XVIII.

LA FIN DU VINLAND.

En 1261, la Norvège prépare la réunion à la couronne des États scandinaves d'outre-mer. — La Dîme romaine est établie au Vinland en 1279 ; il la payait encore en 1307. — La peste. — Les pirates. — La reine Marguerite de Waldemar porte le dernier coup à l'existence des pays d'outre-mer. — En 1389, les derniers colons abandonnent la partie, et, bien réduits par des calamités de toutes sortes, reviennent en Europe.

Rome, cependant, ne perdait pas de vue les colonies américaines, et, pour s'y mieux ancrer, après la mort d'Erik Upsi, qui avait été suivie d'un temps d'arrêt où la cohésion établie par cet habile organisateur menaçait de péricliter, la papauté se servit de la Norvège, à laquelle elle s'efforça de montrer tous les avantages qu'elle pouvait tirer de ces riches colonies en se les annexant définitivement.

Le vieux roi Hakon IV, tout à la dévotion du Souverain-Pontife, qui lui avait envoyé un car-

dinal-légat chargé de parachever en son royaume l'œuvre d'assimilation chrétienne, s'empressa de répondre au désir du perspicace Rainaldo de Segni, connu dans l'Histoire sous le nom d'Alexandre IV. Pour mieux entrer dans ses vues, ce fut un prince de l'Église, l'évêque Olaf, qu'il chargea, en l'année 1261, de préparer la réunion à sa couronne des états scandinaves d'Outre-Mer.

Ce prélat s'acquitta consciencieusement de sa mission. Il profita de sa qualité pour faire, du même coup, une propagande active en faveur de l'expédition d'Égypte que le roi de France Louis IX préparait de longue main, bien qu'à peine échappé de Damiette. Il fit des prosélytes, servit le programme politique du roi de Norvège, et, aussi, rapporta de son voyage des indications propres à favoriser l'établissement de la Dîme dans ces lointaines provinces.

Ce renseignement ne fut point perdu. Par lettre, expédiée de Viterbe et portant la date du 4 décembre 1276, le pape Jean XXI chargeait, en effet, l'archevêque Jon d'organiser le service des revenus transatlantiques. Mais ce prélat, déjà vieux, ne se souciait guère de s'expatrier,

et en des conditions pareilles. Il pria donc le Saint-Père de lui épargner un si long et périlleux voyage et se contenta d'envoyer à sa place « une sage et discrète personne » recueillir les dîmes et les commutations de vœux, tant dans l'évêché de Gardar que dans les *terres et îles voisines*.

Trois ans après, cette « sage et discrète *personne* » revint avec un chargement de bois précieux, de fourrures et de fanons de baleine. C'était la cotisation des Groenlandais et des Vinlandais réunis. Elle se continua, de dix ans en dix ans, jusqu'en 1307, époque à laquelle les dîmes du Vinland cessent brusquement de figurer sur le produit des collectes pontificales, tandis qu'en 1418 le Groenland payait encore annuellement au Saint-Siège, à titre de *Dîme* et de *Denier de Saint-Pierre* 2,600 livres de dents de morse.

Que s'est-il passé durant cette période? Des combats sanglants ont eu lieu avec les Skrellings, qui, refoulés du Sud, remontent vers le Nord. Les colons vinlandais en ont cruellement souffert; leurs rangs se sont éclaircis; leurs établissements sont ruinés, saccagés, détruits pour

longtemps. Toutefois, après le départ de ces parasites, le commerce reprend. Américains et Européens du Nord se livrent à un véritable chassé-croisé. Leurs navires sillonnent l'Océan. Jamais ère commerciale ne s'annonça si prospère.

C'est alors que soudain un même fleau s'abat sur les deux continents, de 1347 à 1351. En Europe, la peste noire décime les populations; en Amérique, elle les anéantit presque entièrement.

Puis surgissent des nuées de pirates, qui, chassés à outrance de Norvège et d'Islande, détruisent la colonie du Groenland, déjà languissante derrière son mur de glace, qui, de siècle en siècle, s'amasse autour de cette terre, aujourd'hui délaissée, l'enserre, la refroidit et tend à l'isoler du reste du monde. De là, ces écumeurs de mer s'élancent, par la route classique de Terre-Neuve et du Markland, vers les établissements du Vinland et de ses annexes, et, sans vergogne comme sans utilité, ils les pillent, pour l'amour du pillage.

Enfin, il était réservé à la mère patrie, à la Norvège elle-même, de porter le coup suprême à ses enfants d'outre-mer. La dynastie des Folkungs venait de s'effondrer, et la reine Margue-

rite de Waldemar préludait à la réunion des trois couronnes scandinaves sur la tête de son fils, le Poméranien, en s'annexant par des liens solides les contrées lointaines dont l'indépendance avait assuré la fortune. Par une inspiration draconienne, cette étrangère voulut avoir le monopole du commerce transatlantique. Elle déclara le Vinland domaine de la Couronne, en 1389, et, pour que nul n'eût l'idée de contrevenir à ses volontés, elle défendit, sous les peines les plus sévères, aux marchands d'y aborder, « à moins de pouvoir justifier qu'il leur a été impossible de résister à la force des vents et aux môles de glace qui flottent sur les eaux ».

Alors, c'est la ruine définitive. Les derniers colons, soumis aux exactions des commis du fisc, abandonnent la partie. Ils chargent leurs navires de ce qu'ils trouvent sous la main, et, sans détourner la tête, dépités et lassés, ils reprennent la route de la terre d'Europe.

Ainsi finit l'Amérique de l'an mil, qui avait duré tout juste *trois cent quatre-vingt-neuf* ans.



SINCLAIR L'INTERROMPIT BRUSQUEMENT. (P. 254.)

TROISIÈME PARTIE

NOUVELLE DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

A LA FIN DU XIVe SIÈCLE

CHAPITRE XIX. — EXPÉDITIONS BORÉALES.

Henry Sinclair, vice-roi des Orcades, puis roi des Féroë. — Il associe à sa fortune le Vénitien Nicolo Zeno. — Celui-ci fait venir son frère Antonio. — Les *Frères vivandiers*. — Exploration des côtes du Groenland. — Le monastère de Saint-Thomas.

Il était dit cependant que cette terre transatlantique, aux Européens depuis près de quatre cents ans, ne cesserait d'être visitée par eux jusqu'au moment de son occupation définitive par Christophe Colomb. A peine le dernier Normand venait-il de quitter les côtes, devenues inhabitables, des pays d'outre-mer, qu'un fils de la même race, mû par le même esprit d'aventure, et sans plus de données qu'en son temps Leif-le-Fortuné, se lançait sur l'Océan, soi-disant pour le purger des pirates qui l'infestaient; en réalité pour les imiter, à l'occasion.

Henry Sinclair, descendant d'un compagnon

de Guillaume le Conquérant, ne pouvant se plier à la vie béate de la cour d'Angleterre, avait pris le parti de chercher fortune en Écosse, qui était alors le champ clos de tous les batailleurs du nord. Puis, ce terrain ne suffisant plus à ses exploits, il s'était embarqué pour les Orcades, que se disputaient à main armée deux prétendants, Weyland d'Ard et Malis Spere.

Sinclair les mit promptement d'accord, en les battant l'un après l'autre, et en s'emparant de leur domaine, dont il se fit confirmer la possession par le roi de Norvège en 1379. A partir de ce moment il porta le titre de comte-souverain des Orcades, qu'il joignit à celui de baron de Roslin, qu'il tenait de son père.

Là encore, ce chevalier, digne enfant des Rois de Mer, ne put trouver à satisfaire son humeur inquiète toujours assoiffée de nouveautés. Il se tourna de divers côtés; mais aucune aventure digne de lui ne se montrait à ses yeux. Les temps héroïques s'étaient évanouis. Les croisades, qui, pendant plus de deux siècles, avaient favorisé si généreusement l'élan spontané de toutes les turbulences européennes, n'existaient plus qu'à l'état de souvenir. Du royaume de Robert Guis-

card il ne restait plus rien. En Sicile, les Hohenstauffen remplaçaient les Hauteville. Les derniers Normands, échappés aux massacres des Siciliens et des Italiens, s'étaient éparpillés sur les côtes africaines, où ils pirataient, de concert avec les Turcs, leurs ennemis de la veille. Enfin, le duché de Normandie lui-même avait fait retour à la couronne de France, par suite du déplacement de la politique de ses derniers souverains, qui les entraînait vers l'Angleterre, si chèrement acquise et si précieuse à conserver.

Les hommes du Nord, dont le rôle fut si considérable dans les bouleversements qui secouèrent l'Europe, de l'occident à l'orient, pendant les trois siècles qui suivirent l'an mil, se trouvaient donc au nombre des peuples vaincus ou confondus avec d'autres races. Ceux qui n'avaient pas voulu subir ce joug s'étaient retirés dans leurs frimas, où, à l'image de leurs ancêtres, ils menaient la vie d'aventures, sur terre et sur mer, pillant les navires et ravageant les côtes qui s'offraient à leur vue.

Ce fut alors une immense piraterie, de la Finlande au Groenland. Quatre forteresses suédoises des plus importantes avaient pour gouverneurs

des pirates. L'archevêque Arendt Clemenssen exerçait ouvertement le brigandage maritime; et le souverain des Trois Royaumes-Unis, lui-même, Erik de Poméranie, favorisait la course, en accordant des primes aux vaisseaux qui rentraient chargés de butin.

A défaut d'un autre débouché, Sinclair trouva son compte à cet état de choses. Il s'érigea le paladin de la grande route des océans et déclara la guerre au monde entier des pirates. Dans son programme, il s'était annoncé comme le protecteur des faibles et des opprimés; mais il ne tarda pas à oublier ses engagements. Sous prétexte d'épuration, il courut à toutes les barques, bonnes ou mauvaises, marchandes ou pillardes, et, sans distinction de pavillon, fit main basse sur le fret des armateurs aussi bien que sur le butin des corsaires. Les côtes de tous les pays scandinaves eurent tour à tour sa visite. Et, finalement, il s'appropria des pays entiers, au même titre que de simples cargaisons.

C'est ainsi qu'un Vénitien, Nicolo Zeno, ayant été jeté à la côte sur une île appartenant au groupe des Féroë, alors fort peu connues, — cet événement se passait en 1380, — Sinclair s'empressa

d'accourir pour prêter main-forte à ce navigateur malheureux, ou peut-être bien pour le piller, s'il lui restait quelque épave de sa fortune. Zeno, heureusement pour lui, n'avait plus rien; mais il possédait une grande connaissance de la mer, comme tous ceux de son pays, et, de plus, il jouissait d'une réputation de bravoure qui lui avait valu, tout jeune, un brevet d'amiral de la Sérénissime République.

Ces qualités méritaient bien qu'on prêtât quelque attention à sa personne; aussi l'impétueux Normand, sentant tout le parti qu'il pouvait tirer d'un tel compagnon, s'empressa-t-il de lui donner le commandement de ses navires, se réservant les descentes à terre et les expéditions à l'intérieur des pays qu'on visiterait. Grâce à ce système, la flotte et l'armée normande-vénitienne, opérant de concert, eurent facilement raison des indigènes qui tentèrent de s'opposer à leurs coups; de sorte que le royaume du baron de Roslin s'accrut, en peu de temps, et sans grand dommage, du très appréciable archipel des Féroë.

Zeno était un de ces Vénitiens que la rivalité des républiques maritimes italiennes avait jetés dans les grandes aventures. Les derniers venus

sur la scène gigantesque des océans, les Italiens, après avoir longtemps borné leur action aux rives turbulentes de l'Orient, s'étaient lancés dans la mer immense, à l'exemple des Espagnols et des Portugais. L'ère des grandes découvertes était proche, et il en soufflait déjà comme un sylphe avant-coureur. C'était l'époque où chacun, saisi d'inquiétude, scrutait l'horizon, en quête d'une terre nouvelle. D'aucuns descendaient, longeaient l'Afrique, battaient ses îles les plus proches, et sondaient l'inconnu jusque vers le cap des Tempêtes. D'autres remontaient, côtoyaient la presqu'île ibérique, passaient en revue les falaises de France, et, pris d'une curiosité de frimas, assez singulière chez des hommes nés sous les doux climats, cinglaient vers le nord, sans tracer de limites à leur intrépidité. Tel, Zeno, qui, parti pour l'Angleterre, ne s'arrêta, brisé sur un récif, qu'en pleine région boréale.

Et, ce qui peut sembler plus extraordinaire, c'est qu'il s'y trouva bien. Sur le point d'entreprendre de nouvelles expéditions avec Sinclair, Nicolo Zeno écrivait à son frère Antonio, resté au pays :

« Si tu veux voir le monde, pratiquer diverses

nations, te faire un nom illustre et une haute situation, suis la longue route que j'ai parcourue au milieu de dangers, dont je suis, grâce à Dieu, sorti sain et sauf; je te recevrai avec la plus grande joie, parce que tu es mon frère par le sang et par la valeur. »

Antonio s'empressa de répondre à cet appel. A l'exemple de son aîné, il s'arracha aux douces langueurs de la mère patrie, pour courir au pays des brumes et des banquises. La rencontre des deux Vénitiens fut des plus tendres, et Sinclair, désormais maître d'une flotte sans pareille, leva le pavillon des aventures.

Pour commencer, il déclara la guerre au roi de Norvège, dont les frères Zeni, quoique assez maltraités, détruisirent la flotte aux abords des Shetlands. Puis, renforcée des débris de la marine royale, qu'il fut aisé de convertir aux doctrines de la piraterie, l'escadre orcadienne écuma méthodiquement la mer, jetant partout la terreur. Petits et grands fuyaient devant elle, comme les poissons à l'approche d'une bande de requins, et, sur terre, les populations s'éparpillaient en désordre, aussitôt qu'elles voyaient apparaître une voile à l'horizon.

Jusque-là, la course avait été, dans les mers du Nord, aux mains d'une confrérie malfaisante dont les membres avaient pris le nom de *Frères vivandiers*. Aucune côte, aucun navire, n'était à l'abri de leurs coups. Devant l'immense supériorité numérique des Orcadiens, ils durent s'incliner et s'enrôler sous leur bannière, pour ne pas être mangés par eux.

Que n'eût accompli, cent ans plus tard, une force pareille, lancée contre le grand mouvement qui entraîna l'Europe vers le Nouveau Monde! Mais, alors, l'Océan dormait encore, voluptueusement étiré dans ses limbes tropicaux. Vers le nord se portaient l'attention, la convoitise des explorateurs; aussi Sinclair dirigea-t-il son action de ce côté. Il reconnut, en contournant les côtes d'Islande, sept îles nommées Talas, Broas, Iscant, Trans, Mimant, Dambert et Brès. Sans doute, ces îles, d'après les données actuelles sur l'Islande, n'étaient que des presqu'îles séparées les unes des autres par des fjords profonds et larges comme des mers. Ou bien peut-être, ces îles se sont, par la suite, soudées à la terre ferme, ce qui n'a rien d'étonnant dans une zone incessamment secouée par des phénomènes vol-

caniques terriens et sous-marins. De même, les Féroë formaient, en ce quatorzième siècle, relativement rapproché de nous, un continent, qui s'est, depuis, morcelé. Et aussi, il faut compter avec les cartographes de l'époque, qui en usaient délibérément à l'égard des terres et des mers, couvrant des vides à l'aide de figures allégoriques, et se trompant, de bonne foi, sur l'étendue des contrées nouvellement découvertes.

En quittant Brès, Sinclair longea le Groenland, cette terre promise des anciens Scandinaves, et il en explora « consciencieusement » les côtes. La pointe seule de ce pays, en ce temps-là florissant, surtout au point de vue commercial, méritait sa visite. Le fait peut nous paraître extraordinaire; mais un ancien chroniqueur, Bjarn Joneus, n'a pas relevé moins de cent quatre-vingt-dix villes dans le Westerbygd, et de quatre-vingt-dix dans l'Esterbygd, qui se trouvaient au sud du Groenland. Sans compter, dans la même zone, douze monastères à l'orient et quatre à l'occident, relevant de l'évêché de Gardar.

Sinclair et ses compagnons firent main basse

sur toute cette contrée, qui en reçut un tel coup qu'elle ne s'est jamais relevée. Ils ne la quittèrent que lorsqu'elle fut entièrement ravagée et qu'il n'y resta plus une dent de morse ou un baril d'huile; puis, d'après une indication précise, ils prirent le chemin du Nordstretur, sur la côte occidentale, où les riches Groenlandais avaient coutume de passer la belle saison.

La ville de Greipar était réputée la perle de cette villégiature. Les scaldes vantaient ses beautés et célébraient les heureux de la terre qui, l'été venu, « bravaient l'effroyable tempête » pour aller chasser et pêcher dans ces parages fortunés, « d'où l'étoile polaire était visible à midi ». Plusieurs stations, entre autres Kroksfiardarheidi, contrebalançaient, il est vrai, la vogue de cette plage à la mode; mais, malgré ses détracteurs, Greipar demeurait la station favorite, le Trouville, le Deauville, le Saint-Enogat du monde élégant de Gardar et du Lysur-Fjord.

Sinclair tomba donc comme une bombe sur Greipar. Il y trouva un groupe de maisons en bois, joliment construites, très décoratives, avec leurs avancées en pignons, lamées de briquettes multicolores et surmontées d'ornements chiméri-

ques, qui se détachaient, de jour et de nuit, sur un horizon toujours embrasé. Ces demeures communiquaient entre elles, appropriées chacune à un usage particulier. C'était un vrai caravansérail, quelque chose comme un phalanstère, où la vie était en commun. On dormait dans tout un quartier de la ville, on mangeait dans l'autre, et le reste était affecté aux cuisines, aux offices et aux magasins.

Tout cela fut détruit. Puis la flotte monta plus haut encore, passé le 72e degré de latitude boréale, jusqu'à l'Ile des Femmes (Kingiktorsoak), près de Tessuisak, où s'élève aujourd'hui la maison la plus septentrionale du globe.

Là, elle s'arrêta, et, rebroussant chemin, elle tourna le Groenland de nouveau, et s'en alla visiter la côte orientale qui lui réservait maintes aubaines. Cette navigation ne fut pas sans encombre. Un jour, par un temps très calme, les navires furent tout à coup secoués comme des noix sur un tamis. Ils se heurtaient entre eux, se repoussaient en une étrange mêlée, carambolaient comme un jeu de billes sur un billard, tandis que de la mer jaillissaient, avec des éclats sinistres, des gerbes colossales qui re-

tombaient en paquets sur les agrés. Au loin, tout grondait. Des lueurs étranges sillonnaient la nue, gonflée d'orage. Sur les tillacs s'effondraient, par intervalle, des grêles de pierre ponce. Du feu tombait aussi. C'était un vrai cataclysme, qui jetait la plus vive terreur parmi les marins, accoutumés cependant aux plus rudes épreuves.

Puis, soudain, on navigua sur une mer tiède, presque chaude, formant des golfes profonds, des fjords d'une remarquable placidité, que d'énormes amas de glaces flottantes, entraînés par les courants polaires vers des régions plus clémentes, découvraient par instants.

A la faveur d'une éclaircie, tandis qu'une banquise s'éloignait pour faire place à celle qui la suivait, et qu'on voyait pointer et grandir au Nord, la flotte normande passa tout entière, sans accident. Alors on aperçut un pays couvert d'herbes et de plantes, derrière lequel se déroulaient des plaines ondoyantes. De pauvres cabanes d'Esquimaux en garnissaient les rives, vrais gourbis de frileux, d'où s'échappait une fumée bleue qui révélait l'emploi d'un combustible, rare au Groenland, le bois. On se trouvait

donc dans une contrée privilégiée, phénomène curieux de la bizarrerie terrestre, où régnait une sorte de printemps perpétuel, et qui ne pouvait manquer d'offrir ample pâture au génie ravageur des arrivants.

Pour comble de surprise, la vigie du bateau-amiral, qui voguait en tête de la flotte, signala au fond de la baie un édifice dont l'aspect trahissait l'origine européenne. C'était un vaste bâtiment surmonté d'une croix. Nul doute, on était en vue d'un monastère, et, qui plus est, d'un monastère plus grandiose et plus riche que tous ceux qu'on avait pillés jusque-là.

Sinclair remercia Dieu de cette aubaine; puis il donna l'ordre à ses soldats de préparer leurs armes. Bientôt, toute l'armée fut à terre, en bon ordre, impatiente de combattre. En ce temps-là, les monastères, comme les châteaux forts, se défendaient, et les religieux, en rupture de bréviaire, ne le cédaient en rien aux hommes d'armes laïques, pour ce qui est de la valeur et de l'audace. Souvent même ils attaquaient, et alors ces saints personnages se transformaient en véritables démons.

Tel n'était pas le cas pour les pieux habi-

tants du monastère de Saint-Thomas qui s'élevait au fond de la baie du même nom, aujourd'hui séparée du monde par un mur de glace mais alors ouverte une partie de l'année, comme en avait pu se convaincre le bouillant Sinclair. C'étaient d'humbles religieux adonnés au travail et à la prière, et qui, malgré l'apparence de leur maison, vivaient en anachorètes, dégagés de toute passion et méprisant toute jouissance terrestre.

Lorsqu'ils virent s'avancer la troupe batailleuse des Normands et des Vénitiens, ils allèrent à sa rencontre, et l'un d'eux, qui paraissait leur chef, prit la parole pour s'excuser de la piètre réception à laquelle sa pauvreté le forçait.

Sinclair l'interrompit brusquement.

— Prêtre, dit-il, nous sommes accoutumés à ces litanies. C'est le faux prophète qui t'a soufflé ta défense. Je sais que ton couvent, ainsi que tous ceux que nous avons visités, renferme des trésors. Ta sainte vaisselle est d'or, et tes plats ordinaires sont d'argent; tes vitraux précieux laissent au soleil pâle le soin d'éblouir ceux-là même qui douteraient de tes richesses. Tes greniers, tes celliers, tes offices, regor-

gent de froment, de cervoise et de vivres. C'est tout cela dont nous voulons te défaire, parce que, ministre d'un Dieu d'humilité, tu n'as le droit de détenir aucun bien de ce monde. Ton hospitalité, nous l'acceptons, pourvu qu'elle soit à la hauteur de notre rang. Mes chevaliers sont tous de noble lignée; leurs compagnons ont faim de bonne chère et soif de fortes boissons. Pille tes magasins, perfore tes outres, vide à fond tes viviers, pressure tes réserves. Ainsi, chez toi, nous serons chez nous. Et, lorsque toi et les tiens vous n'aurez plus que votre peau sur les os, lorsque vos tenanciers et vos vassaux crieront merci sous nos fouets, et qu'il ne restera dans vos environs ni un arbre, ni une herbe, ni un morse, ni un oiseau, sans doute partirons-nous, en vous disant au revoir pour une prochaine saison.

Le prêtre laissait dire. Après un silence, il reprit :

— Chevalier, tu perds ton âme pour bien peu. Je te le répète, nous sommes pauvres, dénués de tout. Notre vaisselle est de bois. Sur une palette d'aubier Notre Seigneur daigne descendre, chaque jour. Son sang divin rem-

place le vide de nos celliers. Nos verrières ne s'irisent que de la flore glacée de nos frimas. Et nos vassaux, avec lesquels nous faisons assaut de charité, ne vivent, comme nous, que de surprises arrachées aux flots attiédis, aux joncs ennichés d'oiseaux, aux glaçons flottants peuplés d'ours et d'autres bêtes, qu'on mange pour tromper sa faim.

Sinclair ne se laissa pas convaincre par ces paroles.

— Prêtre, tu nous trompes, s'écria-t-il. Ce printemps précoce, cette haleine chaude des brises fortunées, ces prés qui, déjà, verdoient au milieu des glaces, décèlent un heureux pays, où, chaque été, le soleil dore les foins et grille les moissons. Crois-moi, ne cherche pas à nous abuser plus longtemps. Retire-toi et nous fais place, mes compagnons ont hâte de se restaurer.

Le moine ne bougeait pas.

— Tu parles de printemps ; et, en vérité, c'est un printemps dont nous jouissons, mais un printemps sans lendemain, sans été. Le soleil, éphémère, à un moment de l'année, n'a ni la force ni le temps de mûrir les fruits ni de gon-

fler les épis. L'herbe humide nous entoure, nous envahit, et, sauf la rose cuivrée, sans éclat et sans parfum, aucune fleur ne jette son sourire sur notre campagne.

— Alors, pourquoi restes-tu dans ce pays déshérité?

— Pour faire pénitence, mon fils; pour mériter le ciel par mes privations; pour racheter les fautes de ceux qui bravent la colère divine. Ah! si j'étais jeune comme toi, si j'avais encore la vigueur et la santé, et si j'étais le maître d'une flotte comme la tienne et le chef d'une armée pareille à celle qui te suit, je sais ce que je ferais. Au lieu de ravager de pauvres contrées, de m'attaquer à d'infortunés pêcheurs et d'insulter Dieu en dévastant ses saintes maisons, je courrais à de grandes aventures, je retrouverais des contrées où l'été ne prend pas de fin, où les arbres portent plus de fruits que de feuilles, où tout bouillonne de sève et de vie. Et là, pliant le genou devant le Seigneur, en l'admirant dans son œuvre, je mènerais une existence glorieuse et sans tache, je répandrais mon nom dans l'univers entier, et mes richesses, mises au service des causes justes et pieuses,

me rendraient le souverain le plus puissant et le plus admiré du monde.

Sinclair considérait avec étonnement le vieux moine, dont les yeux inspirés se détachaient vigoureusement sur les cheveux et la barbe blanche qui encadraient son visage.

— Eh! par Dieu, dit-il, ton programme serait le mien, s'il était applicable. Mais c'est un rêve, une chimère que tu me contes là; et, en attendant qu'un miracle en fasse une réalité, le plus simple est de continuer l'expédition commencée, quelque maigres qu'en soient les résultats.

Le prêtre souriait maintenant, avec un air entendu, qui jeta une sorte de vision empourprée dans l'âme du chef normand; et, comme le vieillard se taisait, Sinclair s'écria vivement :

— Parle donc! Tu connaîtrais ce pays?

— Le moine fit un signe d'acquiescement.

— Tu y es allé?

— Oui.

— Tu le retrouverais?

— Peut-être.

— Ah! par Dieu! mon père, si tu dis vrai,

je jure sur cette croix qui s'étale sur ta poitrine que tu auras le plus riche monastère de la chrétienté...

— Et que tu en seras le plus assidu pénitent?

— Oui, vraiment.

— Alors, mon fils, fais retirer tes soldats, et viens, en mon humble asile, écouter le récit que je te veux narrer de mes aventures. Elles sont extraordinaires, et je te promets de n'y joindre aucune invention et de te retracer les faits tels qu'ils se sont passés.

Pour toute réponse, Sinclair, pressé de connaître les révélations de l'abbé de Saint-Thomas, se tourna vers ses compagnons, qui ne comprenaient rien à ces atermoiements, et leur donna l'ordre de retourner à la flotte, où les frères Zeni étaient demeurés en observation.

Cette troupe de soudards accueillit, en maugréant, les paroles du maître. Mais, comme son autorité sur ses gens était sans bornes, ils obéirent et se retirèrent, en serrant les poings, de rage et de dépit, tandis que leur chef disparaissait sous la voûte qui menait au monastère, entouré des sombres religieux, sur lesquels tran-

chait son étincelante armure, bariolée à ses armes, et son haulme, couronné d'or, d'où s'échappaient, en cimier, des plumes d'une blancheur immaculée.

CHAPITRE XX.

DE TERRE-NEUVE AU GOLFE DU MEXIQUE.

Les aventures de l'abbé de St-Thomas. — A une époque antérieure, ce prêtre, du nom de Moël, simple pêcheur, avait visité de nombreuses contrées à l'ouest, au delà des mers fréquentées. — A travers un voyage très mouvementé, mêlé de combats, de scènes d'antropophages, il est facile de reconnaître Terre-Neuve et toute la côte américaine jusqu'à un pays que, par la description de ses temples, de ses idoles et de ses coutumes, on a tout lieu de prendre pour la Floride.

L'abbaye de Saint-Thomas était construite en rondins revêtus de planches en lamelles, le tout calfeutré de résine, d'étoupe et de peaux d'animaux. Il y faisait donc très chaud, surtout dans la chambre, assez vaste, du prieur, où, sous le manteau d'une cheminée monumentale, flambaient des bûches qui, partout ailleurs, eussent semblé la réserve de Noël.

Quand ils furent seuls, Sinclair et le prêtre prirent place sur deux escabeaux que décorait

XIII



IL APPRIT AU ROI A CONFECTIONNER DES FILETS. (P. 268.)

le monogramme de Notre-Seigneur, entrelacé de figures d'anges et de corps de démons. Sans tarder, l'abbé, comprenant l'impatience de son hôte, commença son récit.

Il s'appelait, de son nom, Moël, et se tenait pour originaire d'Islande, bien qu'il eût été élevé aux Féroë. Tout enfant, il avait ceint le surôit des tempêtes et chaussé les bottes enduites de graisse. Puis, de mousse il était devenu matelot et s'était engagé pour la pêche lointaine, plus productive, mais aussi plus dangereuse.

Longtemps il avait erré, parmi les glaces, d'un continent à l'autre, tantôt à l'ouest, tantôt à l'est, pêchant le petit comme le gros poisson, prenant au filet le congre et la morue, harponnant à l'occasion la baleine ou le lion marin, et, par intervalle, chassant à l'épieu l'ours blanc ou le morse aux dents précieuses.

Ensuite, il avait gagné sa maîtrise, et, la fortune lui souriant, il ne tarda point à commander une flottille de quatre barques bien armées, avec lesquelles il fit la pêche en grand. et aussi la course, car il n'était pas alors le saint homme qu'il était devenu depuis.

Or, un jour que son escadre donnait la chasse à un navire marchand, il lui arriva, comme cela avait été déjà le cas pour nombre de navigateurs, dont quelques-uns sont connus de nous, de se laisser entraîner à son insu par un courant, qui l'avait porté tout droit à une île inconnue, où les quatre barques s'étaient échouées tout d'une pièce.

Les Frislandais baptisèrent cette île, qui, probablement n'était autre que Terre-Neuve, du nom d'Estotiland, c'est-à-dire *pays à l'est*, parce qu'elle devait, dans leur pensée, former le promontoire avancé d'un continent qu'ils n'eurent pas la curiosité de rechercher. Là vivaient des indigènes qui n'avaient aucune ressemblance avec les Skrellings ou autres naturels des régions polaires. Ils ne rappelaient en rien non plus le type de la race normande, conquérante habituelle des zones septentrionales. Ces habitants, à l'air très doux, parlaient une langue mélodieuse, que les hommes du Nord ne comprenaient pas; mais ils leur faisaient signe que plus bas se trouvait un pays où ils pourraient se faire entendre.

Moël et ses compagnons continuèrent donc leur chemin dans la direction du sud-ouest, en sui-

vant la côte, jusqu'au moment où l'embouchure d'un fleuve, qui leur avait été signalé, s'offrit à leurs yeux. Ils le remontèrent et ne furent pas peu surpris d'apercevoir, à quelque distance, une ville considérable, aux bâtisses régulières, et qui paraissait très peuplée. Le chef de l'expédition se fit débarquer à l'entrée de cette cité, d'où les habitants, très intrigués à l'aspect des barques frislandaises, accouraient en foule pour voir de près ceux qui les montaient.

Contrairement à l'avis des indigènes qu'il avait tout d'abord rencontrés, Moël ne put se faire comprendre de ces naturels ; mais ils le conduisirent auprès d'un personnage qui paraissait l'objet de leur vénération.

Cet homme, à la peau blanche, aux cheveux blonds, parlait une langue du Nord, qui, tout en n'étant pas celle des Féroë, lui permit de converser avec le Frislandais. Il employait aussi, sans préjudice du dialecte local, un langage d'une sonorité toute particulière, dont il se servait en lisant à haute voix dans un livre épais, très chargé d'or et enluminé de couleurs vives. C'était un docte clerc, ministre d'une religion que Moël ne connaissait pas, mais vers laquelle

l'attira tout de suite la sérénité tendre et recueillie dont le visage du saint homme était empreint.

Après avoir questionné son visiteur, le digne prêtre conduisit Moël devant le roi ; car elle avait un roi, cette île de l'Est, de l'Estotiland, et, de plus, un roi très solennel. Il portait sur la tête une couronne de plumes de mouettes, et au cou un collier d'or; il était couvert de fourrures, comme la plupart de ses sujets; et son corps était peint de diverses couleurs. Il fit bon accueil à Moël, s'enquit de ses compagnons, et, quand il sut qu'ils naviguaient surtout pour la pêche, il manifesta le plus vif contentement. Il aimait, par goût, le poisson frais, et ses marins étaient si maladroits, qu'ils ne lui en fournissaient que de gâtés, ou de séchés, pris au loin des côtes, faute d'engins convenables et d'habileté.

Moël lui promit de pourvoir abondamment la table royale de son mets de prédilection, et, pour commencer, sans tarder, son office, il reprit avec ses barques le chemin de la pleine mer. Le plus grand succès couronna son entreprise; aux abords de l'île, sur quelque point qu'il jetât ses

filets, les eaux étaient si poissonneuses qu'elles semblaient un vivier, où les plus beaux spécimens de la gent aquatique se laissaient presque prendre à la main. Aussi les Frislandais ne comprenaient-ils pas que leurs devanciers ne fussent point arrivés à satisfaire les caprices de leur chef, d'autant que les matelots insulaires se servaient de bateaux bien construits, et dont le modèle se rapprochait tellement de celui des barques du Nord, qu'il semblait impossible que des Scandinaves n'eussent point créé cette marine, dans un temps antérieur.

Moël et ses compagnons, comblés de prévenances et de cadeaux, ne demeurèrent pas moins de cinq années sur le littoral de cette île, que les matelots islandais, attachés à la flottille, comparaient à leur patrie, comme dimension, mais plus fertile; les insulaires y cultivaient du froment et brassaient de la cervoise. Dans ses excursions à l'intérieur, le maître put remarquer aussi que l'Estotiland était arrosé par quatre fleuves. Le pays lui apparut couvert de forêts, de villes et de châteaux. C'était une contrée des plus civilisées et des plus agréables; aussi les Frislandais n'eussent-ils eu garde de s'en éloi

gner, si le roi n'avait conçu la malencontreuse pensée d'organiser une exploration vers le sud, où se trouvaient, lui avait-on dit, des pays bien autrement riches que le sien.

A cette occasion, Moël reçut le commandement de la flotte, qui se composait de douze bateaux, solidement établis, et munis de tous les agrès désirables. Il avait pour assesseur le prêtre qui lui avait, le premier, souhaité la bienvenue sur la terre étrangère. Le roi, tout en n'ayant jamais voulu se convertir au christianisme, n'en tenait pas moins en haute estime cette religion et surtout son ministre, qui, suprême épave d'une mission disparue, était, un beau jour, venu échouer en son île, où le meilleur accueil lui avait été offert, dès le début.

La présence du saint homme à bord de sa flotte avait donc paru nécessaire au souverain de l'Estotiland pour lui porter bonheur et la protéger contre les périls qui pouvaient la menacer. Avec un tel patronage, et sous l'habile direction du pêcheur frislandais, promu subitement au rang d'amiral, l'expédition se présentait sous les meilleurs auspices; mais l'événement ne justifia point ces présages. Après quelques jours

de navigation paisible, une effroyable tempête, comme le *Gulf-Stream* en cause fréquemment dans les eaux américaines, s'éleva subitement et fit rage parmi les bâtiments désemparés de la flotte.

Le plus grand nombre s'abîma sous les flots, et le reste fut jeté à la côte. De toute cette brillante marine il ne resta que Moël et le missionnaire, avec quelques hommes.

Un moment, ils purent se croire sauvés; mais, si les éléments leur avaient fait grâce, il n'en fut pas de même des indigènes. C'était une tribu d'antropophages, aux yeux desquels les blancs apparurent comme un régal de haut goût. Ils commencèrent par manger les gens de Terre-Neuve, quelque peu basanés, se réservant, pour la bonne bouche, les Frislandais et l'homme du Seigneur. Ce dernier fut sacrifié comme les autres, après avoir eu la joie suprême de convertir Moël et ses compatriotes.

Maintenant le tour de l'amiral était venu. Il avait été gardé pour le repas final, avec cinq de ses hommes; or, cette fois encore, ce fut son talent pour la pêche qui décida de son sort. Il apprit au roi de ces cannibales à confectionner des filets

et à s'en servir pour se procurer du poisson en abondance. Ce monarque, autant que son collègue de l'Estotiland, grand amateur de marée palpitante et sentant bon les âcres arômes du fond de la mer, fut si reconnaissant aux naufragés de leur adresse en cet art, qu'il leur donna la vie sauve, et les combla de faveurs. Puis, lorsqu'ils eurent fait des élèves et qu'il put se passer d'eux, il les vendit à un chef voisin, qui les paya fort cher, sur leur renommée.

Ce nouveau maître, non moins satisfait de leurs services, et tout aussi pratique que son devancier, mit à contribution leur science et leur enseignement, pour les céder ensuite, avec bénéfice, à un troisième chef, qui, à son tour, et dans les mêmes circonstances, les passa à un autre, et ainsi de suite, tout au long de la côte.

Ils changèrent ainsi de maîtres vingt-cinq fois dans l'espace de treize ans, visitant des contrées très diverses et des peuplades très différentes, ce qui leur permit de faire des observations aussi variées qu'inattendues :

— Nous avons vu, disait Moël, un pays très grand, *et comme un nouveau monde*, des populations grossières, allant nues, faute de savoir

travailler la peau des animaux qu'elles tuaient, n'ayant point de métaux, vivant de chasse et de pêche, armées de lances en bois et d'arcs, se combattant avec férocité, et toujours mangeant leurs prisonniers. »

Maintes fois, les blancs avaient été forcés d'assister à ces horribles festins, sans avoir jamais consenti à en prendre leur part, ce que les indigènes ne pouvaient concevoir, la chair humaine étant, selon eux, plus savoureuse que le poisson le plus délicat.

A chaque nouveau maître, les infortunés pêcheurs craignaient une catastrophe finale ; cependant d'étape en étape, ils parvinrent, sans encombre, dans un royaume où l'on trouvait plus de civilité, à cause de la douceur du climat. Ce qui n'empêchait qu'on y mangeât aussi les gens, mais seulement à la suite des cérémonies religieuses.

Ces sacrifices humains avaient pour théâtres de vastes édifices où s'élevaient des idoles aux formes bizarres et toujours fort laides. De grandes et populeuses cités les entouraient, et les forêts et les plaines qu'on traversait pour y parvenir étaient remplies d'une végétation luxuriante. Tout y respirait le bien-être, la richesse; la terre

produisait de tout en abondance, et l'or lui-même, ce stigmate des zones privilégiées, y semblait assez répandu. Les chefs s'en paraient dans les solennités, et le peuple prétendait qu'on en trouvait en quantité, plus bas, au sud-ouest.

Ce renseignement éveilla la convoitise des hommes du Nord ; le précieux métal n'exerce-t-il pas sa fascination sur tous les êtres, indistinctement. Ils résolurent donc de quitter l'heureux pays des grandes forêts et des temples garnis d'idoles, dont la description répond exactement à la Floride, pour la terre promise de l'or, qui, d'après la direction indiquée, ne peut être que le Mexique. Moël refusa de faire partie de cette expédition. Il exhorta ses compagnons, leur montra les dangers qu'ils allaient courir, en leur rappelant ceux auxquels ils avaient miraculeusement échappé. Vains efforts ! Alors, n'ayant pas la prétention de leur imposer ses volontés, il leur laissa toute liberté d'action et reprit seul le chemin par lequel ils étaient venus.

Comme il connaissait les idiomes des contrées qu'il traversait, et qu'il n'avait laissé que de bons souvenirs partout où il avait fréquenté, nul n'eut l'idée de l'inquiéter. D'aucuns voulurent le re-

tenir, en lui faisant valoir les avantages qu'il retirerait d'un séjour, même chez les cannibales les plus endurcis; rien ne put le décider à rester parmi ses amis les sauvages. Il avait toujours devant les yeux la fin tragique du prêtre que le roi d'Estotiland lui avait donné pour compagnon, et les préceptes et les exhortations de cet homme de bien lui avaient suggéré des pensées d'un ordre particulier, qui lui inspiraient le désir de terminer ses jours dans la prière et dans la contrition.

Dédaignant les biens terrestres qui s'offraient à lui spontanément et avec une prodigalité sans exemple, Moël quitta les rivages fortunés pour toucher à l'Estotiland, où il rendit compte de sa mission. Là aussi, les habitants mirent tout en œuvre pour le garder. Il refusa. Pendant quelque temps cependant, il reprit, désirant être agréable au roi, que son retour avait ravi, son ancien métier de pêcheur. Mais, un jour, au large, en relevant ses filets, ayant senti soudain un vent de sud-ouest enfler sa voile et l'entraîner dans la direction de son pays, il ne put résister à la tentation, et se laissant aller au cours des flots, il s'en remit à la Providence pour veiller

au soin de son rapatriement.

Celle-ci le maintint dans la bonne direction; il gagna facilement, sinon l'Islande ou les Féroë, du moins le Groenland, où il reçut de l'évêque de Gardar la consécration de ses vœux, avec mission de rechercher, en compagnie de plusieurs clercs, anciens marins comme lui, un endroit propice à l'établissement d'un monastère, dans l'extrême-nord.

Pour obéir à son chef, Moël longea la côte orientale du sombre pays des frimas, ne se laissant arrêter ni par les banquises ni par les plaines de glace, jusqu'au jour où, découvrant la baie d'eau tiède, il pensa qu'il n'y avait pas lieu d'aller plus loin.

C'était là que Sinclair le trouva, quelque vingt ans après la fin de ses aventures, mais encore si fort empreint de leur souvenir, qu'il n'en fit grâce d'aucun détail à son visiteur.

CHAPITRE XXI.

VOYAGE D'OUTRE-MER.

Hivernage à Saint-Thomas. — Mort de Moël et de Nicolo Zeno. — Expédition vers l'ouest. — Sinclair retrouve le Markland. — Traces d'une propagande chrétienne. — Il découvre ensuite un pays plus fertile ; mais ses compagnons demandent à retourner au pays. — Ils partent, tandis que Sinclair s'enfonce dans les terres. — On n'a plus jamais entendu parler de lui.

Le chevalier normand se croyait le jouet d'un rêve en écoutant le supérieur de l'abbaye de Saint-Thomas. Ces hommes qui se mangeaient entre eux, ces arbres gigantesques, ces contrées où le soleil dardait sur la terre des rayons toujours ignés, lui semblaient un mirage né dans l'imagination du conteur. Le caractère sacré de celui-ci, joint à l'expression de vérité qui se peignait sur son visage, ne pouvait toutefois permettre aucun doute sur la scrupuleuse fidélité de son récit.

Quand il eut fini, Sinclair se laissa donc aller au doux bercement d'une chimère vague, indé-

XIV



LE MUR DE GLACE S'ÉTAIT SOUDÉ. (P. 277.)

finie, caressée longuement, et qui, soudain, prend corps, s'accuse et s'affirme. Il demeurait comme en extase, et, s'agenouillant, lui, le noble, le comte, le vice-roi, aux pieds de l'ancien pêcheur, il lui demanda d'invoquer Dieu pour assurer le succès de l'entreprise, qui, spontanément jaillie de sa pensée, faisait tableau devant lui, plus glorieuse, plus attirante, plus éclatante qu'aucune autre, et si chargée de découvertes, d'explorations et de conquêtes, qu'il se demandait si sa vie entière suffirait à pareille besogne.

Moël le rassura, lui promettant de le conduire aux bons endroits; car, en présence des belles dispositions de son hôte, il avait, sur-le-champ, formé le projet de l'accompagner. C'était, pour lui, plus qu'une joie, c'était une obligation. Au désir de retrouver des contrées entrevues en de si particulières circonstances se mêlait le devoir de catéchiser et de convertir les populations soumises au culte de barbares idoles. Aussi fit-il toute diligence pour qu'on partît sans tarder. Déjà depuis quelques années, il avait remarqué que la passe par laquelle, pendant un court espace de temps, on entrait dans la baie, tendait à se rétrécir et surtout à ne presque plus devenir

qu'un accident, dont il fallait profiter avec toute la célérité désirable.

Et, en vérité, l'événement donna raison aux craintes de l'abbé. Tandis qu'au couvent et sur les navires, moines et soldats activaient les préparatifs de départ, les barques placées en vigie à l'entrée du golfe signalèrent, de jour en jour, un moindre espace entre les banquises flottantes. Bientôt celles-ci se suivirent presque sans interruption, et, quand tout fut prêt pour gagner le large, il n'était plus temps; le mur de glace s'était soudé, et la flotte, prisonnière dans une mer intérieure, n'avait plus qu'à patiemment attendre, mouillée sur son eau tiède, le retour, bien éloigné, de la belle saison.

Ce fut une grande déconvenue pour tout le monde; il s'agissait de la perte de près d'une année. Ce temps se passa, pour les équipages, à se morfondre, et, pour les chefs, à perfectionner leurs plans et à prendre des résolutions, combinées et savamment élaborées avec Moël, ce qui leur fut d'une utilité capitale; car, avant que la passe fût ouverte, l'abbé de Saint-Thomas tomba malade subitement, et mourut au bout de quelques jours, sans avoir recouvré ses sens.

De son côté, Nicolo Zeno se sentit soudainement envahi par un mal de consomption, qui fit de nombreux ravages, notamment parmi les Vénitiens. Lorsqu'on put quitter cette inhospitalière contrée, l'amiral fut obligé de se séparer de ses compagnons. Il regarda, le cœur abreuvé d'amertume, la flotte qu'il avait commandée s'éloigner dans la direction des pays ensoleillés; et, sur une barque, qui n'emportait que des fiévreux et des moribonds, il parvint aux îles Féroë, où il ne tarda pas à mourir.

Antonio, son frère, avait pris à sa place la conduite de l'escadre, et, malgré les mauvais présages qui présidaient aux débuts de l'expédition, Normands et Vénitiens voguaient vers l'inconnu. Longtemps, les hardis explorateurs furent entre le ciel et la mer, n'ayant pour toute vue que le cirque des vagues. Ils eurent à traverser, comme leurs devanciers, des brumes épaisses, à subir d'affreux cyclones, et, ce qui n'était pas moins désespérant, à supporter des calmes plats qui brisaient les courages les plus robustes. Enfin, après une interminable et décevante immobilité, le vent, qu'on croyait disparu à tout jamais, se leva, venant de l'est, et bientôt une terre surgit à l'horizon.

Cette terre, c'était la confirmation des récits, un moment mis en doute, de Moël; mais son aspect, quand on s'en approcha, ne répondait à aucune des descriptions du vieux pêcheur. On n'y voyait ni gens couverts de fourrures, comme dans l'Estotiland, ni sauvages allant tout nus, et montrant les dents à tout venant, comme dans les pays plus au sud. Les indigènes, bardés de plumes, paraissaient fort inoffensifs, et ce qui frappa plus particulièrement les gens de l'expédition, c'est qu'ils portaient, tatouée en rouge sur l'épaule, une croix latine bien nettement caractérisée.

Ils n'avaient pas de prêtres, ils adoraient des idoles grossières, ils n'étaient donc pas chrétiens; et cependant ils avaient comme une tradition de la foi romaine. Un vieux matelot, qui avait navigué sur les côtes transatlantiques, au temps des derniers voyages normands, comprenait assez leur langue pour pouvoir traduire leur prière habituelle.

« Mon Dieu! disaient-ils, donnez-nous la vie et la santé, à nous et à nos familles, *la nourriture de la journée*, la victoire sur nos ennemis. »

Sauf la période finale, qui appartient à d'autres invocations, on trouve dans cette formule un reflet très accusé du *Pater*, qui frappa vivement les nouveaux venus. Leur étonnement s'accrut en apprenant que, dans un temps éloigné, des hommes blancs, dont quelques anciens avaient gardé la mémoire, s'étaient montrés chez ce peuple. Ils tenaient à la main une croix rouge, qu'ils offraient à l'adoration des indigènes et s'exprimaient en une langue dont quelques bribes, demeurées dans la tradition populaire, fut reconnue par Sinclair et Zeno pour du latin, quelque peu corrompu, mais affirmant le passage en cette contrée d'une mission chrétienne.

Ces hommes blancs avaient disparu, sans doute emportés dans une tourmente passagère; leur croix était restée. Et tel était son prestige aux yeux de cette population douce et rêveuse, qu'elle semblait le *palladium* et l'emblème sacré de tous ses actes et de toutes ses manifestations. Dans les cérémonies civiles, guerrières et même païennes, les chefs l'arboraient ostensiblement. Pour le peuple, nous avons vu qu'il l'avait incrustée dans sa chair; et, signe caractéristique, et qui en consacrait l'origine

religieuse, les charniers où l'on enterrait les morts étaient couverts de croix, qui les faisaient ressembler à nos cimetières chrétiens.

Dans la suite, au dix-septième siècle, le P. Christian Le Clerq, missionnaire récollet, retrouva tous ces détails dans la Gaspésie, devenue successivement l'Acadie et la Nouvelle-Écosse, après avoir été le Markland des Scandinaves. Il n'est donc pas douteux que Sinclair ait été, comme les anciens Normands, ses compatriotes et ses devanciers, porté tout droit à ce point du Canada, qu'un courant naturel mettait en relation avec les régions du Nord.

De même que Leif, Thorvald et Torfinn, il pensa que cette rive boisée ne pouvait être qu'une escale provisoire. Le pays était pauvre, ruiné par la guerre, épuisé par des migrations. Ce n'était pas là la terre annoncée par Moël. La flotte remit donc à la voile, après une courte station; mais, par une fatalité sans nom, battue de vents contraires et prise dans un courant qui, cette fois, la jetait hors de sa voie, elle fut, à travers mille dangers, poussée vers une île d'aspect sauvage.

Sinclair et Antonio Zeno, l'historiographe de

cette expédition, voulurent s'y réfugier. « Un peuple, pour ainsi dire innombrable et disposé à se défendre, leur en interdit l'entrée ». Ils n'étaient hommes à reculer, ni l'un ni l'autre; seulement, pour garder leurs forces intactes, en vue des suites de l'entreprise, ils remirent à d'autres temps la conquête de cette île, à laquelle ils donnèrent le nom d'Icarie. Les éléments s'étant calmés, au bout de peu de jours, ils levèrent l'ancre, par une matinée splendide, bien faite pour accroître leurs regrets, et se lancèrent dans la direction de l'ouest. La mer redevint mauvaise, et le vent, tournant au sud-ouest, les prit en poupe pendant quatre jours au bout desquels ils virent la terre.

Quelques hommes, envoyés en éclaireurs, revinrent avec de bonnes nouvelles. Le mouillage était excellent, le pays fertile, et les naturels n'avaient, à leur aspect, témoigné ni crainte, ni hostilité. Sinclair s'en approcha et y débarqua avec ses hommes d'armes. Ils formaient une véritable armée, dont il fit deux parts : l'une, qui demeura à sa disposition, et l'autre, forte de cent hommes, qui partit en exploration, sous la conduite d'Antonio Zeno.

Une montagne fumante, qu'on apercevait au loin, avait surtout piqué la curiosité du chef normand. Son associé, qui avait vu le Vésuve et l'Etna, lui avait conté les merveilles de ces volcans et des pays qui les avoisinaient. Pour Sinclair, la présence de ce cône surmonté d'un panache bleu semblait de bon augure, et déjà sa pensée, vagabonde et facilement inflammable, traduisait en paysages sortis des chaudes descriptions de Zéno, les plaines et les bois qui s'étendaient à ses pieds.

La relation de Zéno, à son retour, au bout d'une semaine, refroidit quelque peu l'enthousiasme de Sinclair. Cependant celui-ci apprit, non sans intérêt, que la fumée de ce qu'il se figurait un Vésuve, sortait, en réalité, d'un grand souterrain et d'une source qui rejetaient des matières semblables au goudron. Il sut aussi qu'à peu de distance coulait un grand fleuve, très poissonneux, qui se jetait à la mer, près d'un endroit où la grève, couverte d'œufs, était fréquentée par d'innombrables oiseaux. A l'intérieur, le sol était fertile, paré d'une végétation vigoureuse, et ses habitants, « nombreux, à demi sauvages, et de petite stature », mais très paci-

fiques, montraient le plus grand désir de vivre en paix avec tout le monde. C'était en somme, à défaut d'un paradis terrestre, un très acceptable endroit pour fonder un premier établissement, qui servirait de base aux expéditions futures.

Sinclair prit donc le parti de se fixer provisoirement en ce pays, qui avait surtout à ses yeux le mérite d'offrir un port excellent, où sa flotte trouverait en tous temps un précieux abri. Il fit part de ses intentions à ses compagnons d'armes; à son grand étonnement, ceux-ci, las des longueurs et des incertitudes du voyage, et, sur l'expérience de la baie de Saint-Thomas, redoutant de passer l'hiver dans un pays qu'ils ne connaissaient pas, refusèrent de s'associer plus longtemps à sa fortune, et demandèrent à retourner au pays.

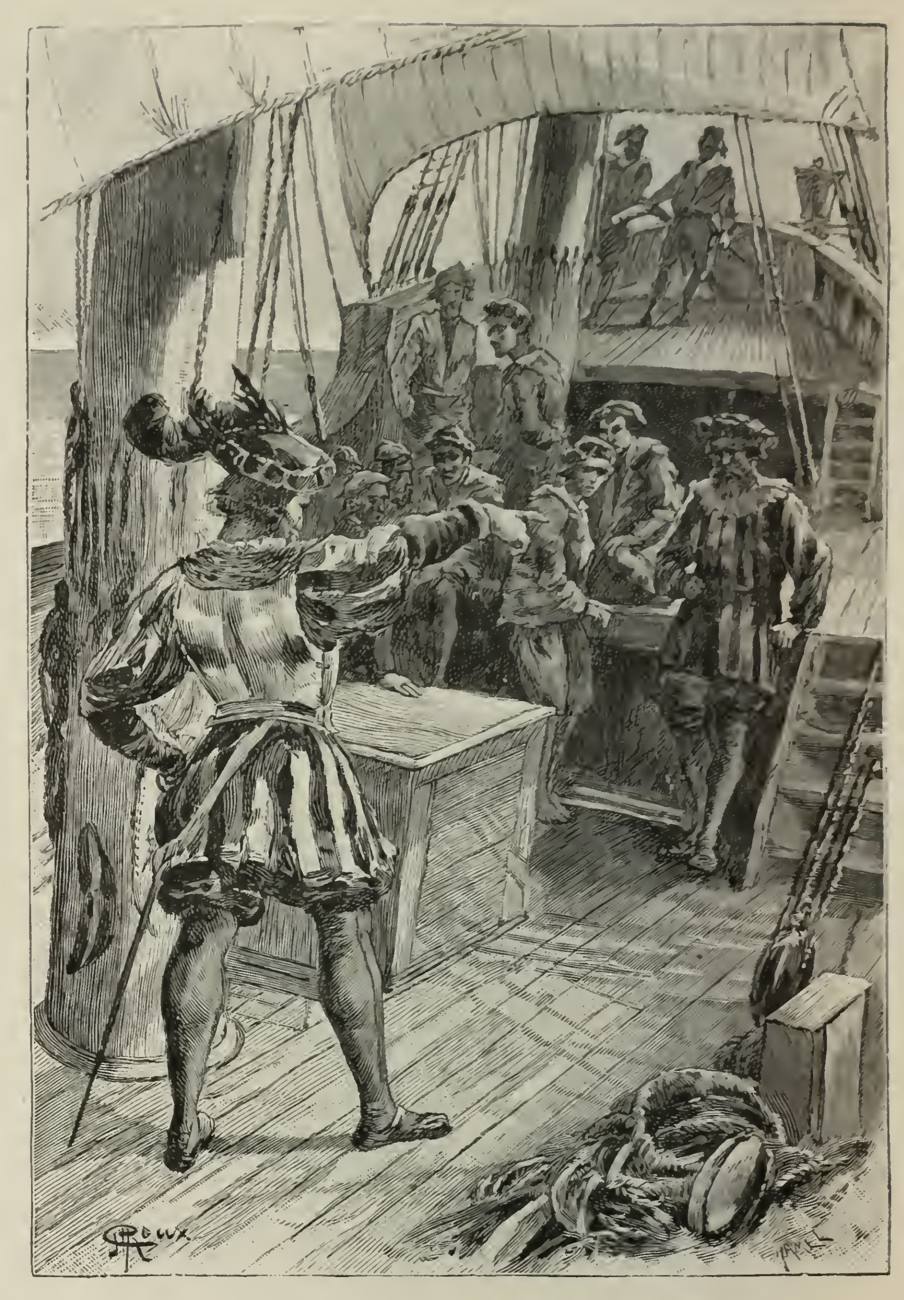
Devant ce désir, généralement exprimé, Sainclair dut s'incliner; mais cette défection ne changea rien à ses projets. Après une dernière tentative, il remit sa flotte à Zeno, qu'il embrassa à plusieurs reprises, et auquel il dut, en sa qualité de chef de l'expédition, donner l'ordre formel de partir. Puis, accompagné de quelques amis fidèles, assoiffés, comme lui, d'aventures et de dé-

couvertes, il s'enfonça dans l'intérieur du pays, sans même détourner les yeux pour voir ses navires disparaître dans la brume matinale de l'Océan.

Zéno, désolé de cette issue, qui ne répondait en rien au programme que lui avait tracé son frère pour le décider à venir dans le Nord, écrivit dans la suite :

« Je partis donc, mais bien contre mon gré. Je naviguai à l'est pendant vingt jours. Tournant ensuite au sud-est, j'arrivai en cinq jours à l'île de Neome, où je reconnus que j'avais passé l'Islande. Je pris des rafraîchissements dans cette île, qui était soumise à Sinclair, et, me remettant en route par un bon vent, je fus en trois jours à Frisland, où le peuple, qui croyait avoir perdu son prince, à cause de la longueur de son absence, donna des témoignages de la plus grande joie en apprenant qu'il était vivant. »

Cette allégresse ne devait pas avoir de lendemain ; on n'entendit plus jamais parler d'Henri Sinclair, aux Féroë, ni autre part.



VOUS ÊTES A MON BORD, UN ÉTRANGER. (P. 300.)

QUATRIÈME PARTIE

LES DIEPPOIS AU BRÉSIL

QUATRE ANS AVANT L'EXPÉDITION DE CHRISTOPHE COLOMB

CHAPITRE XXII. — JEHAN COUSIN.

La marine de commerce et la chasse aux Anglais. — L'amiral Jehan Cousin, élève de Pierre Descaliers, inventeur de l'Hydrographie. — Il débarque en Amérique en 1488 (quatre ans avant Christophe Colomb). — Retour triomphal à Dieppe. — La preuve officielle de la découverte de Jehan Cousin fait défaut.

Un siècle s'est écoulé. Les *Frères vivandiers* et autres écumeurs de mer, pourchassés, traqués, ont regagné leurs fjords, d'où ils ne sortent, à époques fixes, que pour se livrer à l'exercice, au moins aussi lucratif, et infiniment plus honnête, de la pêche.

En Normandie, la marine s'est également assagie. Nous l'avons dit, elle ne songe plus qu'au commerce, et conquiert vaillamment sa place dans l'épopée des grandes expéditions qui précèdent et préparent les immortelles découvertes de la fin du quinzième siècle.

Jusque-là, la marine marchande était aux

mains des étrangers. De tous les ports du Portugal, de l'Espagne et des républiques italiennes, s'élançaient des flottes en quête de continents inexplorés. Dans les premiers temps, les Normands, sur lesquels reposait à peu près tout le poids de la marine française, avaient pris part à ce mouvement; puis l'Anglais était venu, qui avait paralysé toutes leurs velléités coloniales. Même au quatorzième siècle, témoin de tant d'aventures navales, nos rois ne possédaient, pour toute flotte, qu'un petit nombre de galères, nefs ou caraques, qu'ils achetaient en Italie, et faisaient conduire par des étrangers. Aussi notre rôle sur mer fut-il désastreux, jusqu'au moment où nos braves marins de la Manche entrèrent en lice.

En 1337, à la première bataille navale entre Anglais et Français, la flotte, réunie et dirigée par l'amiral génois Barbavera pour le compte de Philippe le Hardi, s'était sauvée au premier coup de canon; mais le capitaine Béhuchet, de Dieppe, à la tête de cinquante barques normandes, tint bon, et non seulement résista vigoureusement à l'ennemi, mais encore captura cinq vaisseaux de haut bord, qu'il ramena triomphalement au Pollet.

Ce brillant fait d'armes fut la condamnation de la marine mercenaire. Désormais, les rois de France ne comptèrent plus que sur leurs fidèles sujets de l'Ouest, et le succès ne tarda point à leur donner raison. Au combat de l'Écluse, le 24 juin 1340, les Normands font de bonne besogne; en 1370, ils transportent les troupes de Charles V, qui mettent Portsmouth en cendres; l'année suivante, Ambroise, dit Bouche-Nègre, de Dieppe, bat et disperse la flotte anglaise, devant La Rochelle; enfin, malgré la paix signée, les Anglais continuant la course, toute la côte, depuis Calais jusqu'à Granville, poursuit, pour son compte, l'extermination de leurs navires. Nos marins volontaires se couvrent de gloire. Ils ramènent dans nos ports tous les navires anglais qu'ils peuvent découvrir, et l'orgueilleuse Albion, humiliée, bafouée et battue, est contrainte de redemander piteusement ses bateaux à ses vainqueurs, qui ne consentent à les lui rendre que sur sa promesse de ne plus troubler le commerce maritime, en temps de paix.

Alors, la mer purgée de ses pires ennemis, les armateurs de Rouen, de Dieppe, d'Honfleur et d'Harfleur reprennent le chemin de la Guinée,

où ils avaient, jadis, précédé les Portugais. Au mois de novembre 1364, des commerçants dieppois équipèrent deux flèques qui firent voile vers les Canaries et arrivèrent à la côte africaine le jour de la Noël. Les hardis navigateurs qui montaient ces deux navires s'arrêtèrent devant Rio Fresca, dans une baie qu'ils nommèrent Baie de France. Là, les Dieppois échangèrent leurs verroteries contre de l'or, de l'ivoire et du poivre; puis ils continuèrent leur route et arrivèrent à Boulombel ou Sierra Léone. De là, ils passèrent le cap de Moulé et s'arrêtèrent à l'embouchure d'une petite rivière, près de Rio Sextos, où ils trouvèrent un village, qu'ils nommèrent le petit Dieppe. Ils y finirent leur chargement et s'en retournèrent à Dieppe.

C'était un coup de hardiesse, qui devait fouetter l'émulation de toute la marine de nos côtes de l'ouest. En 1365, les marchands de Rouen s'associent à ceux de Dieppe et arment quatre navires, dont deux devaient *traiter* jusqu'au cap Vert, et les deux autres pousser plus loin. Et, en vérité, ces deux derniers abordèrent en un lieu qu'ils nommèrent le Petit Paris. Ils suivirent la Côte de Poivre, trafiquèrent à la Côte

des Dents et poussèrent jusqu'à la Côte d'Or.

Pendant le règne de Charles V, les expéditions sur la rive occidentale de l'Afrique se renouvelèrent sans cesse, et de nombreux comptoirs, appelés *loges*, furent ouverts au milieu des tribus indigènes. De nouveaux grands voyages d'exploration, couronnés de succès, se placent en 1380, 1382, 1383. Le premier, celui de la *Notre-Dame de Bon Voyage*, équipée à Rouen, est demeuré légendaire par la richesse de la cargaison que ce navire rapporta de côtes où nul Européen n'avait atterri jusqu'alors. Et, dans le même temps, un navigateur dieppois, Jehan de Prenhaut, recevait, pour prix de ses découvertes, le titre de Roi de Guinée.

Mais le temps a marché; un siècle a succédé à un siècle, et la Côte d'Or ne suffit plus. Les marchands normands ont entendu parler de merveilleuses contrées, plus au sud, et ils brûlent de les visiter, et surtout d'aller plus loin que les autres, les pays vierges ayant pour eux des attraits sans pareils.

Une grande expédition est donc décidée. A qui la confiera-t-on ? Les armateurs s'enquièrent, supputent les mérites des postulants, et, finalement,

le choix des négociants dieppois, préposés comme arbitres, s'arrête sur le plus jeune de tous, Jehan Cousin, à peine âgé de vingt-cinq ans, qui a déjà voyagé sur la côte d'Afrique, qui s'est particulièrement distingué dans la guerre de partisans, et qui, surtout, jouit de la haute estime du célèbre cosmographe Descaliers, alors considéré comme l'arbitre des mers.

Pierre Descaliers, ou des Cheliers, prêtre desservant de l'arrondissement d'Arques, s'était passionné fort jeune pour les mathématiques et l'astronomie. Puis, sa vocation l'avait porté vers l'étude de la science maritime, qu'il éleva à un si haut point que son mérite en cette matière ne tarda pas à répandre son nom dans le monde entier. Sans avoir jamais navigué, ce prêtre connaissait mieux la mer que les meilleurs marins. Il lui avait arraché ses secrets, en inventant, de pied en cap, l'hydrographie, qui enseigne au pilote à se diriger en pleine mer et à reconnaître son chemin, à quelque distance qu'il se trouve des terres. Bientôt, ses leçons furent recherchées de tous les navigateurs, et son humble presbytère devint l'école supérieure des capitaines, vieux et jeunes, vétérans et débutants, qui ve-

naient demander à son génie l'art de guider leurs navires et de se garer des naufrages.

Cousin était le disciple favori de cet homme de haute science. Aussitôt qu'il débarquait à Dieppe, il prenait le chemin d'Arques, où il restait jusqu'à son départ pour de nouvelles expéditions. Et là il travaillait, sous les ordres du maître, avec acharnement. Il excellait surtout, paraît-il, dans la pratique des globes. Il était habile à les construire, et ne l'était pas moins à fabriquer des sphères. Un jour, il dessina, raconte avec admiration le chroniqueur Asseline, une sphère plate, au milieu de laquelle on voyait un globe qui représentait toutes les parties du monde. Ce travail fut jugé merveilleux; et, n'eût-il accompli que celui-là, Descaliers l'eût, sur cette preuve, indiqué tout spécialement au choix des armateurs.

A vingt-cinq ans Jehan Cousin devint donc amiral du plus beau vaisseau de la flotte dieppoise, avec mission « *de découvrir des pays nouveaux* ». Toutes les hardiesses lui étaient permises, toutes les audaces conseillées, toutes les tentatives recommandées.

Pour commencer, il recruta un équipage di-

gne des aventures qu'il allait courir. A Dieppe, le choix était facile; les bons matelots ne manquaient pas dans la patrie des Béhuchet et des Bouche-Nègre, non plus que les bons officiers. On savait Cousin doué d'une prodigieuse énergie: son but était d'atteindre des rives inconnues. Il n'en fallait pas plus pour mettre tous les dévouements et toutes les activités à son service. Ce fut un honneur pour les vieux capitaines et pilotes, ayant commandé à la mer, de s'embaucher sous les ordres du jeune amiral. Aussi Cousin n'eut-il point de peine à recruter son état-major parmi la fine fleur des marins dieppois. Un seul faisait exception, un nommé Pinçon, qui, malgré la désinence de son nom, se disait Castillan, et que le caprice d'un armateur lui avait imposé comme second.

Le cas n'avait rien de surprenant; les marins espagnols et portugais avaient, à cette époque, des rapports suivis avec les Normands, qui, de leur côté, fréquentaient assidûment en Espagne et en Portugal. Chacun trouvait son compte à ce compromis, sans doute en vertu du vieil adage qui nous apprend que l'homme est meilleur prophète chez son voisin que chez

soi. En France, les marins étrangers, à l'exception des Anglais, qui, pour cause, n'étaient point en odeur de sainteté, jouissaient donc de grandes immunités et de précieuses franchises. Ils vivaient, dans nos ports, sous des garanties de protection et de liberté commerciale aussi vastes que possible. Tandis qu'en tout autre pays ils ne pouvaient ni s'établir ni résider à poste fixe, tandis que presque partout ils se trouvaient en face d'administrations méticuleuses, jalouses ou tracassières, nos havres leur ouvraient tout grands leurs bassins, mettaient à leur disposition des logements, des magasins, des maisons, et leur offraient le privilège de la sécurité la plus absolue. Ils pouvaient acheter, vendre et trafiquer dans nos villes côtières beaucoup plus aisément que les bourgeois de ces ports. Ils y rencontraient des juges de leur pays et de leur choix, qui les jugeaint d'après leurs droits et leurs coutumes nationales. Enfin, ils n'étaient soumis qu'à l'autorité bienveillante d'un magistrat royal armé d'un code maritime universellement adopté, résumant des lois spéciales appelées les lois d'Oléron.

Jean Cousin, ou plutôt Jehan, pour parler le

langage de son temps, où l'on prononçait, d'ailleurs, très probablement *Jehan* comme *Jean*, maintenant, — avait donc pour second, pour lieutenant, pour *alter ego*, Pinçon, de son petit nom, Vincent.

Ce Castillan, plus âgé que l'amiral, était le type de l'hidalgo. Il portait la moustache en croc et la barbiche très longue. Maigre, osseux, il était habillé d'écarlate, avec des crevés au pourpoint et au pouf, le tout rehaussé d'un corselet en acier doré, qu'il ne quittait jamais, même pour commander la manœuvre. Son épée, à coquille monumentale, sortait de chez le bon faiseur de Tolède, et sa toque s'écrasait sous un monceau de plumes ébouriffés. Il se prélassait ainsi, comme un roi de féerie, et son verbe hautain, dur, acerbe était à l'avenant de sa personne. Cousin, toujours simple, toujours correct, n'avait pour lui qu'une faible admiration; mais, encore une fois, cet officier lui était imposé.

Le départ eut lieu au commencement de 1488, avec le cérémonial accoutumé. Lorsque le navire, sorti des jetées, gagna la pleine mer, les batteries du Pollet et du château le saluèrent de plusieurs salves d'adieux, et, quand il eut dis-

paru à l'horizon, chacun s'émerveilla de la ligne droite qu'il suivait, à l'encontre des autres bateaux, qui, généralement, inclinaient à droite ou à gauche, à gauche surtout, pour les grandes aventures, avant qu'on les eût perdus de vue. Il semblait qu'il allait à l'inconnu, comme une flèche lancée par un archer habile.

Or, l'inconnu n'était point son but. Cousin avait reçu l'ordre d'*élonger* les côtes d'Afrique *à la suite de celles d'Adra* et du Congo, pour lesquelles était destinée sa cargaison. Et son intention était bien de se rendre aux rivages qui lui avaient été désignés; toutefois, il comptait y parvenir par une route différente de celle suivie jusque-là.

Fort des leçons et des conseils de l'abbé Descaliers, et profitant des vents du large, il s'empressa, dès qu'il fut sorti de la Manche, de se lancer en plein Océan, au lieu de serrer les côtes, comme avaient fait ses prédécesseurs. Il comptait naviguer dans la direction de l'Ouest et du Sud-Ouest, jusqu'à ce qu'il rencontràt un courant qui, suivant la théorie nouvelle, devait le transporter sur un point de l'Afrique méridionale. Il aurait, après, tout le temps d'*élonger*

les côtes où devait aboutir son expédition.

Dès les premiers jours, le lieutenant Pinçon s'était montré mécontent de cette marche anormale. Il avait risqué des observations; l'amiral lui avait imposé silence, en le priant de ne se point mêler de choses qui ne le regardaient pas. Les Açores furent dépassées, ce qui n'avait pas encore eu lieu jusque-là; car on savait, en effet, que de ce point un courant entraînait, avec une vertigineuse rapidité, vers le Sud-Ouest, les navires qui avaient le malheur d'entrer dans ses eaux.

Or, loin de fuir ce fleuve sous-marin, qui, dans la croyance populaire, devait aboutir à quelque gouffre infernal, Jehan Cousin l'avait recherché, et, l'ayant rencontré, il s'abandonnait à son cours, au grand étonnement de son équipage, et à la grande colère du Castillan.

Ce dernier, plus ancien marin que son chef, avait, quoique, — nous l'avons dit, — d'un aspect peu sympathique, su promptement s'emparer du cœur candide des bons matelots de Normandie, encore que ces braves enfants de la mer fussent tout dévoués à leur compatriote, sous lequel plusieurs avaient servi. Mais il n'en était pas moins vrai que ce voyage, au rebours de toutes

les idées et de toutes les traditions de la marine, les effrayait. Où allaient-ils? Que deviendraient-ils? Les vagues succédaient aux vagues, les tempêtes aux tempêtes, et l'Océan seul était devant eux, sans qu'aucune terre pût jamais, d'après les croyances reçues, apparaître à leurs yeux.

Pinçon profitait de ces dispositions. Peu soucieux d'aventures chimériques, dont son chef n'avait, d'ailleurs, pas cru devoir l'entretenir, lorsqu'il l'avait embauché, l'hidalgo cherchait à provoquer la rébellion parmi les compagnons de Cousin.

— Votre chef, disait-il, n'est qu'un jeune téméraire, qui n'a que l'envie de périr ou de se distinguer par la découverte de pays inconnus. Il est déplorable qu'on ait confié la vie de tant de braves matelots à un pareil étourdi, qui, forcément, les rendra victimes de sa folle entreprise; car, vraiment, il faut craindre, à tout moment, de voir notre vaisseau se briser sur quelque rocher surgissant d'une mer en furie.

En écoutant ces paroles, les marins hochaient la tête. C'était certain, on allait à la mort. Les jours se suivaient, et la situation restait la même.

— Ah ! s'écriait Pinçon, de plus en plus écouté,

le Dieu des ondes nous abandonnera, n'en doutez pas. Nous voulons tenter l'impossible. Et l'impossible déplaît au Créateur, qui a cantonné l'homme dans les terres qu'il lui a concédées et dans les mers qui les entourent.

— C'est vrai, disaient les marins, ramenés, malgré leur curiosité professionnelle, au sentiment intime de la conservation et de la piété.

— Croyez-moi, reprenait Pinçon, croyez-moi, de grands dangers nous menacent, et nous allons avoir affaire au courroux céleste. Il se déchaînera sur notre chef, et nous en pâtirons. Nous allons droit à un naufrage, à un roc qui nous brisera comme verre, ou à un tourbillon qui nous engloutira, sans que nous ayons eu seulement le temps de recommander notre âme à la Madone.

A ce moment, Cousin parut sur le pont. Il s'aperçut aussitôt du changement des esprits. Ses compagnons semblaient sombres, évitaient son regard. Il alla droit à son lieutenant.

« Vous, dit-il, vous êtes, à mon bord, un étranger. Vous devez m'obéir aveuglément, et vous n'avez pas qualité pour parler à mes gens. Ils savent qui je suis et n'ont que faire de vos discours.

Ce sont de braves matelots qui ont fait leurs preuves, qui ne redoutent aucun danger, qui ont, un contre dix, battu l'Anglais. La mer n'a pas de surprises pour eux; ils connaissent ses caprices et l'aiment malgré ses révoltes. Ainsi, vous perdez votre temps à les vouloir détourner de leur engagement.

Puis, se tournant vers l'équipage :

— N'est-ce pas, mes amis, que vous êtes prêts à me suivre où je vous mènerai, et que vous ne m'abandonnerez pas, moi, votre compatriote, votre amiral, votre ancien compagnon de combats et de gloire?

— Non! Non! crièrent en foule les matelots.
Cousin reprit :

— Je suis maître ici, de par Dieu, et de par votre serment. Mon lieutenant n'est qu'un valet de manœuvres, auquel vous ne devez obéissance que lorsqu'il vous transmet mes ordres. L'étranger n'a pas à gouverner chez nous.

Tous les assistants acclamèrent ces paroles. A partir de ce moment, l'amiral fut un Dieu pour ses hommes, et jamais plus on n'entendit de murmures à son bord.

Aussi bien, au bout de quelques jours, le cri,

béni du matelot, le cri magique : *Terre!* retentit au grand mât.

Cousin crut avoir mal entendu; mais, étant monté auprès de la vigie, il lui fallut bien se rendre à l'évidence. C'était la terre qu'il avait devant lui, la terre, représentée par un fil bleu, auquel les marins ne se trompent pas; la terre à l'Ouest, au ponant, que nul, à l'époque, n'avait soupçonnée, sauf ceux que nous savons, que nul n'avait entrevue, même en songe.

Cette rencontre ietait à bas tous les plans de notre héros. Il avait le sentiment de tourner le dos au pays qu'il était chargé de découvrir, et, du même coup, c'était son courant inverse, annoncé par Descaliers, qui s'évanouissait, — il le croyait du moins.

Cependant, le navire s'approchait des côtes. On distinguait maintenant des arbres, tantôt juchés sur de hautes falaises, tantôt baignant dans la mer. Des pirogues, montées par des hommes étranges, jaunes de peau, et qui ne montraient aucune crainte, s'avançaient à la pagaie vers le monstre flottant. Elles l'entouraient, et les hommes, reconnaissant d'autres hommes, montaient à bord, chargés de fruits sa-

voureux que les Européens ne connaissaient pas, mais auxquels, dans un véritable enchantement, ils mordaient à belles dents. Puis, Jehan Cousin, en tenue d'amiral, fit battre les timbales et sonner les trompettes, et, en grande cérémonie, suivi de ses soldats et de ses matelots, il descendit à terre, au milieu des éclats de la mousqueterie et des *Noël!* de ses compagnons.

Son premier soin fut de clouer à un arbre proche de la rive son écharpe bleue fleurdelisée. Il prenait ainsi possession de la terre nouvelle au nom de sa gracieuse Majesté Charles VIII. Ensuite, il s'enquit des ressources du pays, qui étaient inouïes. Le sol regorgeait de bois précieux, d'essences inconnues, de gommes parfumées; les animaux montraient des fourrures dignes des vairs les plus estimés; et les bijoux que les naturels portaient aux oreilles, au cou, aux bras et aux jambes indiquaient suffisamment que l'or s'y trouvait à profusion.

Il coûtait à l'évocateur de ces merveilles de n'en point gorger son navire, et de revenir à Dieppe avec une cargaison telle qu'on n'en avait vu, de mémoire d'armateur. Mais, en ce temps-là, la consigne était formelle. Jehan Cousin avait

mission de découvrir en Afrique, et non au-delà des mers. Il ne s'attarda donc point à l'exploration des terres transatlantiques; cependant il ne put s'empêcher de remonter pendant un certain temps un fleuve, large comme un bras de mer, que les indigènes appelaient le *Maragnon*.

C'était bien au Brésil qu'avait atterri Jehan Cousin. L'existence du courant qui mène des Açores tout droit à l'embouchure du fleuve des Amazones, lequel n'est autre que le Maragnon, est maintenant bien connue. C'est le plateau du Dolphin, qui, près de la côte américaine, bifurque avec le plateau de jonction menant au plateau du Challenger, lequel, par un crochet, conduit à la côte sud d'Afrique, que ses eaux, venues en zigzag des côtes de Norvège, « élongent » depuis le pays des Namaquas jusqu'à la pointe du continent noir. L'abbé Descaliers avait bien deviné ce mystérieux fleuve maritime; il n'avait pu penser qu'un continent, s'opposant brusquement à son cours, fût la cause de son inclinaison vers la côte africaine.

Ce fut un trait de lumière pour Cousin, et dès lors, il n'eut plus qu'une idée, celle de trouver la branche qui le mènerait à destination. Il

quitta donc brusquement l'Éden merveilleux où le hasard l'avait conduit, non sans en avoir, toutefois, pris la hauteur bien exactement, afin d'y revenir ou d'en indiquer tout au moins le chemin à ses armateurs. Puis il remonta son courant, la barre à l'Est, et, peu de jours après avoir quitté le Maragnon, son navire, de lui-même, inclina vers le Sud-Est, et se trouva emporté vers le continent africain.

La vérité est qu'il le dépassa. D'instinct, l'amiral comprit qu'il était à la pointe de l'Afrique, et pour s'en assurer, après avoir nommé le promontoire auquel il était parvenu le cap des Aiguilles, il poussa à l'Est et contourna la côte jusque vers le tropique du Capricorne. Puis, sûr désormais d'avoir trouvé le chemin des Indes Orientales, ce problème tant caressé de tous les marins et de tous les armateurs, il revint sur ses pas et se dirigea tranquillement, en « élongeant » les côtes, suivant son programme, vers le Congo et la côte d'Adra, pour y faire l'échange de ses marchandises.

En route, il eut une déconvenue, à laquelle il était loin de s'attendre. Pour l'expliquer, il nous faut revenir en arrière et reprendre où

nous l'avons laissé, le sombre Castillan Vincent Pinçon.

Après la scène d'ameutement, où nous lui avons vu jouer un assez triste personnage, le lieutenant de Cousin, relégué au second plan, avait été contraint de faire contre mauvaise fortune bon visage; il rongeait son frein et brûlait de se venger, ou, tout au moins, de faire naître un incident propre à porter préjudice à l'amiral.

Sur les côtes du Brésil, la chose lui fut impossible, car il ne pouvait lutter contre l'enthousiasme de l'équipage qui voyait l'œuvre de son maître couronnée de succès. D'aucuns même voulaient lui faire un mauvais parti... Comment! il avait douté de l'entreprise, lui, accepté, sinon choisi, par le grand Dieppois pour le représenter, pour l'assister, lui, son bras droit, son « valet de manœuvres, honoré de sa confiance, de son estime, de ses plus secrètes pensées... Cousin dut le sauver, à son tour, d'une rébellion qui pouvait avoir pour sa personne les pires conséquences... Grâce à sa fermeté, grâce à son autorité sur son équipage, celui-ci fit grâce à Pinçon; mais cette mansuétude et le rôle qu'elle lui don-

nait aux yeux des marins ne firent qu'accroître son ressentiment.

L'occasion cherchée se présenta, enfin, sur la côte d'Afrique, au retour de l'étonnant voyage au Maragnon. Cousin avait envoyé son lieutenant à terre pour échanger des marchandises avec les habitants de la côte d'Angola; ceux-ci s'étaient empressés d'apporter leurs produits sur la grève. Ils les avaient placés à côté les uns des autres, et, dans un calme tout africain, ils attendaient qu'on leur fît des offres en gris-gris et en verroteries. Quelle ne fut pas leur stupéfaction en voyant Pinçon donner l'ordre à ses hommes d'embarquer leur ivoire et leur huile de palme, sans parler aucunement de rétribution ou d'échange! Ils voulurent s'opposer à ce rapt audacieux; l'Espagnol, pour toute réponse, déchargea sur eux son espingole. Aussitôt, la bande africaine se rua contre les matelots, qui, surpris à l'improviste, durent faire usage de leurs armes. Ce fut une sanglante mêlée, où les noirs, culbutés, fracassés, jonchèrent bientôt le sol. C'est ce que voulait Pinçon. Il contemplait, en souriant, son œuvre diabolique, et, le cœur satisfait, il reprit le chemin du vaisseau amiral,

après avoir abandonné dédaigneusement sur le rivage les marchandises, cause première de cette échauffourée.

Cousin, ne comprenant rien à cette fusillade, dont les éclats lui parvenaient et qui couvrait la côte de fumée, s'était empressé de sauter dans un canot avec plusieurs de ses compagnons; l'Espagnol, survenant, lui déclara que ses hommes avaient été attaqués et qu'ils avaient bien été forcés de se défendre.

Alors, un vieux Dieppois prit la parole.

— Amiral, quand cet homme vous dit que nous avons été attaqués à l'improviste, il a raison; mais, ce qu'il a soin de vous cacher, c'est que c'est lui qui a provoqué le conflit en tirant le premier sur des gens inoffensifs. Est-ce vrai, mes frères?

— Oui, oui! s'écrièrent en chœur les matelots.

Cousin était pâle de colère

— Ainsi, señor, dit-il en frémissant, ainsi, je ne puis faire un pas sans vous trouver en travers de mon chemin. Ce n'est que grâce à ces braves qui m'entourent, que nous avons découvert le pays du Maragnon; et maintenant, voilà que vous nous fermez la porte d'une contrée

riche, qui se donnait à nous de plein cœur et nous promettait une colonie sans pareille... Mes amis, je suis responsable de mes officiers devant mes armateurs; je suis maître de la vie de cet homme; que dois-je faire?

— A mort! A mort! cria l'équipage.

— Pendez-le à une vergue, disait l'un.

— Jetez-le à la mer, un boulet aux pieds, recommandait un second.

Chacun donnait son idée.

— Fusillez-le à la place même où il a tiré sur les indigènes, insinua le vieux Dieppois qui avait parlé le premier.

— C'est cela! C'est cela! clama toute l'assistance.

Cousin réfléchissait. Lorsque le bruit se fut un peu calmé, il releva la tête, et cria :

— En parade; et à terre!

Il y eut aussitôt branlebas de revue. Les hommes d'armes revêtirent leurs armures, et les matelots se coiffèrent du bonnet des dimanches. Les pavillons flottèrent aux mâts; le canon tonna. Et la flottille des canots se dirigea, au son de la musique, vers la rive qui venait d'être le théâtre des événements tragiques dont l'Espagnol avait été l'instigateur.

Là, Cousin fit ranger ses hommes en bataille, et, s'adressant à l'Espagnol :

— Señor, lui dit-il, rien ne me serait plus facile que de vous faire fusiller, comme me le demandent mes hommes. Ce serait d'un bon exemple, et les indigènes, calmés par cet acte de justice, nous reviendraient et trafiqueraient avec nous. Mais cette plage a suffisamment vu de sang. J'ai voulu cependant qu'elle fût témoin de votre honte et de votre châtiment. Pinçon, vous êtes indigne de servir dans la marine française. Rendez-moi votre épée.

L'hidalgo fit un geste de défi, la main crispée au pommeau monumental dont nous avons parlé.

— Rendez-moi votre épée, répéta l'amiral.

Et sa voix était si claire et son maintien si calme, en disant ces mots, que l'Espagnol, vaincu, baissa la tête et, la rage au cœur, tira son épée, lentement, du fourreau.

Il se disposait à la jeter aux pieds de Cousin, un regard aciéré de son chef lui fit, de nouveau, baisser les yeux. Il prit alors son épée par la pointe et la tendit à l'amiral.

— C'est bien, dit froidement celui-ci.

Et il enfonça la bonne lame de Tolède, jusqu'à la garde, dans le sable de la grève.

Puis, se tournant vers son équipage.

— Mes amis, nous n'avons plus que faire ici. Cet homme nous a gâté toute notre besogne. Allons donc trafiquer aux endroits connus, et ensuite, en route pour Dieppe.

Ainsi fut fait. Le retour s'acheva promptement, et, dès les premiers jours de 1489, Jehan Cousin rentrait à Dieppe, ayant, *quatre ans avant Christophe Colomb*, touché, comme ses aïeux, les Leif Erikson, les Thorvinn, les Thorvald, les Sinclair, au continent qui s'est, depuis, appelé l'Amérique, et, en plus, *dix ans avant Vasco de Gama*, franchi le cap de Bonne Espérance et trouvé la route des Indes.

La chronique nous a conservé le récit de la réception triomphale que les Dieppois firent à leur compatriote. Toute la population, ayant à sa tête ses échevins, les confréries marchandes, précédées des châsses de leurs patrons, et les corps de métiers, parmi lesquels figuraient les ivoiriers, se porta sur les jetées, à sa rencontre. Du plus loin que la vigie, postée sur la Tour aux Crabes, eut aperçu son vaisseau, la foule,

avertie, fit entendre des vivats sans fin qui portèrent à l'amiral la bonne nouvelle de la gloire qui le précédait. Pendant plusieurs jours, ce furent des fêtes continues en son honneur; puis ses armateurs préparèrent une expédition digne de lui.

Ces notables commerçants étaient, nous l'avons déjà dit, convenus de garder le plus profond secret sur les découvertes de leurs capitaines, ce qui leur était facile, le gouvernement n'exigeant ni déclaration ni rapport des endroits où ils allaient, ni de ceux d'où ils revenaient. D'ailleurs, la politique absorbait à ce moment tous les esprits. Le duc d'Orléans, à la tête de plusieurs grands du Royaume, s'était levé contre Charles VIII, qui, après l'avoir remis dans le devoir, avait tourné ses vues vers le royaume de Naples. Les Dieppois avaient donc le champ libre pour leurs opérations, et ils en profitèrent. Suivant le vieil usage des capitaines normands, Jehan Cousin consigna au greffe de l'hôtel de ville le récit de son expédition, *sous pli cacheté;* puis il reprit la mer, à la tête de trois navires chargés de marchandises d'échange et bien armés.

On sait, par des traités qu'ils y conclurent,

que, dans la suite, les armateurs de Dieppe tirèrent quelque parti de la découverte du fleuve Maragnon; mais ces expéditions furent entourées du même mystère que celles dont les Grandes Indes formaient le but.

Pour celles-là, les armateurs dieppois conservaient toutes leurs tendresses. Cousin en avait minutieusement élaboré le plan avec Descaliers, qui, la pointe de l'Afrique découverte et franchie par son élève, ne doutait plus du succès de l'entreprise, si celui-ci suivait à la lettre les observations qu'il lui laissait par écrit, et où la vraie position de l'Inde était indiquée.

Cousin s'était trop bien trouvé des premières leçons de son maître pour négliger les secondes. Il tint le milieu des mers entre l'Amérique, qu'il connaissait, puisqu'il y avait atterri, et le cap des Aiguilles qu'il tourna. Ensuite il toucha victorieusement aux Indes, où il fit les échanges les plus avantageux.

Voilà l'homme auquel l'Europe, l'Amérique et l'Asie devraient élever des statues, voilà l'homme dont le nom devrait remplir le monde, au même degré que Christophe Colomb et Vasco de Gama, qu'il incarne tous deux et qu'il précéda dans

leurs découvertes, voilà l'homme qui, simple capitaine marchand, sans exaltation mystique, et sans visées ambitieuses, mériterait assurément la plus pure et la plus glorieuse des couronnes civiques...

Malheureusement, si l'histoire locale, la chronique, la tradition, nous ont transmis ses hauts faits et ses grandes découvertes, nous n'en possédons pas la preuve absolue, la preuve établie par Cousin lui-même et contresignée par ses compagnons et par ses armateurs.

Elle se trouvait sous le pli cacheté remis à l'hôtel de ville de Dieppe, et ce pli a été détruit.

Comment?

La chose vaut la peine d'être contée.

CHAPITRE XXIII.

LE BOMBARDEMENT DE DIEPPE.

Relation fidèle et détaillée de ce bombardement et des horreurs qui l'accompagnèrent.

Le 16 juillet 1694, la France étant en guerre avec l'Angleterre et la Hollande, le capitaine Beaulieu, qui faisait la course pour le compte d'un armateur dieppois, entra dans le port, vers le soir, amenant à sa suite une frégate anglaise de douze canons, qu'il avait capturée.

Ces sortes de prises étaient fréquentes alors et provoquaient toujours une vive allégresse dans la population; cette fois, il semblait que ce navire ennemi s'avançât comme un présage funeste. Quand le prévôt de l'Amirauté vint au-devant du commandant Beaulieu pour lui adresser les compliments de la ville, selon l'usage, celui-ci lui dit brusquement :

— Merci, Monsieur, mais nous allons avoir à faire autre chose que de nous complimenter.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur l'officier? demanda vivement le chef de la municipalité dieppoise.

— Je veux dire, monsieur le prévôt, que cette frégate est une vedette de la flotte anglaise qui sillonne la Manche. Nous allons avoir sous peu l'ennemi sur les bras.

A ce moment même, la cloche d'alarme retentit à Neuville-le-Pollet, et plusieurs Polletais, bien reconnaissables à leurs juste-au-corps de serge rouge ou bleue, traversant en toute hâte le gué de la rue des Wés, vinrent annoncer que l'escadre britannique était en vue.

L'Intendant général et le lieutenant du Baillage firent aussitôt sonner le tocsin et prévinrent le Château, où était installée une batterie de douze canons de différents calibres et de quatre mortiers montés sur la falaise. En même temps, les canonniers bourgeois se répandaient dans le chemin couvert, hors la ville, du côté de la mer, pour occuper les batteries élevées au Port-d'Ouest et à la Porte de la rue à l'Avoine, tandis que le régiment de Bretagne, en garnison à Dieppe, mon-

tait la garde sur les remparts, et que les mariniers se rassemblaient au bout des jetées, avec quelques pièces.

Le 17 se passa sans encombre; le 18, la flotte ennemie s'approcha et vint se ranger en demi-cercle à l'entrée de la rade, appuyant sa droite sur la roche d'Ailly et sa gauche sur la falaise de Berneval. Sur les dix heures du matin, plusieurs chaloupes et galiotes à bombes firent un mouvement en avant; mais, subitement, un vent d'ouest se leva, si furieux, que toute la flotte dut se mettre à l'ancre, pour éviter d'être jetée à la côte.

A ce moment, les capitaines du port eurent une inspiration qui pouvait, non seulement sauver la ville du bombardement qui la menaçait, mais encore anéantir d'un coup toute l'escadre ennemie. Ils demandèrent au gouverneur, M. de Manneville, de les autoriser à requérir les barques des pêcheurs de Saint-Valery, qui est à six lieues de Dieppe, et de les bourrer de goudron, de bray et d'autres matières combustibles, pour les lancer, de nuit, après y avoir mis le feu, sur la flotte anglaise, où le vent les porterait infailliblement. De cette façon, et quelle que fût la ma-

nœuvre des Anglais, leurs navires ne pouvaient échapper à la destruction. S'ils maintenaient leurs ancres, c'était l'incendie; s'ils coupaient leurs amares, c'était le naufrage.

Malheureusement M. le Gouverneur ne comprenait rien à la tactique maritime. Et puis, il avait à cœur de se distinguer, à l'abri des murailles de la ville, dans son bon hôtel, qui avait été la maison d'Ango. Le vent d'ouest continua donc à souffler, sans servir à procurer à la France une revanche du combat de la Hogue. Enfin, le 21 au matin, il se calma, et aussitôt l'ennemi entra en ligne.

La première journée ne fut marquée que par un combat d'artillerie sans importance; le 22, il s'accentua, et, ce même jour, les Anglais démasquèrent leur projet. Le plan recommandé par les capitaines dieppois, ils l'avaient, eux, adopté. Derrière leurs galiotes, les veilleurs du Pollet remarquèrent, en effet, un grand navire à trois mâts, qui demeurait immobile au milieu des évolutions de la flotte. Ils jugèrent que ce ne pouvait être qu'un brûlot que les ennemis voulaient pousser dans le port à la marée montante, afin de mettre le feu à tous les navires

qui s'y trouvaient. Cet avis fut partagé par les officiers de la défense qui firent aussitôt couler deux barques remplies de pierres entre les jetées reliées par un gros câble. Ils recommandèrent, en outre, aux matelots qui faisaient le service des batteries avancées, d'avoir une attention particulière à ce navire et de diriger sur lui tout leur feu, s'ils voyaient qu'il voulût entrer dans le port.

Les Dieppois ne se trompaient pas. Ce trois-mâts était un brûlot, mais un brûlot perfectionné, une machine infernale comme jamais il n'en exista. C'était un bâtiment neuf, en forme de galiote, de 120 tonneaux. Le fond de cale était rempli de sable. Dans le premier pont il y avait vingt milliers de poudre, avec un pied de maçonnerie, au-dessus. Dans le troisième, au-dessous du gaillard, se trouvaient toutes sortes d'artifices. Sur le pont, on avait entassé de vieux canons, de grosses pierres et d'autres matières dures et pesantes. Enfin un tuyau vertical, plein de poudre, ayant des trous vis-à-vis de chaque pont, était surmonté d'une mèche d'une longueur calculée pour le temps que ce bûcher flottant devait mettre à parvenir dans le port. Il y avait là de quoi faire sauter la ville entière.

Le soir venu, l'amiral Barklay, qui commandait la flotte anglaise, donna, par un bouquet d'artifice, le signal du bombardement. Les projectiles, vraies fusées volantes, décrivaient dans l'air leurs sinistres paraboles. L'incendie de la malheureuse cité rougissait le ciel. Soudain, vers minuit, un cri d'effroi retentit sur le rivage. Le brûlot, vrai suppôt de Satan, rouge jusque dans ses mâts, flambant jusqu'au ras de l'eau, s'avançait à pleines voiles vers l'entrée du port. Il n'en était plus qu'à cinquante pas, lorsque, criblé, à bout portant, de coups de canon, il s'inclina subitement, toucha fond, et, à ce moment, eclata avec un fracas qui fut entendu jusqu'à Rouen.

La ville, épouvantée, fut couverte de fer, et les maisons en feu, s'effondrant, ne formèrent plus bientôt qu'un immense brasier, d'où s'élançait une mer de flammes. Les édifices, les riches hôtels, le palais d'Ango, la *Pensée*, comme on l'appelait, du nom du navire qui avait commencé la gloire du célèbre armateur — s'embrasèrent. Et, pour que rien n'échappât au fléau, le bombardement, trois jours durant, continua, correct, britannique, envoyant du feu où il en manquait,

et ravivant les foyers qui menaçaient de s'éteindre.

Pour comble de misère, l'élite de la population étant à son devoir, en dehors des fortifications, la garde de la ville appartenait à l'extrême lie du peuple, appuyée par les réfugiés de la campagne, accourus à la première menace de débarquement. Cette tourbe, inoccupée, peu vaillante de nature, et totalement étrangère aux plus élémentaires principes du tien et du mien, s'occupa tout d'abord de piller. Puis, quand l'incendie se déclara, les gens descendirent dans les caves; et alors commença l'une des plus formidables orgies qu'ait enregistrées l'histoire.

Bientôt, le régiment de Bretagne se mit de la partie. Quittant le rempart, inaccessible, et les poternes soigneusement closes, pour empêcher les Dieppois de rentrer chez eux, les soldats se répandirent par la ville, s'arrêtant à toutes les caves. Ils y trouvaient la mort souvent, moins glorieuse qu'au bastion, mais rien ne les arrêtait.

Boire, boire était devenu le cri général; et tant l'on buvait que les incendies s'éteignaient dans des mares de vin. D'après un relevé qui

fut publié peu de temps après, le nombre des habitants tués dans la rue ne dépassa pas cinquante, tandis qu'on découvrit plus de deux cents cadavres dans les caves des maisons. On les trouvait dans la posture où la mort les avait surpris, et même debout. Ils étaient entièrement calcinés, et quand on les touchait, ils tombaient en poussière.

Au château, l'orgie battait son plein aussi, mais plus décente, et surtout moins dangereuse. Le gouverneur, M. de Manneville, qui s'y était retiré dès les premiers boulets, amusait la cour par des récits comiques.

« Notre cuisinier, écrivait un de ses officiers, a si grand'peur d'être écrasé dans sa cuisine, à cause que la grande fumée qui en sort par la cheminée sert de visée aux bombardes, qu'il fallut l'y lier avec des cordes pour l'obliger à continuer son dernier devoir et à faire servir la table de M. le gouverneur, qui en rit bien avec sa compagnie et en divertit la cour par ses lettres sur l'attaque et la défense. »

Allez donc, bourgeois patriotes, placés hors les murs, la poitrine ouverte à tous les coups, vous faire tuer, voir, en arrière, vos maisons qui

brûlent, entendre les saturnales qui, pareilles au rire de Satan, consomment votre ruine, et dévorent tout ce qui vous est cher, — afin que, du haut de la falaise, l'orgie, plus ignoble que celle, en ville, des soldats, des pillards et du ramassis de toutes les hontes, vous fouaille, pour toute récompense, de ses plus cruels dédains.

Dieppe n'existe plus. Tout s'est anéanti dans le désastre. La maison des Ango, chef-d'œuvre de la Renaissance, où François Ier s'était trouvé mieux qu'en aucun de ses palais, n'est plus qu'un amas de cendres. Le manoir des archevêques de Rouen, avec ses greniers d'abondance, n'offre plus que des murs noircis, plus déchiquetés que les arêtes d'une roche infernale. Les somptueuses habitations des riches armateurs dieppois sont rasées au niveau du sol; et, surtout, l'Amirauté, ce précieux chartier des gloires locales, a disparu, sans même, dans ses épaves calcinées, garder la trace d'une date, d'un fait, d'un épisode.

C'est de là que s'est envolée en fumée noire, en cendre aveuglante, la preuve écrite d'une expédition qui, cette circonstance écartée et grâce à l'esprit de curiosité qui s'est emparé des

siècles récents, serait considérée comme la plus glorieuse au double point de vue de l'histoire du monde et de la satisfaction morale de notre patrie.

Aussitôt après le retour triomphal de Christophe Colomb en Espagne, les Dieppois réclamèrent pour leur compatriote la priorité de la découverte qui remplissait l'Europe d'étonnement et d'admiration; leur voix, égarée dans le glorieux tumulte qui se faisait autour de l'heureux protégé de Ferdinand et d'Isabelle, demeura sans écho.

Les Dieppois avaient cependant cent bonnes raisons pour appuyer leurs revendications. Une seule aurait dû suffire à lever tous les doutes, et c'est celle-là que nous allons soumettre, comme suprême argument, à nos lecteurs.

CHAPITRE XXIV.

LE LIEUTENANT DE COUSIN.

Christophe Colomb au monastère de La Robida. — Il a de nombreux entretiens avec Vincent Pinçon, l'ancien lieutenant de Cousin. — Pinçon dirige l'expédition. — Il a en vue le Brésil. — Hésitations à bord. — Le triomphe de Christophe Colomb.

A son arrivée à Dieppe, où il fut reçu avec la pompe et les honneurs qu'on sait, le premier soin de Jehan Cousin avait été de déférer la conduite de l'Espagnol Vincent Pinçon au Conseil de l'Hôtel de Ville, qui faisait alors le service de juridiction maritime. Les magistrats, indignés des procédés sanglants du funeste hidalgo, qui, non seulement les compromettait dans leur honneur de citoyens, mais encore les atteignait dans leurs intérêts commerciaux, prirent le témoignage des officiers subalternes et des matelots, et, tous les faits ayant été constatés, il fut jugé que Vincent Pinçon, « convaincu de s'être écarté

des principes de subordination, de bonne foi et de douceur nécessaires pour la prospérité de la navigation et du commerce, n'était plus digne de servir comme officier sur aucun navire du port de Dieppe. » En d'autres termes, il était rayé des rôles de l'état-major de la place, signalé, par ce fait même, aux armateurs des autres villes maritimes, qu'un sentiment de solidarité professionnelle et corporative unissait à leurs collègues dieppois, et, par suite, chassé honteusement des flottes françaises, au moment où celles-ci s'apprêtaient à mêler glorieusement leurs couleurs à celles des flottes les plus éprouvées de la vieille Europe.

Furieux de ce jugement, Pinçon s'éloigna de Dieppe, la menace à la bouche. Il tenait sa vengeance toute prête. Cette orgueilleuse cité, qui le répudiait, se repentirait de son mépris. Il lui volerait la gloire de sa découverte; il dépouillerait Jehan Cousin de son auréole; il donnerait à son pays le bénéfice de son expédition. Toutefois, pour mener à bonne fin ce plan gigantesque, il lui fallait tomber sur un marin d'un aussi grand prestige et d'une aussi vaste instruction que l'amiral dieppois. Quand il l'aurait dé-

couvert, il le guiderait de ses souvenirs, du fruit de ses observations, des instructions reçues par lui confidentiellement; et alors on retrouverait le fleuve, vaste comme une mer, et le pays qui l'avait ébloui par la splendeur de sa nature et la richesse de ses productions.

Plein de cette idée, Pinçon cingla, sur une barque d'emprunt, vers les côtes d'Espagne et prit terre à Palos, où ses deux frères étaient armateurs.

Or, en ce temps-là vivait au couvent de la Robida, voisin de Palos, un homme déjà d'un certain âge, qui passait pour un rêveur atteint de monomanie.

Il voulait, disait-on, franchir « la mer inconnue, ténébreuse, » traverser l'Atlantique, où la Fable avait placé le séjour des morts, et gagner « l'Orient par l'Occident ».

Le but de Christophe Colomb — car il s'agit de l'illustre Génois — n'était donc pas de découvrir un continent inédit; il cherchait un passage pour aller « à Kathaï par le Ponant », c'est-à-dire en Chine par l'ouest et visait, comme point d'atterrissement la terre de Cipango, — c'était le nom que Marco Polo avait donné au Japon.

Cette idée, disons-le vite, n'était pas sienne.

Elle était même alors fort répandue, et constituait presque un axiome dans le monde des savants et des navigateurs.

D'aucuns allaient plus loin et croyaient à un continent intermédiaire. Ils avaient pour inspirateurs les Juifs, qui, ayant des comptoirs jusqu'au fond de la Chine et à la cour des dynasties mongoles, dites du Cathay ou Kathaï, ne pouvaient ignorer l'existence d'un monde autre que l'Asie, puisque les États de Gengis-Khan et de Timour-Lengh confinaient au détroit de Behring.

Colomb n'était pas de ceux-là. Nourri des auteurs anciens qui avaient entrevu la sphéricité de la terre, il croyait, avec Aristote, que la mer baignait non seulement le littoral en dehors des colonnes d'Hercule, mais aussi les côtes voisines de l'Inde. Strabon, Sénèque, Macrobe et Plutarque l'avaient confirmé dans sa foi. Albert le Grand, Roger Bacon, et surtout le cardinal Pierre d'Ailly, qui avait eu, par le Saint-Siège, communication des rapports de la cour de Rome avec le Vinland, étaient venus ensuite; et, finalement, les travaux de Martin Bohain et de Toscanelli, de Florence, ses contemporains, avaient levé ses dernières hésitations.

Losqu'il arriva chez le roi Jean II de Portugal, auquel il s'adressa tout d'abord pour la réalisation de son plan, Colomb ne fut point peu surpris de se trouver en présence de l'un des plus chauds partisans de la navigation transatlantique. Le prédécesseur de ce prince, Alphonse V, avait, en effet, dès longtemps, chargé Toscanelli de lui fournir une instruction détaillée sur le chemin de l'Inde par la voie de l'ouest, et celui-ci lui avait fait parvenir une longue lettre, accompagnée d'une carte qu'il avait dressée à l'intention des navigateurs désireux de gagner par mer la « Cité du Ciel », située dans la province du Mango, près du Cathay, d'où il leur serait facile de se rendre aux pays « où naissent les épices. »

Ce document était précieux ; malheureusement, il ne pouvait servir aux rois portugais, le Saint-Siège ayant délimité l'aire d'action de l'Espagne et du Portugal, en accordant l'ouest à la première et l'est au second. Jean II, malgré les instances de Christophe-Colomb, ne pouvait donc prêter l'oreille à ses propositions ; et c'est une vilenie de ce dernier d'avoir prétendu que le souverain portugais voulait profiter pour lui seul de ses projets, et le mettre de côté. Quelque délit

devait l'avoir fait chasser de cette cour hospitalière; une lettre de Jean II, retrouvée depuis peu, l'assurait qu'il ne serait pas molesté par la justice, s'il retournait dans le pays qu'il avait quitté quatre années auparavant.

Entre-temps, ce qui est certain, c'est que Christophe Colomb avait eu communication des travaux de Toscanelli, avec lequel il se mit d'ailleurs en relations directes, après son départ du Portugal. Il alla tout d'abord à Gênes, où il essuya un refus catégorique; puis il se fixa pour quelque temps à Porto Santo, île récemment découverte, en plein Océan, et dont le gouverneur, Pedro Correa, avait épousé sa belle-sœur.

Celui-ci lui montra une pièce de bois curieusement sculptée qu'il avait recueillie par un fort vent d'ouest. En outre, Colomb avait résidé quelque temps aux Iles Fortunées, dont les habitants voyaient souvent, en mirage, une île dans la même direction; et de ces phénomènes, ainsi que de ses lectures et de ses réflexions, il s'était fortifié dans sa conviction que l'océan Atlantique conduisait aux Indes. Alors, assuré du succès, il rassembla toute sa vigueur, et, s'appuyant sur ses anciens exploits de corsaire et d'explorateur,

car il avait voyagé depuis l'âge de quinze ans, il se rendit en Espagne, où il comptait trouver l'assistance nécessaire à son entreprise. Son attente fut déçue. Longtemps il erra de palais en palais et de cabinet en chancellerie, jusqu'au jour où, désabusé, découragé, dégoûté de l'existence, il s'arrêta, misérable, affamé, doutant de plus en plus de son étoile, au couvent Sainte-Marie de la Robida.

Qui lui eût dit, à ce moment, que c'était de là précisément que daterait, en sa faveur, la plus éblouissante aventure qu'ait rêvée l'esprit humain? Le prieur de ce pieux asile, Jean Perez de Marchena, prit intérêt à ses projets, dans lesquels le confirmèrent un médecin de Palos, Garcia de Fernandez, très ferré sur la question, et surtout le pilote Pedro de Velasco, qui avait, au cours de ses voyages, rencontré une mer fort calme au Nord de l'Irlande, ce qui lui avait paru comme une vallée tranquille séparant deux continents. Mais où la religion du digne abbé fut complètement éclairée, c'est lorsqu'il eut été admis en tiers dans les entretiens qu'avait souvent Colomb avec un inconnu qui venait le voir et restait de longues heures en sa compagnie.

Ce personnage mystérieux répondait au nom de Vincent Yanès Pinzon. Il se disait marin, vantait sa grande expérience de la mer, et, pour le moment, faisait avec ses frères, anciens navigateurs comme lui, le commerce des agrès et des munitions pour les navires de l'Andalousie. L'un d'eux, l'aîné, Martin Alonzo, assistait quelquefois à ces conférences. Que s'y passait-il? Qu'y disait-on? L'histoire est muette à ce sujet. Toutefois, ce qui paraît certain, c'est que c'est à la suite d'une de ces mystérieuses réunions, où Martin-Alonzo, qui tenait les finances de la maison Pinzon frères, avait annoncé son intention de prendre pour son compte, — il le fit en effet plus tard, — une bonne partie des frais de l'expédition, que Jean Perez, pour obtenir la protection royale en faveur de Colomb, confia les intérêts de ce dernier aux mains de son collègue Fernando de Talavera, prieur du couvent du Prado et confesseur de la reine.

Ce prélat, on le sait, ne répondit pas à la confiance que son collègue de la Robida avait mise en son pouvoir. Ce fut le cardinal, archevêque de Tolède, Pedro Gonzalès de Mendoza, qui présenta Colomb à la cour. Puis vinrent les diffi-

cultés de toutes sortes : l'hostilité déclarée des membres du concile de Salamanque; l'attention du roi détournée par sa guerre d'extermination contre les Maures; le mauvais vouloir de tous ceux que l'expédition transatlantique aurait dû séduire. Mais nous n'avons pas à suivre le courageux et persistant solliciteur dans ses déboires et ses vicissitudes. Colomb a triomphé de toutes les résistances, et sa flotte franchissant la barre de Saltes, au large de la ville d'Huelva, en Andalousie, s'élance vers l'inconnu.

Le premier iour, on fait quinze lieues avant le coucher du soleil; puis on se dirige vers les Canaries pour réparer une avarie au vaisseau-amiral; ensuite, on jette l'ancre devant Gomère, dont les habitants confirment à Colomb l'existence d'une terre inconnue, à l'Ouest; et enfin, maintenant, les trois caravelles, portant pavillon de Castille, mettent le cap sur la fameuse rive japonaise.

La *Niña*, commandée par Vincent Yanez Pinzon, marche en tête et montre le chemin; la *Pinta*, montée par Martin Alonzo, avec son frère, François Martin comme pilote, suit de près, et la *Santa Maria*, où se trouve Christophe

Colomb, vient en queue, voguant dans le sillage des deux navires.

L'amiral suit avec anxiété la direction prise par la *Niña*. Suivant ses calculs, Vincent Yanez n'est pas dans le vrai chemin ; il incline toujours vers le Sud-Ouest, tandis que c'est au Nord-Ouest qu'on doit trouver la côte asiatique. Il fait signaux sur signaux pour arrêter la fougue de son lieutenant ; celui-ci feint de ne pas les apercevoir. Alors Colomb met une chaloupe à la mer et se rend à bord de la *Niña*.

Ses traits sont contractés; son front se plisse; il lance un regard farouche à Vincent Yanez. Les deux hommes s'enferment dans une cabine, et l'on entend de grands éclats de voix. Celle du lieutenant domine, et l'on distingue, à travers ses paroles, la volonté ferme de ne pas céder. Mais l'amiral est maître absolu de sa flotte; il peut, s'il lui plaît, faire enfermer et charger de chaînes ses officiers aussi bien que ses soldats et matelots. Vincent Yanez réfléchit, et s'incline.

— Que votre volonté soit faite, Don Christophe, dit-il en reconduisant l'amiral. J'irai où vous me commanderez d'aller. Peut-être arriverons-

nous à un continent; moi, je me faisais fort de vous mener à une terre plus belle que toutes celles que vous avez pu rencontrer. Je l'ai vue, moi, et j'en suis encore ébloui.

— Possible, répondit froidement Colomb; nous aurons tout le temps, plus tard, de visiter ce paradis. En attendant, j'ai mon plan bien arrêté dans mon esprit, et, à partir de ce moment, c'est moi qui conduis l'expédition.

Vincent Yanez salua, et quand l'amiral se fut éloigné, on l'entendit murmurer :

— Est-il donc écrit que je serai toujours forcé d'obéir.

Alors, on le vit abîmé dans une profonde méditation. Il marchait à grands pas, puis s'arrêtait subitement, et se frappait le front. Il parlait à haute voix et prononçait des phrases où revenaient des noms que nul n'avait jamais entendus. Enfin, il fit mettre une barque à la mer et se rendit à bord de la *Pinta*, où il eut un long entretien avec ses frères. Quand il en sortit, il paraissait affaissé. Sans doute, Martin Alonzo, qui était le trésorier de l'expédition, avait conseillé de ne pas s'éloigner de l'amiral, pour l'instant du moins.

Entre-temps, la *Santa Maria* virait de bord, et les deux autres caravelles, à regret, changeaient aussi de direction. Alors commença la longue série des jours moroses, qui, bientôt, se changèrent en jours de découragement. A tout moment, on rencontrait des herbes flottantes, et des oiseaux, en grand nombre, venaient voleter autour des mâts; mais la terre ne se montrait pas. Cependant, à un moment, les équipages de la *Santa-Maria* et de la *Pinta* furent mis en émoi par des décharges de mousqueterie qui partaient de la *Niña*. Vincent Yanez croyait avoir aperçu la ligne bleue d'un continent à l'horizon. Il s'était trompé, à moins qu'il n'ait eu d'autre but que celui d'attirer l'attention de Christophe Colomb.

Et, en effet, au bout de peu de temps, et alors même que son erreur, vraie ou factice, avait été reconnue, l'amiral le fit appeler à son bord, ainsi que son frère Martin Alonzo. Une conférence s'établit entre les trois chefs. Elle fut très longue, et aussi très calme. On voit dans le Journal de Colomb que Pinçon y revint sur la nécessité de se porter plus au Sud que ne le voulait l'amiral, qui, cinglant toujours sur la

terre de Cipango, qu'il plaçait plus au Nord, s'écartait du rhumb sous lequel son lieutenant avait navigué, quatre ans auparavant, pour aborder à une terre inconnue.

Mais Colomb était obstiné. Vainement, son esprit, ébranlé par la conviction de Vincent-Yanez, lui disait qu'il faisait fausse route. S'il consentait à incliner vers le Sud, c'était faiblement, à petit angle, et la marche des navires n'en était pas sensiblement changée.

Cependant, l'ancien pensionnaire de la Robida se rendait, maintenant, chaque jour, à bord de la *Niñâ*. Invariablement, il demandait à son commandant s'ils étaient en bonne route, et, invariablement aussi, Vincent lui répondait négativement, ajoutant que, tant qu'on n'aurait pas mis la barre résolument, non plus au Sud-Ouest, — il était trop tard, — mais au Sud, on n'aboutirait à rien.

Enfin, après une nouvelle conférence, motivée par les murmures des équipages qui, fatigués d'une si pénible navigation, montraient un grand mécontentement, Colomb céda.

Dès le lendemain, pris de remords, il convoqua un conseil auquel assistèrent ses officiers

et ses pilotes. L'un d'eux, Francisco Garcio Vallejo, l'un des principaux témoins dans l'information dont le premier voyage de Colomb fut l'objet dans la suite, a laissé de précieuses données sur cette mémorable séance, qui se place à la date du 7 octobre.

Lorsque le plan de Vincent Yanez eut prévalu, dans l'esprit des auditeurs, sur celui de l'amiral, celui-ci prit la parole.

— Nous sommes, dit-il, à douze cents lieues des côtes d'Espagne, et l'inquiétude est grande parmi mes compagnons. D'aucuns proposent de rebrousser chemin.

— Vous ne ferez pas cela, dirent ensemble les frères Pinzon.

— Non, répondit Colomb. Nous sommes trop loin de chez nous et, sans aucun doute, trop près de notre but, pour revenir sur nos pas. Je suis donc d'avis d'aller jusqu'à deux mille lieues, et si, alors, nous ne voyons pas de terre, nous virerons de bord.

Alors, Vincent Yanez, résolument :

— Hé, quoi ! Nous sommes partis de Palos hier, et déjà le courage nous manquerait ! En avant ! Dieu est avec nous ! Nous découvrirons bientôt

la terre. Dieu nous préserve de nous arrêter à la lâche pensée de revenir honteusement au pays.

Ces paroles remontèrent tous les cœurs. Les équipages, mis au courant de ce qui venait de se passer, firent serment de ne plus se laisser décourager, et la flottille continua sa route aussi vaillamment qu'au sortir de la barre de Saltes.

On sait le reste. Dans la nuit du 11 au 12 octobre, le cri de *Terre!* part de la *Pinta*, qui, d'allure rapide, tenait depuis quelque temps la tête de la marche.

Martin Alonzo avait promis à son frère que les honneurs de l'expédition leur reviendraient. C'était de son bord que devait retentir le signal de la victoire, et c'est à son bord aussi que fut chanté le premier *Te Deum* sur les confins du Nouveau-Monde.

C'était bien quelque chose, mais il fallait aux Pinzon la consécration de l'Europe. L'obstination de Colomb leur avait fait manquer la découverte officielle du Maragnon, dont ils se seraient, après, donné les gants; il était donc juste qu'ils retirassent les bénéfices d'une réussite qui, après tout, était un peu leur œuvre, en effet. Si Colomb s'était entêté dans son idée, il eût passé

au-dessus des Lucayes, et, à travers des courants et des vents contraires, il eût piqué vers la Géorgie ou les Carolines. Il n'y fût certainement pas arrivé, parce que ses équipages, les Pinzon en tête, se fussent mutinés et l'eussent déposé, ou jeté à la mer.

Dans l'enthousiasme général, les trois frères palésiens durent donc remettre à une occasion plus propice la bonne fortune de se placer en vedette. La *Niña* était comme rivée à la *Santa-Maria*, et, d'ailleurs, Christophe Colomb, après la perte de sa caravelle, sur la côte de l'île Saint-Thomas, vint s'y réfugier. Une première fois, à Cuba, la *Pinta* s'était dérobée. L'amiral avait paru très contrarié de cette défection, dont il ne s'étonnait d'ailleurs pas : « Pinzon m'a dit et fait bien d'autres choses », se contenta-t-il de dire, et il poursuivit sa route. Mais Martin Alonzo et son frère le pilote n'étaient pas des marins accomplis; ils n'avaient ni l'expérience de la mer, ni la témérité, ni l'intuition des explorateurs, et, ne sachant comment revenir en Europe, ils louvoyèrent, élongèrent les côtes, et finalement furent heureux de retrouver Colomb, qui, sur son départ, les prit avec lui.

La traversée se fit très régulièrement. Jusqu'aux Açores, où la *Pinta*, à la faveur d'une tempête, se livra à une nouvelle fugue, et, cette fois, Martin Alonzo débarqua bon premier en Espagne. Les événements ne répondirent pas à son attente. Il avait atterri sur la côte de Galice, où, apprenant que la cour était à Barcelone, il s'était dirigé sur cette ville par terre, pour être le premier à donner la bonne nouvelle au roi et à la reine, et, conséquemment, à en profiter ; mais les souverains refusèrent de le recevoir.

Les Pinzon jouaient de malheur. La reine Isabelle s'était, avant son époux, montrée favorable aux projets de Christophe Colomb, et un courrier venait justement d'apporter l'avis de l'arrivée de la *Niña* à Palos.

L'amiral fut aussitôt mandé en Catalogne, et Martin Alonzo eut la douleur d'assister à son triomphe. Quant à son frère, il était plus à plaindre encore, ayant conscience d'avoir touché au continent transatlantique le premier.

A la vue de la foule en délire qui couvrait de fleurs Christophe Colomb à son entrée dans Barcelone, et en écoutant le bruit des détonations d'artillerie et des cloches qui sonnaient à toute

volée, l'ancien compagnon de Jehan Cousin dut faire de singulières remarques sur les vicissitudes d'ici-bas. Comparse d'un spectacle dont il aurait pu, dont il aurait dû même, en bonne justice, être le héros, il pensa, sans doute, que c'était une épreuve que lui infligeait le ciel en expiation de sa conduite à bord de la flèque dieppoise et de sa lâche agression sur la côte d'Angola.

Mais nous lui prêtons là de bien beaux sentiments, et Vincent Yanez n'était pas susceptible de les éprouver. Aussi ne devait-il pas tarder à recommencer ses vilenies et à en récolter les fruits, souvent amers.

ÉPILOGUE.

La découverte du Nouveau Monde n'avait guère enrichi les frères Pinzon. En récompense de leurs services, Colomb leur avait, sans doute, montré l'ingratitude dont il était coutumier. Ce qui est certain, c'est qu'ils ne firent point partie des expéditions postérieures. Ayant été à la peine, ils ne furent pas à l'honneur, c'est-à-dire qu'ayant aidé à découvrir San Salvador, Conception, Cuba et Saint-Domingue, ils ne furent point admis à fouler le sol vierge de la Dominique, de Marie-Galante et de Porto-Rico, non plus que, dans la suite, à parcourir les nombreuses îles de l'archipel tropical, auquel se bornèrent les ambitions de l'amiralissime des flottes espagnoles.

On sait aussi que les Pinzon, rentrés à Palos,

y continuaient, comme avant la campagne, le commerce des agrès et des munitions pour les navires de l'Andalousie. Vainement, Vincent Yanez s'adressait à toutes les bourses afin de mettre son plan à exécution. Il avait, ainsi que tous les compagnons de Colomb, admiré les splendeurs des îles où l'on avait atterri, mais il savait que le continent, au-dessous, présentait des richesses bien autrement considérables. Le grand fleuve l'attirait comme l'aimant attire le fer. Il en parlait sans cesse et finissait par passer pour un monomane, à l'égal de Christophe Colomb, avant son expédition, avec cette différence qu'il ne rencontra ni un Jean II, ni un Perez de Marchena, ni un Gonzalès de Mendoza, encore moins un Ferdinand et une Isabelle, qui lui permissent de retrouver le rhumb qui conduisait au pays des merveilles.

Cependant, au bout de sept ans de démarches et de supplications, il réussit à fréter un navire avec lequel il se lança en plein Océan, non sur la route frayée que suivaient les flottes espagnoles et portugaises pour gagner la zone qu'elles exploitaient, mais en tenant, selon son principe, la barre au sud-ouest. Et, en vérité, il rencontra

son plateau du Dolphin, qui le mena au cap Saint-Augustin, qu'il nomma le cap de la Consolation, et d'où il n'eut pas de mal, en longeant la côte, à retrouver l'estuaire du Maragnon.

Il remonta le fleuve, plus avant que ne l'avait fait Jehan Cousin et s'établit en un endroit où les habitants portaient des bijoux en or massif, qui excitèrent sa convoitise. Où ces indigènes se procuraient-ils ce précieux métal? Il les questionna, par signes, et les gens lui montrèrent le Nord, en indiquant qu'il devait y avoir de ce côté beaucoup d'or.

Vincent fut charmé de cet avis; mais, son naturel injuste et rapace reprenant le dessus, il pensa qu'avant de se mettre à la recherche de ces trésors aléatoires, il ferait bien de s'emparer de cet or que le hasard plaçait sur son chemin. Il en offrit, selon l'usage, des grelots et de la verroterie; contre son attente, les hommes et les femmes de ce pays singulier tenaient à leurs bijoux, comme à leurs plumes ou à leurs armes, et ils ne voulurent à aucun prix s'en dessaisir. Alors Pinzon eut recours aux menaces, et comme celles-ci n'amenèrent aucun résultat, il se souvint d'Angola, et déchargea son arme

sur un chef, qu'il manqua. Aussitôt, toute la bande se précipita vers la forêt-vierge, qui commençait à quelques pas du rivage, et jamais plus on ne revit les naturels et leurs bijoux.

Par contre, l'éveil était donné, et, chaque fois que le navire s'approchait de la rive, une nuée de flèches, bien dirigées, s'abattait sur l'équipage. Bientôt celui-ci fut décimé. Alors, le mécontentement se mit à bord; les matelots se mutinèrent, et Pinzon, menacé d'être débarqué, sans armes, au premier îlot qu'on trouverait, dut quitter le fleuve inhospitalier, sur lequel il avait fondé de si belles espérances, laissant la place aux Dieppois qui, nous l'avons dit, n'avaient point cessé, depuis Jehan Cousin, de trafiquer avec ce riche pays.

Ils ne s'inquiétaient pas, ceux-là, de l'or que portaient les indigènes au cou, aux bras et aux jambes, et, partant, ils n'avaient point à jouer de l'espingole. Le bois de teinture, ou « *brésillet* », suffisait à leur appétit, et ils se montraient si contents de la bonne réserve trouvée, qu'ils donnèrent le nom de *Brésil* au pays qui le produisait. Quand le Portugais Alvarez Cabral se présenta, en 1500, dans

ces parages, dont il s'est attribué la découverte, il y rencontra des Français, — le fait est démontré par quelques indications récentes. De même, la France avait précédé le Portugal en Guyane;... mais ceci n'est plus de notre ressort.

Pour Vincent Pinzon, il nous suffit qu'il ait retrouvé le Maragnon. Disons cependant encore qu'il voyagea en Guyane, et qu'il fut nommé pilote royal en Espagne. Il accompagna Améric Vespuce dans plusieurs de ses explorations, et, sans doute, il s'y comporta fort mal, car, lorsque, après une longue absence, il revint à Séville, une action juridique lui fut intentée. Il fut même condamné aux galères; ce dont le roi lui fit grâce, à la condition qu'il ne naviguerait plus.

Exécuté en France, exécuté en Espagne, il se retira sous sa tente, et, pour se consoler, il écrivit la relation de ses voyages.

Cela, on le sait.

Mais, sous quelle poussière, et dans quel cloître de l'Espagne, qui est le pays des cloîtres et des poussières, reposent ces précieux manuscrits?...

C'est une fatalité, vraiment, qui a conduit tous ces épisodes. Cette maison de Dieu fait pendant

à l'Amirauté dieppoise. L'une a brûlé, l'autre est inconnue.

Ah! certes, dans ces mémoires de Vincent Pinzon, Cousin doit être fort maltraité. Mais, par haine des Dieppois, qui l'avaient rayé de leurs rôles, et ne fût-ce que pour se donner le mérite de l'aventure, il a dû raconter son premier voyage en Amérique, — avant que l'Amérique fût « découverte ».

De même, par envie contre Christophe Colomb, qu'il avait, en somme, guidé, sans parvenir à le convaincre, dans sa navigation, il ne s'est certainement point caché de son droit de priorité sur les terres transatlantiques.

Enfin, il s'est assurément laissé entraîner à des récriminations envers ses propres compatriotes, dont il avait à se plaindre, en leur criant bien haut qu'ils n'étaient point arrivés les premiers à la rive américaine.

On peut donc dire avec assurance que, si l'on retrouvait ces Mémoires, dont, nous le répétons, on connaît l'existence, on aurait la preuve que notre compatriote Jehan Cousin fut bien le précurseur de Christophe Colomb en Amérique.

Des maîtres en géographie, et surtout en his-

toire de la géographie, Estancelin, Pierre Margry, Paul Gaffarel, et bien d'autres, ne doutent pas de son expédition.

Lorsque les découvertes de Colomb, de ses émules et de ses successeurs, et celles aussi de Vasco de Gama, se répandirent en Europe, les Dieppois, rompant avec leurs habitudes de dissimulation, réclamèrent vivement en faveur de leur compatriote, qui, — on ne connaissait alors guère Leif Erikson, ses parents, Hervador, et Sinclair, — avait, selon eux, et très certainement, pris terre en Amérique quatre ans avant Christophe Colomb, et doublé la pointe africaine onze ans avant Vasco de Gama. Leurs plaintes se perdirent dans l'éblouissement des expéditions espagnoles et portugaises. Et puis, Dieppe était toujours Dieppe, c'est-à-dire mystérieuse et louvoyante.

Un peu moins de cent ans après la découverte du Nouveau Monde, en 1582, La Popelinière écrivait, en parlant de Cousin :

« Notre Français, mal avisé, n'a eu ni l'esprit ni la discrétion de prendre de justes mesures publiques pour l'assurance de ses desseins, aussi hautains et généreux que ceux des autres,

comme si c'était trop peu d'avoir commis une semblable faute touchant les découvertes des nôtres en Afrique, où les vaisseaux normands trafiquaient avant que les Portugais y eussent abordé. »

Résumons-nous!

Oui, assurément, le grand Génois demeurera le pionnier véritable, incontesté, des pays transatlantiques, parce qu'il a, le premier, franchi l'Océan, avec la conviction profonde, basée sur le raisonnement et la science, qu'il allait à un continent, destiné, en son esprit, à parfaire le cercle du globe terrestre. Mais la figure mâle de Jehan Cousin, sérieuse aussi, et pénétrée d'un esprit de découverte basé sur de non moins patients calculs, ne déparerait pas les monuments que les deux Mondes, dans un enthousiasme irréfléchi, continuent d'ériger à la gloire exclusive de Christophe Colomb.

Leif-le-Fortuné, Bjarn Heriulfson, et tous les vaillants Normands que nous avons cités, y trouveraient aussi leur place. Ils ont, eux, leurs papiers en règle, et personne ne peut leur contester leur antériorité sur le territoire américain, qu'ils ont, de plus, habité et colonisé.

Lors de l'ouverture de l'exposition de Chicago. un navire de guerre des États-Unis d'Amérique vint, en grande pompe, en Europe pour prendre livraison des *Sagas* scandinaves, au nombre de vingt-quatre, réunies dans le Flattey-Book, parchemin *in-folio* déposé au musée de Copenhague, et qui fut terminé *cent cinq ans avant la première expédition de Christophe Colomb.*

Ce précieux manuscrit, objet des plus grands honneurs qui aient été jamais rendus à une expansion historique de l'esprit humain, devait figurer, en vedette, à la *World Fair.* Le gouvernement danois a, très justement, refusé de se dessaisir de ces précieux manuscrits. Tout ce qu'il a cru devoir faire a été d'envoyer un *Drakar* construit sur le modèle des anciens bateaux des Rois de Mer, lequel a figuré à côté des caravelles représentant la flotte de Christophe Colomb.

Les Américains sont donc les premiers à s'incliner devant cette vérité, longtemps méconnue, que leur continent a, depuis neuf siècles, été visité par des Européens.

L'Europe elle-même partagera plus tard cette conviction; c'est affaire de temps.

Et alors, nous dresserons, en France, des statues à ceux qui ont véritablement découvert l'Amérique.

Edmond NEUKOMM.



Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

